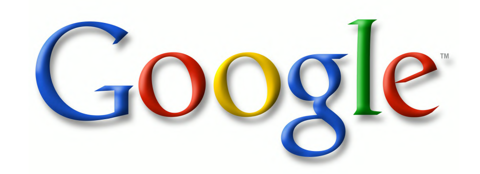
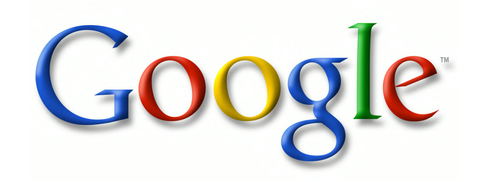
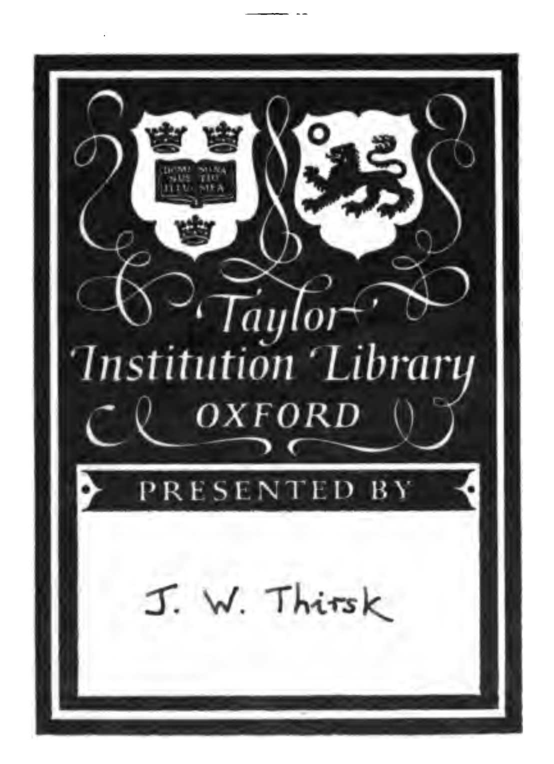
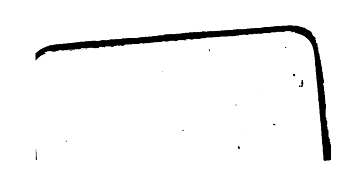

Google


Google




DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
J. W. Thirsk



Frontispice du Tome troisième.



Il retourne chez ses Egaux.

ŒUVRES

DE

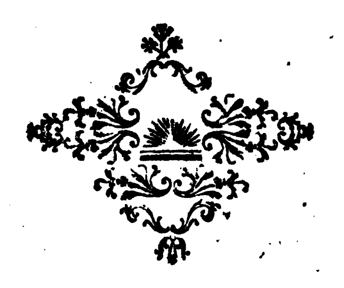
M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs morceaux qui n'avoient point encore paru.

TOME III.



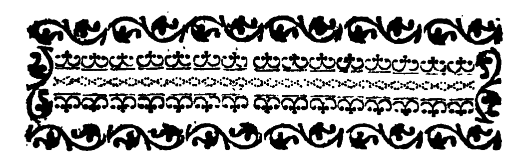
A NEUCHATEL.

M. DCC. LXIV.

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. J. J. ROUSSEAU.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENS
DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.

Non in depravatis, sed in his quæ benè secundùm naturam se habent, considerandum est quid sit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.



A LA RÉPUBLIQUE DE GENEVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

CONVAINCU qu'il n'appartient qu'au Citoyen vertueux de rendre à sa patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zele qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature

a mise entre les hommes, & sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une & l'autre, heureusement combinées dans cet Etat, concourent de la maniere la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public, & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, jai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre, que même, sans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par

l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire, par la possibilité d'être bien gouvernée, & où chacun suffisant à son emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un Etat où tous les particuliers se connoissant entr'eux, les manœuvres obscures du vice, ni la modestie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards & au jugement du public, & où cette douce habitude de se voir & de se connoître, fit de l'amour de la patrie, l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne pouvant se faire à moins que le peuple & le Souverain ne soient une même personne, il s'ensuit que j'aurois voulu

naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'est-à-dire, tellement soumis aux loix, que ni moi, ni personne n'en pût secouer l'honorable joug; ce joug salutaire & doux, que les têtes les plus fieres portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi, & que personne au dehors n'en pût imposer que l'Etat fût obligé de reconnoître : car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là; (*) &, s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient

bien obéis, & que l'Etat ſoit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle inſtitution, quelque bonnes loix qu'elle pût avoir : de peur que le gouvernement autrement conſtitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'Etat ne fût ſujet à être ébranlé & détruit preſque dès ſa naiſſance. Car il en eſt de la liberté comme de ces alimens ſolides & ſucculens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les tempéramens robuſtes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent & enivrent les foibles & délicats qui n'y ſont point faits. Les peuples une fois accoutumés à des Maîtres, ne ſont plus en état de s'en paſſer. S'ils tentent de ſecouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté,

que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le peuple Romain lui-même, ce modele de tous les peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins : avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager & gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salutaire de la liberté, ces ames énervées, ou plutôt abruties sous la tirannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs, & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les peuples. J'aurois donc cherché pour ma patrie une heureuse & tranquille République, dont l'ancienneté se perdît en quelque

ſorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifeſter & affermir dans ſes habitans le courage & l'amour de la patrie, & où les Citoyens accoutumés de longue main à une ſage indépendance, fuſſent non-ſeulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choiſir une patrie, détournée par une heureuſe impuiſſance du féroce amour des conquêtes, & garantie par une poſition encore plus heureuſe de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre Etat ; une ville libre placée entre pluſieurs peuples, dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes ; une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ſes voiſins, & qui pût raiſonnablement compter ſur leur ſecours au beſoin. Il s'enſuit que, dans une poſition ſi heureuſe, elle n'auroit

eu rien à craindre que d'elle-même, & que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, ç'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerriere, & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens : car qui peut mieux savoir qu'eux, sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des plébiscites semblables à ceux des Romains, où les chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation, étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut, & , où par une absurde inconséquence, les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré

que, pour arrêter les projets intéressés & mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie; que ce droit appartînt aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le peuple, de son côté, fût si réservé à donner son consentement à ces loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solemnité, qu'avant que la constitution fût ébranlée, on eût le tems de se convaincre que c'est sur-tout la grande antiquité des loix qui les rend saintes & vénérables; que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout, comme né-

ceſſairement mal gouvernée, une République où le peuple croyant pouvoir ſe paſſer de ſes Magiſtrats ou ne leur laiſſer qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'adminiſtration des affaires civiles & l'exécution de ſes propres loix; telle dut être la groſſiere conſtitution des premiers gouvernemens ſortant immédiatement de l'état de nature, & tel fut encore un des vices qui perdirent la République d'Athenes.

Mais j'aurois choiſi celle où les particuliers ſe contentant de donner la ſanction aux loix, & de décider en Corps & ſur le rapport des chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des Tribunaux reſpectés, en diſtingueroient avec ſoin les divers départemens, éliroient d'année en année les plus capables & les plus integres de leurs Concitoyens pour adminiſtrer la Juſtice & gouverner l'Etat; & où la vertu

des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement : de sorte que, si jamais de funestes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les loix ; présages & garants d'une réconciliation sincere & perpétuelle.

Tels sont, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS, ET SOUVERAINS SEIGNEURS, *les avantages que j'aurois recherchés dans la patrie que je me serois choisie. Que si la providence y avoit ajoûté de plus une situation charmante, un climat tempéré, un pays fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel, je n'aurois désiré, pour combler mon bonheur, que de jouir de*

tous ces biens dans le ſein de cette heureuſe patrie, vivant paiſiblement dans une douce ſociété avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laiſſant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, & d'un honnête & vertueux patriote.

Si, moins heureux ou trop tard ſage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres climats une infirme & languiſſante carriere, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeuneſſe imprudente m'auroit privé; j'aurois du-moins nourri dans mon ame ces mêmes ſentimens dont je n'aurois pû faire uſage dans mon pays; & pénétré d'une affection tendre & déſintéreſſée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois addreſſé du fond de mon cœur à peu près le diſcours ſuivant.

Mes chers Concitoyens, ou plu-

tôt mes Freres, puiſque les liens du ſang, ainſi que les loix, nous uniſſent preſque tous, il m'eſt doux de ne pouvoir penſer à vous, ſans penſer en même tems à tous les biens dont vous jouiſſez, & dont nul de vous peut-être ne ſent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis ſur votre ſituation politique & civile, & moins je puis imaginer que la nature des choſes humaines puiſſe en comporter une meilleure. Dans tous les autres gouvernemens, quand il eſt queſtion d'aſſurer le plus grand bien de l'Etat, tout ſe borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de ſimples poſſibilités; pour vous, votre bonheur eſt tout fait, il ne faut qu'en jouir, & vous n'avez plus beſoin, pour devenir parfaitement heureux, que de ſavoir vous contenter de l'être. Votre Souveraineté acquiſe ou recouvrée à la pointe de l'épée, & conſervée durant deux

siécles à force de valeur & de sagesse, est enfin pleinement & universellement reconnue. Des traités honorables fixent vos limites, assurent vos droits, & affermissent votre repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, & garantie par des Puissances amies & respectables; votre état est tranquille; vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par des Magistrats integres qui sont de votre choix; vous n'êtes ni assez riches pour vous énerver par la mollesse, & perdre dans de vaines délices le goût du vrai bonheur & des solides vertus; ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers que ne vous en procure votre industrie; & cette liberté précieuse, qu'on ne maintient chez les grandes Nations, qu'avec des impôts exorbitans,

bitans, ne vous coûte presque rien à conserver.

Puisse durer toujours, pour le bonheur de ses Citoyens & l'exemple des peuples, une République si sagement & si heureusement constituée! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire, & le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls désormais, non à faire votre bonheur; vos Ancêtres vous en ont évité la peine: mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre obéissance aux loix, de votre respect pour leurs Ministres que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire comme un levain funeste d'où résulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'Etat. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur & de consulter la voix secrette de

votre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus integre, plus éclairé, plus respectable que celui de votre Magistrature? Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix & de la plus sincere réconciliation? Rendez donc sans réserve à de si sages chefs, cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité, retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté, ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur & avec une juste confiance ce que vous seriez tou-

jours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & par raison? Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution, ne vous fasse jamais négliger au besoin les sages avis des plus éclairés & des plus zélés d'entre vous: mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches, & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous sur-tout, & ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres & des discours envenimés, dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille & se tient en allarmes aux premiers cris d'un bon & fidele gardien qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs; mais on hait l'importunité de ces

animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS; *vous, dignes & respectables Magistrats d'un peuple libre, permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est sans doute celui que donnent les talens & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoûte encore au vôtre un nouvel éclat; &, choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au-dessus des autres Magistrats, qu'un peuple libre, & sur-tout celui que vous avez*

l'honneur de conduire, est par ses lumieres & par sa raison au-dessus de la populace des autres Etats.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devroit rester de meilleures traces, & qui sera toujours présent à mon cœur. Je ne me rappelle point, sans la plus douce émotion, la mémoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri, recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des peres. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier, durant un tems, de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que,

quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle, reste perdue pour toujours.

Tels sont, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS, *les Citoyens, & même les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés dont, sous le nom d'ouvriers & de peuple, on a, chez les autres Nations, des idées si basses & si fausses. Mon pere, je l'avoue avec joie, n'étoit point distingué parmi ses Concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous; & tel qu'il étoit, il n'y a point de pays où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & graces au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par*

l'éducation, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inférieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils doivent à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous tempérez avec eux la gravité convenable aux Ministres des loix, combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse, que ce peuple équitable & généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à soutenir leurs droits, sont

les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire & le bonheur ; mais il l'est trop pour le repos des hommes, que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte & plus sublime, témoignent quelque amour pour la patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare, & placer au rang de nos meilleurs Citoyens, ces zelés dépositaires des dogmes sacrés autorisés par les Loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes ! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Geneve. Mais, trop accoutumés à voir dire d'une maniere

& faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même & la douceur pour autrui, régnent dans le corps de nos Ministres. Peut-être appartient-il à la seule Ville de Genève, de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens & de gens de Lettres. C'est, en grande partie, sur leur sagesse & leur modération reconnues, c'est sur leur zéle pour la prospérité de l'Etat, que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité; & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares, dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, & qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire, leurs intérêts, étoient d'au-

tant moins avares du ſang humain, qu'ils ſe flattoient que le leur ſeroit toujours reſpecté.

Pourrois-je oublier cette précieuſe moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la ſageſſe y maintiennent la paix & les bonnes mœurs? Aimables & vertueuſes Citoyennes, le ſort de votre ſexe ſera toujours de gouverner le nôtre. Heureux! quand votre chaſte pouvoir, exercé ſeulement dans l'union conjugale, ne ſe fait ſentir que pour la gloire de l'État & le bonheur public! C'eſt ainſi que les femmes commandoient à Sparte, & c'eſt ainſi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit réſiſter à la voix de l'honneur & de la raiſon dans la bouche d'une tendre épouſe; & qui ne mépriſeroit un vain luxe, en voyant votre ſimple & modeſte paru-

re, qui, par l'éclat qu'elle tient de vous, ſemble être la plus favorable à la beauté ? C'eſt à vous de maintenir toujours, par votre aimable & innocent empire & par votre eſprit inſinuant, l'amour des loix dans l'Etat & la concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles diviſées ; & ſur-tout de corriger par la perſuaſive douceur de vos leçons, & par les graces modeſtes de votre entretien, les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays, d'où, au lieu de tant de choſes utiles dont ils pourroient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puérile & des airs ridicules, pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne ſais quelles prétendues grandeurs, frivoles dédommagemens de la ſervitude, qui ne vaudront jamais l'auguſte liberté.

Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix ; & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garants l'espoir du bonheur commun des Citoyens & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plûpart des yeux sont éblouis, & dont le puérile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une Jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes

ameublemens, la pompe des spectacles, & tous les raffinemens de la molesse & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes; mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, *recevoir tous, avec la même bonté, les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assez malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon cœur, je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, & au zéle ardent & légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand*

bonheur pour lui-même, que celui de vous voir tous heureux.

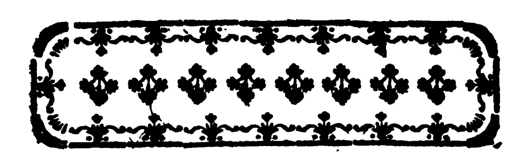
Je suis avec le plus profond respect,

MAGNIFIQUES, TRE'S-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

A Chamberi, le 22 Juin 1754.

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur & Concitoyen,

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.



PRÉFACE.

LA plus utile & la moins avancée de toutes les connoiſſances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.) ; & j'oſe dire que (* 2.) la ſeule inſcription du Temple de Delphes contenoit un précepte plus important & plus difficile que tous les gros livres des Moraliſtes. Auſſi je regarde le ſujet de ce Diſcours comme une des queſtions les plus intéreſſantes que la Philoſophie puiſſe propoſer, &, malheureuſement pour nous, comme une des plus épineuſes que les Philoſophes puiſſent réſoudre : car comment connoître la ſource de l'inégalité parmi les hommes, ſi l'on ne commence par les connoî-

tré eux-mêmes ? & comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la nature, à travers tous les changemens que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle ; & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajoûté ou changé à son état primitif ? Semblable à la statue de Glaucus, que le tems, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la constitution des corps, & par le choc continuel des passions, a, pour ainsi dire, changé d'apparence,

tence, au point d'être presque méconnoissable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agissant toujours par des principes certains & invariables, au lieu de cette céleste & majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner, & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'Espece humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes; & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme, que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la

conſtitution humaine, qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui diſtinguent les hommes, leſquels, d'un commun aveu, ſont naturellement auſſi égaux entr'eux, que l'étoient les animaux de chaque eſpece, avant que diverſes cauſes phyſiques euſſent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'eſt pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils ſoient arrivés, ayent altéré tout à la fois & de la même maniere, tous les individus de l'eſpece; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverſes qualités bonnes ou mauvaiſes, qui n'étoient point inhérentes à leur nature, les autres reſterent plus long-tems dans leur état originel; & telle fut, parmi les hommes, la premiere ſource de

l'inégalité, qu'il eſt plus aiſé de démontrer ainſi en général, que d'en aſſigner avec préciſion les véritables cauſes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'oſe me flatter d'avoir vû ce qui me paroît ſi difficile à voir. J'ai commencé quelques raiſonnemens; j'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'eſpoir de réſoudre la queſtion, que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à ſon véritable état. D'autres pourront aiſément aller plus loin dans la même route, ſans qu'il ſoit facile à perſonne d'arriver au terme. Car ce n'eſt pas une légere entrepriſe de démêler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état qui n'exiſte plus, qui n'a peut-être point exiſté, qui probablement n'exiſtera jamais,

& dont il eſt pourtant néceſſaire d'avoir des notions juſtes pour bien juger de notre état préſent. Il faudroit même plus de Philoſophie qu'on ne penſe à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre, pour faire ſur ce ſujet de ſolides obſervations ; & une bonne ſolution du problême ſuivant ne me paroîtroit pas indigne des Ariſtotes & des Plines de notre ſiécle: *Quelles expériences ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel ; & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété ?* Loin d'entreprendre de réſoudre ce problême, je crois en avoir aſſez médité le ſujet, pour oſer répondre d'avance que les plus grands Philoſophes ne feront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puiſſans Souverains pour

les faire ; concours auquel il n'eſt gueres raiſonnable de s'attendre, ſur-tout avec la perſévérance ou plutôt la ſucceſſion de lumieres & de bonne volonté néceſſaire, de part & d'autre, pour arriver au ſuccès.

Ces recherches ſi difficiles à faire, & auxquelles on a ſi peu ſongé juſqu'ici, ſont pourtant les ſeuls moyens qui nous reſtent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoiſſance des fondemens réels de la ſociété humaine. C'eſt cette ignorance de la nature de l'homme, qui jette tant d'incertitude & d'obſcurité ſur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit, dit M. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, ſont manifeſtement des idées relatives à la nature de l'homme. C'eſt donc de cette nature même

de l'homme, continue-t-il, de sa constitution & de son état, qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale, qu'on remarque le peu d'accord qui régne sur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains, à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des anciens Philosophes, qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entr'eux sur les principes les plus fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment l'homme & tous les autres animaux à la même loi naturelle, parce qu'ils considerent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que celle qu'elle prescrit; ou plutôt, à cause de

l'acception particuliere ſelon laquelle ces Juriſconſultes entendent le mot de *Loi*, qu'ils ſemblent n'avoir pris en cette occaſion, que pour l'expreſſion des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conſervation. Les Modernes ne reconnoiſſant ſous le nom de loi qu'une regle preſcrite à un être moral, c'eſt-à-dire, intelligent, libre, & conſidéré dans ſes rapports avec d'autres êtres, bornent conſéquemment au ſeul animal doué de raiſon, c'eſt-à-dire, à l'homme, la compétence de la loi naturelle ; mais définiſſant cette loi chacun à ſa mode, ils l'établiſſent tous ſur des principes ſi métaphyſiques, qu'il y a, même parmi nous, bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes : de ſorte

que toutes les définitions de ces ſçavans hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entr'elles, s'accordent ſeulement en ceci, qu'il eſt impoſſible d'entendre la loi de nature, & par conſéquent d'y obéir, ſans être un très-grand raiſonneur & un profond Métaphyſicien. Ce qui ſignifie préciſément que les hommes ont dû employer pour l'établiſſement de la ſociété, des lumieres qui ne ſe développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le ſein de la ſociété même.

Connoiſſant ſi peu la nature & s'accordant ſi mal ſur le ſens du mot de *Loi*, il ſeroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Auſſi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de pluſieurs

connoiſſances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être ſortis de l'état de nature. On commence par rechercher les regles dont, pour l'utilité commune, il ſeroit à propos que les hommes convinſſent entr'eux; & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces regles, ſans autre preuve que le bien qu'on trouve qui réſulteroit de leur pratique univerſelle. Voilà aſſurément une maniere très-commode de compoſer des définitions, & d'expliquer la nature des choſes par des convenances preſque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'eſt en vain que nous voudrons déterminer la loi qu'il a reçue, ou celle qui convient le mieux à ſa conſ-

titution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au ſujet de cette loi, c'eſt que non-ſeulement, pour qu'elle ſoit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puiſſe s'y ſoumettre avec connoiſſance; mais qu'il faut encore, pour qu'elle ſoit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laiſſant donc tous les livres ſcientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits, & méditant ſur les premieres & plus ſimples opérations de l'ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raiſon, dont l'un nous intéreſſe ardemment à notre bien-être & à la conſervation de nous-mêmes, & l'autre nous inſpire une répugnance naturelle à voir périr ou ſouffrir tout être ſenſible, & principalement nos ſem-

blables. C'eſt du concours, & de la combinaiſon que notre eſprit eſt en état de faire de ces deux principes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y faire entrer celui de la ſociabilité, que me paroiſſent découler toutes les regles du droit naturel; regles que la raiſon eſt enſuite forcée de rétablir ſur d'autres fondemens, quand par ſes développemens ſucceſſifs elle eſt venue à bout d'étouffer la nature.

De cette maniere, on n'eſt point obligé de faire de l'homme un Philoſophe avant que d'en faire un homme; ſes devoirs envers autrui ne lui ſont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la ſageſſe; & tant qu'il ne réſiſtera point à l'impulſion intérieure de la commiſération, il ne fera jamais du mal à un autre homme, ni même à aucun être ſenſible, excepté dans le cas légitime où ſa conſer-

vation ſe trouvant intéreſſée, il eſt obligé de ſe donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine auſſi les anciennes diſputes ſur la participation des animaux à la loi naturelle : car il eſt clair que, dépourvus de lumieres & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette loi ; mais tenant en quelque choſe à notre nature par la ſenſibilité dont ils ſont doués, on jugera qu'ils doivent auſſi participer au droit naturel, & que l'homme eſt aſſujetti envers eux à quelque eſpece de devoirs. Il ſemble, en effet, que ſi je ſuis obligé de ne faire aucun mal à mon ſemblable, c'eſt moins parce qu'il eſt un être raiſonnable, que parce qu'il eſt un être ſenſible ; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

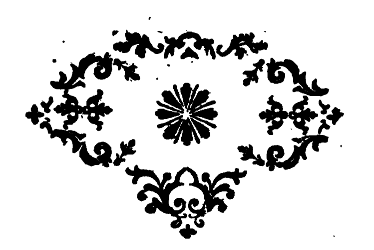
Cette même étude de l'homme originel, de ses vrais besoins & des principes fondamentaux de ses devoirs, est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale, sur les vrais fondemens du corps politique, sur les droits réciproques de ses membres, & sur mille autres questions semblables, aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille & désintéressé, elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans & l'oppression des foibles. L'esprit se révolte contre la dureté des uns, ou est porté à déplorer l'aveuglement des autres; & comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard

produit plus ſouvent que la ſageſſe, & qu'on appelle foibleſſe ou puiſſance, richeſſe ou pauvreté, les établiſſemens humains paroiſſent au premier coup d'œil fondés ſur des monceaux de ſable mouvant. Ce n'eſt qu'en les examinant de près, ce n'eſt qu'après avoir écarté la pouſſiere & le ſable qui environne l'édifice, qu'on apperçoit la baſe inébranlable ſur laquelle il eſt élevé, & qu'on apprend à en reſpecter les fondemens. Or ſans l'étude ſérieuſe de l'homme, de ſes facultés naturelles, & de leurs développemens ſucceſſifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces diſtinctions, & de ſéparer, dans l'actuelle conſtitution des choſes, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante queſtion que

j'examine, ſont donc utiles de toutes manieres, & l'hiſtoire hypothétique des gouvernemens eſt pour l'homme une leçon inſtructive à tous égards. En conſidérant ce que nous ſerions devenus, abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaiſante, corrigeant nos inſtitutions & leur donnant une aſſiette inébranlable, a prévenu les déſordres qui devroient en réſulter, & fait naître notre bonheur des moyens qui ſembloient devoir combler notre miſere.

Quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Diſce.



AVERTIS-

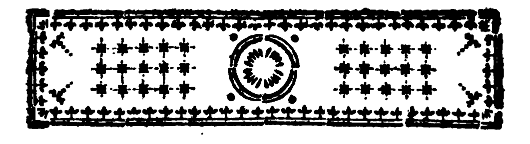
AVERTISSEMENT
SUR LES NOTES.

J'ai ajoûté quelques notes à cet ouvrage, selon ma coutume pareſſeuſe de travailler à bâton rompu ; ces notes s'écartent quelquefois aſſez du ſujet, pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Diſcours, dans lequel j'ai tâché de ſuivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuſer la ſeconde fois à battre les buiſſons, & tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les liſent point du tout.

QUESTION

Proposée par l'Académie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; & si elle est autorisée par la loi naturelle ?



DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENS
DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.

C'Est de l'homme que j'ai à parler, & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes : car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les Sages qui m'y invitent, & je ne serai pas mécontent de moi-même, si je me rends digne de mon sujet & de mes Juges.

Je conçois dans l'espece humaine deux sortes d'inégalités, l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est éta-

blie par la nature, & qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, & des qualités de l'esprit, ou de l'ame; l'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différens priviléges dont quelques-uns jouissent au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissans qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot. On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités : car ce seroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent, & si la force du corps ou de l'esprit, la sagesse ou la vertu se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la puissance, ou de la richesse; question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres, mais qui ne convient pas à des

hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours? De marquer, dans le progrès des choses, le moment où, le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges, le fort put se résoudre à servir le foible, & le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature: mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état, la notion du juste & de l'injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile. D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer, ce qu'ils entendoient par *appartenir*. D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au tems qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'*autorité* & de *gouvernement* pût exister parmi les hommes.

Enfin tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs & d'orgueil, ont transporté à l'état de nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société ; ils parloient de l'homme sauvage, & ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plûpart de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident par la lecture des livres sacrés, que le premier homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumieres & des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe chrétien, il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque évenement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout-à-fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens

hypothétiques & conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses, qu'à en montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations; ou plutôt, oubliant les tems & les lieux, pour ne songer qu'aux hommes, à qui je parle, je me supposerai dans le lycée d'Athenes, répétant les leçons de mes maîtres, ayant les Platons & les Xénocrates pour Juges, & le genre humain pour auditeur.

O homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les livres de tes sem-

blables qui ſont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais. Tout ce qui ſera d'elle, ſera vrai : il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien ſans le vouloir. Les tems dont je vais parler ſont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étois ! C'eſt, pour ainſi dire, la vie de ton eſpece que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le ſens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu déſirerois que ton eſpece ſe fût arrêtée. Mécontent de ton état préſent, par des raiſons qui annoncent à ta poſtérité malheureuſe de plus grands mécontentemens encore, peut-être voudrois-tu pouvoir rétrograder ; & ce ſentiment doit faire l'éloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.



PREMIERE PARTIE.

Quelque important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier embryon de l'espece, je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs : je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le systême animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est. Je n'examinerai pas si, comme le pense Aristote, ses ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues ; s'il n'étoit point velu comme un ours, & si marchant à quatre pieds (* 3), ses regards dirigés vers la terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractere & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues & presque imaginaires. L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop incer-

(*3.)

taines, pour qu'on puiſſe établir ſur de pareils fondemens la baſe d'un raiſonnement ſolide ; ainſi, ſans avoir recours aux connoiſſances ſurnaturelles que nous avons ſur ce point, & ſans avoir égard aux changemens qui ont dû ſurvenir dans la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à meſure qu'il appliquoit ſes membres à de nouveaux uſages, & qu'il ſe nouriſſoit de nouveaux alimens, je le ſuppoſerai conformé de tout tems, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, ſe ſervant de ſes mains comme nous faiſons des nôtres, portant ſes regards ſur toute la nature, & meſurant des yeux la vaſte étendue du ciel.

En dépouillant cet être ainſi conſtitué, de tous les dons ſurnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès ; en le conſiderant, en un mot, tel qu'il a dû ſortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organiſé le plus avantageuſement de tous : je le vois ſe raſſaſiant ſous un chêne, ſe déſaltérant au premier ruiſ-

ſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre qui lui a fourni ſon repas, & voilà ſes beſoins ſatisfaits.

La terre abandonnée à ſa fertilité naturelle (* *a.*), & couverte de forêts immenſes que la coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magazins & des retraites aux animaux de toute eſpece. Les hommes diſperſés parmi eux, obſervent, imitent leur induſtrie, & s'élevent ainſi juſqu'à l'inſtinct des bêtes, avec cet avantage que chaque eſpece n'a que le ſien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, ſe les approprie tous, ſe nourrit également de la plûpart des alimens divers (* 4.) que les autres animaux ſe partagent, & trouve par conſéquent ſa ſubſiſtance plus aiſément que ne peut faire aucun d'eux. (* *a.*) (* 4.)

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des ſaiſons; exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & ſans armes leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces, ou de leur échapper à la courſe, les hommes ſe forment un tempérament robuſte & preſque inaltérable; les enfans apportant au monde l'excellente conſtitution de leurs peres, & la fortifiant par les mêmes

exercices qui l'ont produite, acquierent ainsi toute la vigueur dont l'espece humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la loide Sparte avec les enfans des citoyens; elle rend forts & robustes ceux qui sont bien constitués, & fait périr tous les autres; différente, en cela, de nos sociétés où l'Etat en rendant les enfans onéreux aux peres, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légerement sur un arbre? S'il avoit eu un cheval, seroit-il si vîte à la course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & désarmés

vis-à-vis l'un de l'autre ; & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout évenement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (* 5.). (* 5.)

HOBBES prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, (& Cumberland & Pufendorff l'assurent aussi,) que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoit pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir ; circonstances rares dans l'état de nature, où toutes choses marchent d'une maniere si uniforme, & où la face de la terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels qu'y causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage vivant dis-

perſé parmi les animaux, & ſe trouvant de bonne heure dans le cas de ſe meſurer avec eux, il en fait bientôt la comparaiſon; & ſentant qu'il les ſurpaſſe plus en adreſſe qu'ils ne le ſurpaſſent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux priſes avec un Sauvage robuſte, agile, courageux comme ils ſont tous, armé de pierres & d'un bon bâton, & vous verrez que le péril ſera tout au moins réciproque, & qu'après pluſieurs expériences pareilles, les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout auſſi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adreſſe, il eſt vis-à-vis d'eux dans le cas des autres eſpeces plus foibles, qui ne laiſſent pas de ſubſiſter, avec cet avantage pour l'homme, que non moins diſpos qu'eux à la courſe, & trouvant ſur les arbres un refuge preſque aſſuré, il a par-tout le prendre & le laiſſer dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal faſſe naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de ſa propre défenſe ou d'une extrême faim; ni témoigne

contre lui de ces violentes antipathies qui ſemblent annoncer qu'une eſpece eſt deſtinée par la nature à ſervir de pâture à l'autre.

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de ſe défendre, ſont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieilleſſe, & les maladies de toute eſpece; triſtes ſignes de notre foibleſſe, dont les deux premiers ſont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en ſociété. J'obſerve même, au ſujet de l'enfance, que la mere portant par-tout ſon enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de pluſieurs animaux, qui ſont forcées d'aller & venir ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il eſt vrai que, ſi la femme vient à périr, l'enfant riſque fort de périr avec elle; mais ce danger eſt commun à cent autres eſpeces, dont les petits ne ſont de long-tems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & ſi l'enfance eſt plus longue parmi nous, la vie étant plus longue auſſi, tout eſt encore à-peu-près égal en ce

(*b.) point (*b.), quoiqu'il y ait ſur la durée du premier âge, & ſur le nombre des pe-
(* 6.) tits (* 6.) d'autres regles qui ne ſont pas de mon ſujet. Chez les vieillards, qui agiſſent & tranſpirent peu, le beſoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir ; & comme la vie ſauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatiſmes, & que la vieilleſſe eſt de tous les maux celui que les ſecours humains peuvent le moins ſoulager, ils s'éteignent enfin, ſans qu'on s'apperçoive qu'ils ceſſent d'être, & preſque ſans s'en appercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies, je ne répéterai point les vaines & fauſſes déclamations que font contre la Médecine la plûpart des gens en ſanté ; mais je demanderai s'il y a quelque obſervation ſolide, de laquelle on puiſſe conclure que, dans les pays où cet art eſt le plus négligé, la vie moyenne de l'homme ſoit plus courte, que dans ceux où il eſt cultivé avec le plus de ſoin ? Et comment cela pourroit-il être, ſi nous nous donnons plus de maux, que la Médecine ne peut nous fournir de remedes ? L'extrême inégalité dans la maniere de vivre, l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits

& notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffans & les accablent d'indigestions, la mauvaise nourriture des pauvres dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion; les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; voilà les funestes garants, que la plûpart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme, & salutaire qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sçait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des

maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains remedes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siége de Troie, que diverses maladies que ces remedes doivent exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guères besoin de remedes, moins encore de Médecins; l'espece humaine n'est point non plus, à cet égard, de pire condition que toutes les autres, & il est aisé de sçavoir des chasseurs, si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées; qui ont eu des os & même des membres rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre régime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de drogues, ni exténués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la Médecine bien administrée, il est toujours certain que, si le Sauvage malade, abandonné à lui-même, n'a rien à espérer

que de la nature, en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la nôtre.

GARDONS-nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes que nous avons sous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même, ont la plûpart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force & de courage dans les forêts, que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même: en devenant sociable & esclave, il devient foible, craintif, rampant; & sa maniere de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois sa force & son courage. Ajoûtons qu'entre les conditions sauvage & domestique, la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête; car l'animal & l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que

l'homme ſe donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoiſe, ſont autant de cauſes particulieres qui le font dégénérer plus ſenſiblement.

Ce n'eſt donc pas un ſi grand malheur à ces premiers hommes, ni ſur-tout un ſi grand obſtacle à leur conſervation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons ſi néceſſaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun beſoin dans les pays chauds, & ils ſçavent bientôt, dans les pays froids, s'approprier celles des bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défenſe & à leurs beſoins. Leurs enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les meres les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres eſpeces, où la mere étant pourſuivie ſe voit contrainte d'abandonner ſes petits ou de régler ſon pas ſur le leur. Enfin, à moins de ſuppoſer ces concours ſinguliers & fortuits de circonſtances, dont je parlerai dans la ſuite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il eſt clair, en tout état de cauſe, que le premier qui ſe fit des habits ou un logement, ſe donna en cela des choſes peu né-

cessaires ; puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, &qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui, pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal ; au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossiereté qui exclut en lui toute espece de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême ; la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général ; & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plûpart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner que les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance découvrent, à la simple vue, des

vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandois avec des lunettes; ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs chiens; ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguisent leur goût à force de piment, & boivent les liqueurs Européennes comme de l'eau.

Je n'ai considéré jusqu'ici que l'homme physique; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphysique & moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence, que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent

à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, & un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il étoit avisé d'en essayer; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fiévre & la mort, parce que l'esprit déprave les sens & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

TOUT animal a des idées, puisqu'il a des sens: il combine même ses idées jusqu'à un certain point; & l'homme ne differe, à cet égard, de la bête que du plus au moins; quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; & c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté, que se montre la spiritualité de son ame. Car la physique explique en quelque maniere le méchanisme des sens & la for-

mation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plûtot de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation: c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous, tant dans l'espece que dans l'individu; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie; & son espece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant, par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit

fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive & presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocens ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siécles ses lumieres & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même, & de la nature (* 7.). (*7.) Il seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

L'HOMME sauvage livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord & de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales (* 8.) : appercevoir & (* 8.) sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre,

feront les premieres & prefque les feules opérations de fon ame, jufqu'à ce que de nouvelles circonftances y caufent de nouveaux développemens.

QUOI QU'EN difent les Moraliftes, l'entendement humain doit beaucoup aux paffions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auffi : c'eft par leur activité que notre raifon fe perfectionne ; nous ne cherchons à connoître que parce que nous défirons de jouir ; & il n'eft pas poffible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni defirs ni craintes, fe donneroit la peine de raifonner. Les paffions, à leur tour, tirent leur origne de nos befoins, & leurs progrès de nos connoiffances : car on ne peut défirer ou craindre les chofes, que fur les idées qu'on en peut avoir, ou par la fimple impulfion de la nature ; & l'homme fauvage, privé de toute forte de lumieres, n'éprouve que les paffions de cette derniere efpece ; fes defirs ne
(* 9.) paffent pas fes befoins phyfiques (* 9.) : les feuls biens qu'il connoiffe dans l'Univers, font la nourriture, une femelle & le repos ; les feuls maux qu'il craigne, font la douleur & la faim. Je dis la douleur, & non la mort : car jamais l'animal ne fçaura ce que c'eft que mourir ; & la con-

noiſſance de la mort & de ſes terreurs eſt une des premières acquiſitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Il me ſeroit aiſé, ſi cela m'étoit néceſſaire, d'appuyer ce ſentiment par les faits, & de faire voir que, chez toutes les Nations du Monde, les progrès de l'eſprit ſe ſont préciſément proportionnés aux beſoins que les peuples avoient reçus de la nature, ou auxquels les circonſtances les avoient aſſujettis, & par conſéquent aux paſſions qui les portoient à pourvoir à ces beſoins. Je montrerois en Egypte les arts naiſſans & s'étendans avec les débordemens du Nil; je ſuivrois leur progrès chez les Grecs, où on les vit germer, croître, & s'élever juſqu'aux cieux parmi les ſables & les rochers de l'Attique, ſans pouvoir prendre racine ſur les bords fertiles de l'Eurotas; je remarquerois qu'en général les peuples du Nord ſont plus induſtrieux que ceux du Midi, parce qu'ils peuvent moins ſe paſſer de l'être; comme ſi la nature vouloit ainſi égaliſer les choſes, en donnant aux eſprits la fertilité qu'elle refuſe à la terre.

Mais ſans recourir aux témoignages incertains de l'Hiſtoire, qui ne voit que

tout ſemble éloigner de l'homme ſauvage la tentation & les moyens de ceſſer de l'être ? Son imagination ne lui peint rien; ſon cœur ne lui demande rien. Ses modiques beſoins ſe trouvent ſi aiſément ſous ſa main, & il eſt ſi loin du degré de connoiſſances néceſſaires pour déſirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curioſité. Le ſpectacle de la nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier. C'eſt toujours le même ordre, ce ſont toujours les mêmes révolutions; il n'a pas l'eſprit de s'étonner des plus grandes merveilles; & ce n'eſt pas chez lui qu'il faut chercher la philoſophie dont l'homme a beſoin, pour ſçavoir obſerver une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame, que rien n'agite, ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, ſans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puiſſe être, & ſes projets, bornés comme ſes vues, s'étendent à peine juſqu'à la fin de la journée. Tel eſt encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin ſon lit de coton, & vient pleurer le ſoir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit beſoin pour la nuit prochaine.

PLUS on médite ſur ce ſujet, plus la diſtance des pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances s'aggrandit à nos regards; & il eſt impoſſible de concevoir comment un homme auroit pû par ſes ſeules forces, ſans le ſecours de la communication, & ſans l'aiguillon de la néceſſité, franchir un ſi grand intervalle. Combien de ſiécles ſe ſont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hazards pour apprendre les uſages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont-ils pas laiſſé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces ſecrets n'eſt-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons-nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail & de prévoyance, qui tient à d'autres arts, qui très-évidemment n'eſt pratiquable que dans une ſociété au moins commencée, & qui ne nous ſert pas tant à tirer de la terre des alimens qu'elle fourniroit bien ſans cela, qu'à la forcer aux préférences qui ſont le plus de notre goût? Mais ſuppoſons que les hommes euſſent tellement multiplié, que

les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'espece humaine dans cette maniere de vivre; supposons que sans forges, & sans atteliers, les instrumens du labourage fussent tombés du ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins; qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la terre, semer les grains, & planter les arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le bléd & de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux-mêmes; quel seroit, après cela, l'homme assez insensé pour se tourmenter à la culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra? Et comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette

ſituation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre, tant qu'elle ne ſera point partagée entr'eux, c'eſt-à-dire, tant que l'état de nature ne ſera point anéanti ?

QUAND nous voudrions ſuppoſer un homme ſauvage auſſi habile dans l'art de penſer, que nous le font nos Philoſophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philoſophe lui-même, découvrant ſeul les plus ſublimes vérités, ſe faiſant, par des ſuites de raiſonnemens très-abſtraits, des maximes de juſtice & de raiſon tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de ſon Créateur; en un mot, quand nous lui ſuppoſerions dans l'eſprit autant d'intelligence & de lumieres qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de peſanteur & de ſtupidité, quelle utilité retireroit l'eſpece de toute cette métaphyſique, qui ne pourroit ſe communiquer & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et juſqu'à quel point pourroient ſe perfectionner & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe, ni aucun beſoin l'un de l'autre, ſe rencontreroient peut-être à peine deux

fois en leur vie, ſans ſe connoître, & ſans ſe parler ?

QU'ON ſonge de combien d'idées nous ſommes redevables à l'uſage de la parole ; combien la Grammaire exerce & facilite les opérations de l'eſprit ; & qu'on penſe aux peines inconcevables & au tems infini qu'a dû coûter la premiere invention des Langues ; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût fallu de milliers de ſiécles, pour développer ſucceſſivement, dans l'eſprit humain, les opérations dont il étoit capable.

QU'IL me ſoit permis de conſidérer un inſtant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'Abbé de Condillac a faites ſur cette matiere, qui toutes confirment pleinement mon ſentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la premiere idée. Mais la maniere dont ce Philoſophe réſout les difficultés qu'il ſe fait à lui-même ſur l'origine des ſignes inſtitués, montrant qu'il a ſuppoſé ce que je mets en queſtion, ſçavoir une ſorte de ſociété déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois, en renvoyant à ſes réflexions, devoir y joindre les miennes, pour expoſer les mêmes difficultés dans le jour

qui

qui convient à mon ſujet. La premiere qui ſe préſente eſt d'imaginer comment elles purent devenir néceſſaires : car les hommes n'ayant nulle correſpondance entre eux, ni aucun beſoin d'en avoir, on ne conçoit ni la néceſſité de cette invention, ni ſa poſſibilité, ſi elle ne fut pas indiſpenſable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues ſont nées dans le commerce domeſtique des peres, des meres & des enfans : mais outre que cela ne réſoudroit point les objections, ce ſeroit commettre la faute de ceux qui, raiſonnant ſur l'état de nature, y tranſportent les idées priſes dans la ſociété, voient toujours la famille raſſemblée dans une même habitation, & ſes membres gardant entr'eux une union auſſi intime & auſſi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réuniſſent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maiſons, ni cabanes, ni propriété d'aucune eſpece, chacun ſe logeoit au hazard, & ſouvent pour une ſeule nuit; les mâles & les femelles s'uniſſoient fortuitement ſelon la rencontre, l'occaſion, & le deſir, ſans que la parole fût un interprete fort néceſſaire des choſes qu'ils avoient à ſe dire : ils ſe quittoient avec la même faci-

(* 10.) lité (* 10.). La mere allaitoit d'abord ſes enfans pour ſon propre beſoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourriſſoit enſuite pour le leur ; ſi-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la mere elle-même ; & comme il n'y avoit preſque point d'autre moyen de ſe retrouver que de ne pas ſe perdre de vue, ils en étoient bientôt au point de ne pas même ſe reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ſes beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la mere, que la mere à l'enfant, c'eſt lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, & que la Langue qu'il emploie doit être en grande partie ſon propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler : à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde qui ne laiſſe à aucun idiôme le tems de prendre de la conſiſtance ; car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra ſe ſervir pour lui demander telle ou telle choſe, cela montre bien comment on enſeigne des Langues déjà formées ; mais cela n'apprend point comment elles ſe forment.

SUPPOSONS cette premiere difficulté vaincue : franchiſſons, pour un moment, l'eſpace immenſe qui dut ſe trouver entre le pur état de nature & le beſoin des Langues ; & cherchons, en les ſuppoſant néceſſaires (* c.), comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté, pire encore que la précédente ; car ſi les hommes ont eu beſoin de la parole pour apprendre à penſer, ils ont eu bien plus beſoin encore de ſçavoir penſer pour trouver l'art de la parole ; & quand on comprendroit comment les ſons de la voix ont été pris pour les interpretes conventionnels de nos idées, il reſteroit toujours à ſçavoir quels ont pu être les interpretes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet ſenſible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geſte, ni par la voix ; de ſorte qu'à peine peut-on former des conjectures ſupportables ſur la naiſſance de cet art de communiquer ſes penſées, & d'établir un commerce entre les eſprits : art ſublime, qui eſt déjà ſi loin de ſon origine, mais que le Philoſophe voit encore à une ſi prodigieuſe diſtance de ſa perfection, qu'il n'y a point d'homme aſſez hardi, pour aſſurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le (* c.)

tems amene néceſſairement, ſeroient ſuſpendues en ſa faveur, que les préjugés ſortiroient des Académies ou ſe tairoient devant elles, & qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des ſiécles entiers ſans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus univerſel, le plus énergique, & le ſeul dont il eût beſoin, avant qu'il fallût perſuader des hommes aſſemblés, eſt le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une ſorte d'inſtinct dans les occaſions preſſantes, pour implorer du ſecours dans les grands dangers, ou du ſoulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand uſage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des ſentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à ſe multiplier, & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite, ils chercherent des ſignes plus nombreux & un langage plus étendu : ils multiplierent les inflexions de la voix, & y joignirent les geſtes, qui, par leur nature, ſont plus expreſſifs, & dont le ſens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets viſibles & mobiles par des geſtes,

& ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guères que les objets présens, ou faciles à décrire, & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite, on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement & d'une maniere assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage, eurent dans leur esprit une signification beaucoup plus étendue, que n'ont ceux qu'on emploie dans les Langues déjà formées, & qu'ignorant la division du Discours en ses parties constitutives, ils donnerent d'abord

à chaque mot le sens d'une proposition entiere. Quand ils commencerent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, (ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie,) les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul tems des verbes ; & à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

CHAQUE objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, & aux especes, que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer ; & tous les individus se présenterent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A, un autre chêne s'appelloit B : de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences ; il falloit des observations & des définitions,

c'eſt-à-dire, de l'Hiſtoire naturelle & de la Métaphyſique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'AILLEURS, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'eſprit, qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions. C'eſt une des raiſons pourquoi les animaux ne ſçauroient ſe former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un ſinge va ſans héſiter d'une noix à l'autre, penſe-t-on qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & qu'il compare ſon archétype à ces deux individus? Non ſans doute; mais la vûe de l'une de ces noix rappelle à ſa mémoire les ſenſations qu'il a reçues de l'autre; & ſes yeux, modifiés d'une certaine maniere, annoncent à ſon goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale eſt purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient auſſitôt particuliere. Eſſayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout; malgré vous, il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui ſe trouve en tout

arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée : si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales : car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencerent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop peu d'especes & de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs diffé-

rences. Pour pousser les divisions assez loin, il eût fallu plus d'expérience & de lumieres qu'ils n'en pouvoient avoir; & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect! Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiere, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long-tems, ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modele dans la nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je supplie mes Juges de suspendre ici leur lecture pour considérer, sur l'invention des seuls substantifs physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reste à faire,

pour exprimer toutes les penſées des hommes, pour prendre une forme conſtante, pouvoir être parlée en public, & influer ſur la ſociété : je les ſupplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoiſſances pour trouver les nombres (* 11.), les mots abſtraits, les aoriſtes, & tous les tems des verbes, les particules, la ſyntaxe, lier les propoſitions, les raiſonnemens, & former toute la Logique du diſcours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui ſe multiplient, & convaincu de l'impoſſibilité preſque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laiſſe à qui voudra l'entreprendre la diſcuſſion de ce difficile problême : lequel a été le plus néceſſaire, de la ſociété déjà liée, à l'inſtitution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établiſſement de la ſociété?

(* 11.)

QUOI QU'IL en ſoit de ces origines, on voit du moins, au peu de ſoin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des beſoins mutuels, & de leur faciliter l'uſage de la parole, combien elle a peu préparé leur ſociabilité, & combien elle a peu mis du ſien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il eſt impoſſible d'imaginer pourquoi, dans

cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable; ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir; ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je sçais qu'on nous répete sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des siécles, avoir le desir & l'occasion d'en sortir, ce seroit un procès à faire à la nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué. Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du corps ou de l'ame: or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misere d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous, que des gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des loix divine & humaine suffit

à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a oui dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misere. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme sauvage, ébloui par des lumieres, tourmenté par des passions, & raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une providence très-sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le tems, ni tardives & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct, tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature; il n'a dans une raison cultivée, que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état, n'ayant entr'eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices, dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent

y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous défier de nos préjugés, jusqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés; ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes; ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire; ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas sur-tout conclure avec Hobbes, que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant; qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu; qu'il refuse

toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel : mais les conséquences qu'il tire de la sienne, montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la paix, & le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal-à-propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société, & qui ont rendu les loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un enfant robuste. Il reste à sçavoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant

des autres que quand il eſt foible, il n'y a ſorte d'excès auxquels il ne ſe portât, qu'il ne battît ſa mere lorſqu'elle tarderoit trop à lui donner la mammelle, qu'il n'étranglât un de ſes jeunes freres lorſqu'il en ſeroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre lorſqu'il en ſeroit heurté ou troublé; mais ce ſont deux ſuppoſitions contradictoires dans l'état de nature qu'être robuſte & dépendant. L'homme eſt foible quand il eſt dépendant, & il eſt émancipé avant que d'être robuſte. Hobbes n'a pas vu que la même cauſe qui empêche les Sauvages d'uſer de leur raiſon, comme le prétendent nos Juriſconſultes, les empêche en même tems d'abuſer de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de ſorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne ſont pas méchans, précisément parce qu'ils ne ſçavent pas ce que c'eſt qu'être bons : car ce n'eſt ni le développement des lumieres, ni le frein de la loi, mais le calme des paſſions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tantò plùs in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point apper-

çu, & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le desir de se conserver avant la naissance
(*12.) de cet amour (*12.), tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'usage de toute réflexion, & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espece : il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; & les tris-

tes

tes mugissemens du bétail entrant dans une boucherie, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un être compatissant & sensible, sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé, qui apperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mere, brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un évenement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas, à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

TEL est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours, dans nos spectacles, s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggra-

veroit encore les tourmens de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général ? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux ? Quand il seroit vrai que la commisération ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre; sentiment obscur & vif dans l'homme sauvage, développé, mais foible dans l'homme civil; qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet la commisération sera d'autant plus énergique, que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : or il est évident que cette iden-

tification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, & c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne & l'afflige. C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, & à l'aspect d'un homme souffrant : Péris, si tu veux; je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entiere qui troublent le sommeil tranquille du Philosophe & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature, qui se révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combat-

tans, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il eſt donc bien certain que la pitié eſt un ſentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de ſoi-même, concourt à la conſervation mutuelle de toute l'eſpece. C'eſt elle qui nous porte ſans réflexion au ſecours de ceux que nous voyons ſouffrir ; c'eſt elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de loix, de mœurs & de vertu, avec cet avantage que nul n'eſt tenté de déſobéir à ſa douce voix ; c'eſt elle qui détournera tout Sauvage robuſte d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, ſa ſubſiſtance acquiſe avec peine, ſi lui-même eſpere pouvoir trouver la ſienne ailleurs ; c'eſt elle qui, au lieu de cette maxime ſublime de juſtice raiſonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te faſſe ;* inſpire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible.* C'eſt, en un mot, dans ce ſentiment naturel, plutôt que dans des argumens ſubtils, qu'il faut

chercher la cauſe de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puiſſe appartenir à Socrate, & aux eſprits de ſa trempe, d'acquérir de la vertu par raiſon, il y a long-tems que le genre humain ne ſeroit plus, ſi ſa conſervation n'eût dépendu que des raiſonnemens de ceux qui le compoſent.

AVEC des paſſions ſi peu actives, & un frein ſi ſalutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, & plus attentifs à ſe garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas ſujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entre eux aucune eſpece de commerce ; qu'ils ne connoiſſoient par conſéquent ni la vanité, ni la conſidération, ni l'eſtime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la juſtice ; qu'ils regardoient les violences qu'ils pouvoient eſſuyer comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne ſongeoient pas même à la vengeance, ſi ce n'eſt peut-être machina-

lement & ſur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette, leurs diſputes euſſent eu rarement des ſuites ſanglantes, ſi elles n'euſſent point eu de ſujet plus ſenſible que la pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reſte à parler.

PARMI les paſſions qui agitent le cœur de l'homme, il en eſt une ardente, impétueuſe, qui rend un ſexe néceſſaire à l'autre, paſſion terrible, qui brave tous les dangers, renverſe tous les obſtacles, & qui, dans ſes fureurs, ſemble propre à détruire le genre humain qu'elle eſt deſtinée à conſerver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée & brutale, ſans pudeur, ſans retenue, & ſe diſputant chaque jour leurs amours au prix de leur ſang ?

IL faut convenir d'abord que plus les paſſions ſont violentes, plus les loix ſont néceſſaires pour les contenir : mais outre que les déſordres & les crimes que ces paſſions cauſent tous les jours parmi nous, montrent aſſez l'inſuffiſance des loix à cet égard, il ſeroit encore bon d'examiner ſi ces déſordres ne ſont point nés avec les loix mêmes ; car alors,

quand elles feroient capables de les réprimer, ce feroit bien le moins qu'on en dût exiger, que d'arrêter un mal qui n'existeroit point fans elles.

COMMENÇONS par diftinguer le Moral du Phyfique dans le fentiment de l'amour. Le Phyfique eft ce defir général qui porte un fexe à s'unir à l'autre. Le Moral eft ce qui détermine ce defir & le fixe fur un feul objet exclufivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il eft facile de voir que le Moral de l'amour eft un fentiment factice, né de l'ufage de la fociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de foin pour établir leur empire, & rendre dominant le fexe qui devroit obéir. Ce fentiment étant fondé fur certaines notions du mérite ou de la beauté, qu'un Sauvage n'eft point en état d'avoir, & fur des comparaifons qu'il n'eft point en état de faire, doit être prefque nul pour lui: car comme fon efprit n'a pu fe former des idées abftraites de régularité & de proportion, fon cœur n'eft point non plus fufceptible des fentimens d'admiration & d'amour, qui, même fans qu'on

s'en apperçoive, naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir ; & toute femme est bonne pour lui.

BORNÉS au seul Physique de l'amour, & assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du tempérament, & par conséquent avoir entr'eux des disputes plus rares & moins cruelles. L'imagination, qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix, avec plus de plaisir que de fureur ; & le besoin satisfait, tout le desir est éteint.

C'EST donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse, qui le rend si souvent funeste aux hommes ; & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entr'égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à

l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les peuples exiſtans qui juſqu'ici s'eſt écarté le moins de l'état de nature, ſont préciſément les plus paiſibles dans leurs amours, & les moins ſujets à la jalouſie, quoique vivant ſous un climat brûlant, qui ſemble toujours donner à ces paſſions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer, dans pluſieurs eſpeces d'animaux, des combats des mâles qui enſanglantent en tout tems nos baſſes-cours, ou qui font retentir au printems nos forêts de leurs cris en ſe diſputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les eſpeces où la nature a manifeſtement établi dans la puiſſance relative des ſexes, d'autres rapports que parmi nous : ainſi les combats des coqs ne forment point une induction pour l'eſpece humaine. Dans les eſpeces où la proportion eſt mieux obſervée, ces combats ne peuvent avoir pour cauſes que la rareté des femelles, eu égard au nombre des mâles, ou les intervalles excluſifs durant leſquels la femelle refuſe conſtamment l'approche du mâle ; ce qui revient à la premiere cauſe : car ſi chaque femelle ne ſouffre le

mâle que durant deux mois de l'année, c'eſt à cet égard comme ſi le nombre des femelles étoit moindre des cinq ſixiemes. Or aucun de ces deux cas n'eſt appliquable à l'eſpece humaine, où le nombre des femelles ſurpaſſe généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais obſervé que, même parmi les Sauvages, les femelles ayent, comme celles des autres eſpeces, des tems de chaleur & d'excluſion. De plus, parmi pluſieurs de ces animaux, toute l'eſpece entrant à la fois en effervеſcence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de déſordre, & de combats : moment qui n'a point lieu parmi l'eſpece humaine, où l'amour n'eſt jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la poſſeſſion des femelles, que la même choſe arriveroit à l'homme dans l'état de nature; & quand même on pourroit tirer cette concluſion, comme ces diſſenſions ne détruiſent point les autres eſpeces, on doit penſer au moins qu'elles ne feroient pas plus funeſtes à la nôtre ; & il eſt très-apparent qu'elles y cauſeroient encore moins de ravages qu'elles ne font dans

la ſociété, ſur-tout dans les pays où, les mœurs étant encore comptées pour quelque choſe, la jalouſie des amans & la vengeance des époux cauſent chaque jour des duels, des meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne ſert qu'à faire des adulteres, & où les loix mêmes de la continence & de l'honneur étendent néceſſairement la débauche, & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts ſans induſtrie, ſans parole, ſans domicile, ſans guerre, & ſans liaiſons, ſans nul beſoin de ſes ſemblables, comme ſans nul deſir de leur nuire, peut-être même ſans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme ſauvage, ſujet à peu de paſſions, & ſe ſuffiſant à lui-même, n'avoit que les ſentimens & les lumieres propres à cet état; qu'il ne ſentoit que ſes vrais beſoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que ſon intelligence ne faiſoit pas plus de progrès que ſa vanité. Si par hazard il faiſoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer, qu'il ne reconnoiſſoit pas même ſes enfans. L'art périſſoit avec l'inventeur. Il n'y avoit ni

éducation, ni progrès ; les générations se multiplioient inutilement ; & chacune partant toujours du même point, les siécles s'écouloient dans toute la grossiereté des premiers âges ; l'espece étoit déjà vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si long-tems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir, dans cet état, autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

En effet, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la maniere dure ou efféminée dont on a été élevé, que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des

forces de l'esprit ; & non-seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés & ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers, à proportion de la culture : car qu'un géant & un nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au géant. Or, si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducations & de genres de vie qui regne dans les différens ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même maniere, & font exactement les mêmes choses, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature que dans celui de société, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espece humaine par l'inégalité d'institution.

MAIS quand la nature affecteroit, dans la distribution de ses dons, autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient-ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune

forte de relation entr'eux ? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté ? Que sert l'esprit à des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'*oppression*. Les uns domineront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'antre qui lui servoit d'asyle ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possedent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, &, de plus, assez dépravé, assez paresseux &

assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif : il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très-grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment ; un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête : je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

SANS prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes, & des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme, sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre : situation qui n'existant pas dans l'état de nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la loi du plus fort.

APRÈS avoir prouvé que l'inégalité

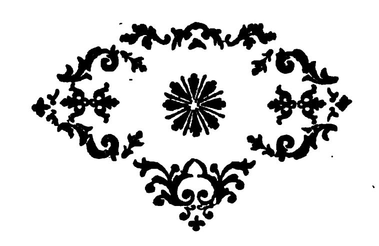
eſt à peine ſenſible dans l'état de nature ; & que ſon influence y eſt preſque nulle, il me reſte à montrer ſon origine & ſes progrès dans les développemens ſucceſſifs de l'eſprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus ſociales, & les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puiſſance, ne pouvoient jamais ſe développer d'elles-mêmes ; qu'elles avoient beſoin pour cela du concours fortuit de pluſieurs cauſes étrangeres qui pouvoient ne jamais naître, & ſans leſquelles il fût demeuré éternellement dans ſa condition primitive, il me reſte à conſidérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raiſon humaine, en détériorant l'eſpece, rendre un être méchant en le rendant ſociable, & d'un terme ſi éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les évenemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de pluſieurs manieres, je ne puis me déterminer ſur le choix, que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raiſons, quand elles ſont les plus probables qu'on puiſſe tirer de la nature des

des choſes, & les ſeuls moyens qu'on puiſſe avoir de découvrir la vérité, les conſéquences que je veux déduire des miennes, ne feront point pour cela conjecturales; puiſque, ſur les principes que je viens d'établir, on ne ſçauroit former aucun autre ſyſtême qui ne me fourniſſe les mêmes réſultats, & dont je ne puiſſe tirer les mêmes concluſions.

CECI me diſpenſera d'étendre mes réflexions ſur la maniere dont le laps de tems compenſe le peu de vraiſemblance des évenemens; ſur la puiſſance ſurprenante des cauſes très-légeres, lorſqu'elles agiſſent ſans relâche; ſur l'impoſſibilité où l'on eſt d'un côté de détruire certaines hypotheſes, ſi de l'autre on ſe trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits; ſur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une ſuite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés comme tels, c'eſt à l'Hiſtoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'eſt à la Philoſophie, à ſon défaut, de déterminer les faits ſemblables qui peuvent les lier; enfin ſur ce qu'en matiere d'évenemens, la ſimili-

tude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.





SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrein, s'avisa de dire, *Ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de miseres & d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne ? Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient : car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie & des lumieres, les transmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état

de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'évenemens & de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence; son premier soin, celui de sa conservation. Les productions de la terre lui fournissoient tous les secours nécessaires; l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appétits lui faisant éprouver tour à tour diverses manieres d'exister, il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espece; & ce penchant aveugle, dépourvu de tout sentiment du cœur, ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la mere si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, & profitant à peine des dons que lui offroit la nature, loin de songer à lui rien arracher; mais il se présenta bientôt des difficultés; il fallut apprendre à les vaincre: la hauteur des arbres qui l'empêchoient d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des

animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il fallut se rendre agile, vîte à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles, qui sont les branches d'arbres, & les pierres, se trouverent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A MESURE que le genre humain s'étendit, les peines se multiplierent avec les hommes. La différence des terreins, des climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manieres de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des étés brûlans qui consument tout, exigerent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer & des rivieres, ils inventerent la ligne & l'hameçon, & devinrent pêcheurs & Ichthyophages. Dans les forêts, ils se firent des arcs & des fléches, & devinrent chasseurs & guerriers. Dans les pays froids, ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées. Le tonnerre, un volcan, ou quelque heureux hazard leur

fit connoître le feu ; nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver : ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

CETTE application réitérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de *grand*, de *petit*, de *fort*, de *foible*, de *vîte*, de *lent*, de *peureux*, de *hardi*, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale, qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

LES nouvelles lumieres qui résulterent de ce développement, augmenterent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des piéges, il leur donna le change en mille manieres ; & quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vîtesse à la course ; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns & le fléau des au-

très. C'eſt ainſi que le premier regard qu'il porta ſur lui-même, y produiſit le premier mouvement d'orgueil; c'eſt ainſi que ſçachant encore à peine diſtinguer les rangs, & ſe contemplant au premier par ſon eſpece, il ſe préparoit de loin à y prétendre par ſon individu.

QUOIQUE ſes ſemblables ne fuſſent pas pour lui ce qu'ils ſont pour nous, & qu'il n'eût guères plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ſes obſervations. Les conformités que le tems put lui faire appercevoir entr'eux, ſa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas; & voyant qu'ils ſe conduiſoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonſtances, il conclut que leur maniere de penſer & de ſentir étoit entiérement conforme à la ſienne; & cette importante vérité, bien établie dans ſon eſprit, lui fit ſuivre, par un preſſentiment auſſi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures régles de conduite que, pour ſon avantage & ſa ſûreté, il lui convînt de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience, que l'amour du bien-être eſt le ſeul mobile des actions humaines, il ſe trouva en état de

diſtinguer les occaſions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter ſur l'aſſiſtance de ſes ſemblables, & celles plus rares encore, où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'uniſſoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque ſorte d'aſſociation libre qui n'obligeoit perſonne, & qui ne duroit qu'autant que le beſoin paſſager qui l'avoit formée. Dans le ſecond, chacun cherchoit à prendre ſes avantages, ſoit à force ouverte, s'il croyoit le pouvoir; ſoit par adreſſe & ſubtilité, s'il ſe ſentoit le plus foible.

VOILA comment les hommes purent inſenſiblement acquérir quelque idée groſſiere des engagemens mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais ſeulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt préſent & ſenſible: car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne ſongeoient pas même au lendemain. S'agiſſoit-il de prendre un cerf, chacun ſentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidelement ſon poſte; mais ſi un lievre venoit à paſſer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le pourſuivît ſans ſcrupule, & qu'ayant atteint ſa proie, il ne ſe souciât

fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus rafiné que celui des corneilles ou des singes, qui s'attroupent à-peu-près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant long-tems la langue universelle, à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés & conventionnels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulieres, mais grossieres, imparfaites, & telles à-peu-près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de siécles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des commencemens; car plus les évenemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairoit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de

ſe retirer dans des cavernes, on trouva quelques ſortes de haches de pierres dures & tranchantes, qui ſervirent à couper du bois, creuſer la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'aviſa enſuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une premiere révolution qui forma l'établiſſement & la diſtinction des familles, & qui introduiſit une ſorte de propriété; d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles & des combats. Cependant comme les plus forts furent vraiſemblablement les premiers à ſe faire des logemens qu'ils ſe ſentoient capables de défendre, il eſt à croire que les foibles trouverent plus court & plus sûr de les imiter, que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déjà des cabanes, aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de ſon voiſin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, ſans s'expoſer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une ſituation nouvelle, qui réuniſſoit dans une habitation commune les maris & les femmes, les peres & les enfans; l'habitude de vivre enſemble fit

naître les plus doux ſentimens qui ſoient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel. Chaque famille devint une petite ſociété d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les ſeuls liens; & ce fut alors que s'établit la premiere différence dans la maniere de vivre des deux ſexes, qui juſqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus ſédentaires & s'accoutumerent à garder la cabane & les enfans, tandis que l'homme alloit chercher la ſubſiſtance commune. Les deux ſexes commencerent auſſi, par une vie un peu plus molle, à perdre quelque choſe de leur férocité & de leur vigueur: mais ſi chacun ſéparément devint moins propre à combattre les bêtes ſauvages, en revanche il fut plus aiſé de s'aſſembler pour leur réſiſter en commun.

DANS ce nouvel état, avec une vie ſimple & ſolitaire, des beſoins très-bornés, & les inſtrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouiſſant d'un fort grand loiſir l'employerent à ſe procurer pluſieurs ſortes de commodités inconnues à leurs peres; & ce fut-là le premier joug qu'ils s'impoſerent ſans y ſonger, & la premiere ſource de maux

qu'ils préparerent à leurs descendans; car outre qu'ils continuerent ainsi à s'amollir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même tems dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce; & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque famille; & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulieres purent étendre le langage, & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités; des révolutions du globe détacherent & couperent en isles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un idiôme commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de navigation, des

insulaires ayent porté parmi nous l'usage de la parole ; & il est au moins très-vraisemblable que la société & les Langues ont pris naissance dans les isles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une nation particuliere, unie de mœurs & de caracteres, non par des reglemens & des loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens sexes habitent des cabanes voisines; le commerce passager que demande la nature en amene bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation naturelle. On s'accoutume à considérer differens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se pas-

ſer de ſe voir encore. Un ſentiment tendre & doux s'inſinue dans l'ame, & par la moindre oppoſition devient une fureur impétueuſe : la jalouſie s'éveille avec l'amour ; la diſcorde triomphe, & la plus douce des paſſions reçoit des ſacrifices de ſang humain.

A MESURE que les idées & les ſentimens ſe ſuccedent, que l'eſprit & le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'apprivoiſer ; les liaiſons s'étendent & les liens ſe reſſerrent. On s'accoutuma à s'aſſembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant & la danſe, vrais enfans de l'amour & du loiſir, devinrent l'amuſement, ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oiſifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé ſoi-même ; & l'eſtime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou danſoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus conſidéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité & vers le vice en même tems : de ces premieres préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie ; & la fermentation cauſée par ces

nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-tôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De-là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages; & de-là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne, souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné, d'une maniere proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plûpart des peuples Sauvages qui nous sont connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que

lui dans son état primitif, lorsque placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumieres funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle, de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu : car selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.*

MAIS il faut remarquer que la société commencée, & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive ; que la moralité commençant à s'introduire dans les actions humaines, & chacun avant les loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle qui convenoit à la société naissante ; qu'il falloit que les punitions devinssent plus séveres à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainsi, quoique les hommes fussent de-

venus

venus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme (* 13.), & qu'il n'en a dû sortir (* 13.)
que par quelque funeste hazard, qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que le genre humain étoit fait pour y rester toujours; que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espece.

TANT que les hommes se contenterent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs

fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'est l'or & l'argent; mais pour le Philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le genre humain. Aussi l'un & l'autre étoient-ils

inconnus aux Sauvages de l'Amérique, qui pour cela ſont toujours demeurés tels ; les autres Peuples ſemblent même être reſtés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts ſans l'autre. Et l'une des meilleures raiſons peut-être pourquoi l'Europe a été, ſi-non plutôt, du moins plus conſtamment & mieux policée que les autres parties du Monde, c'eſt qu'elle eſt à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il eſt très-difficile de conjecturer comment les hommes ſont parvenus à connoître & à employer le fer : car il n'eſt pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux-mêmes de tirer la matiere de la mine & de lui donner les préparations néceſſaires pour la mettre en fuſion avant que de ſçavoir ce qui en réſulteroit. D'un autre côté, on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne ſe forment que dans des lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes ; de ſorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal ſecret. Il ne reſte donc que la circonſtance extraordinaire de quelque Volcan, qui, vomiſſant des matieres métalliques en fuſion, aura donné

aux obſervateurs l'idée d'imiter cette opération de la nature ; encore faut-il leur ſuppoſer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail auſſi pénible, & enviſager d'auſſi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer : ce qui ne convient gueres qu'à des eſprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture, le principe en fut connu long-tems avant que la pratique en fût établie ; & il n'eſt gueres poſſible que les hommes, ſans ceſſe occupés à tirer leur ſubſiſtance des arbres & des plantes, n'euſſent aſſez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux ; mais leur induſtrie ne ſe tourna probablement que fort tard de ce côté-là ; ſoit parce que les arbres qui, avec la chaſſe & la pêche, fourniſſoient à leur nourriture, n'avoient pas beſoin de leurs ſoins ; ſoit faute de connoître l'uſage du bled, ſoit faute d'inſtrumens pour le cultiver, ſoit faute de prévoyance pour le beſoin à venir, ſoit enfin, faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus induſtrieux, on peut croire qu'avec des

pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencerent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, long-tems avant que de sçavoir préparer le bled, & d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand; sans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage, qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'INVENTION des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fallut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer; & comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouverent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De-là naquirent d'un côté le labourage & l'a-

griculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue, les premieres regles de justice : car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus, les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante, d'ailleurs que de la main d'œuvre : car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui, donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la récolte, & ainsi d'année en année; ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithete

de légiſlatrice, & à une fête célebrée en ſon honneur, le nom de *Theſmophories*, ils ont fait entendre par-là que le partage des terres a produit une nouvelle ſorte de droit; c'eſt-à-dire, le droit de propriété, différent de celui qui réſulte de la loi naturelle.

LES choſes en cet état euſſent pu demeurer égales, ſi les talens euſſent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer & la conſommation des denrées euſſent toujours fait une balance exacte; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue; le plus fort faiſoit plus d'ouvrage; le plus adroit tiroit meilleur parti du ſien; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail; le Laboureur avoit plus beſoin de fer, ou le forgeron plus beſoin de bled; & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup, tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'eſt ainſi que l'inégalité naturelle ſe déploie inſenſiblement avec celle de combinaiſon, & que les différences des hommes, développées par celles des circonſtances, ſe rendent plus ſenſibles, plus permanentes dans leurs effets, & commencent à influer dans la même proportion ſur le ſort des particuliers.

LES choſes étant parvenues à ce point, il eſt facile d'imaginer le reſte. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention ſucceſſive des autres arts, le progrès des Langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'uſage ou l'abus des richeſſes, ni tous les détails qui ſuivent ceux-ci & que chacun peut aiſément ſuppléer. Je me bornerai ſeulement à jetter un coup d'œil ſur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choſes.

VOILA donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéreſſé, la raiſon rendue active & l'eſprit arrivé preſqu'au terme de la perfection dont il eſt ſuſceptible. Voilà toutes les qualités naturelles miſes en action, le rang & le ſort de chaque homme établi, non-ſeulement ſur la quantité des biens & le pouvoir de ſervir ou de nuire, mais ſur l'eſprit, la beauté, la force ou l'adreſſe, ſur le mérite ou les talens; & ces qualités étant les ſeules qui pouvoient attirer de la conſidération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter. Il fallut pour ſon avantage ſe montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître de-

vinrent deux choſes tout-à-fait différentes ; & de cette diſtinction ſortirent le faſte impoſant, la ruſe trompeuſe, & tous les vices qui en ſont le cortége. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux beſoins aſſujetti, pour ainſi dire, à toute la nature, & ſur-tout à ſes ſemblables dont il devient l'eſclave en un ſens, même en devenant leur maître ; riche, il a beſoin de leurs ſervices ; pauvre, il a beſoin de leur ſecours, & la médiocrité ne le met point en état de ſe paſſer d'eux. Il faut donc qu'il cherche ſans ceſſe à les intéreſſer à ſon ſort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le ſien : ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, impérieux & dur avec les autres, & le met dans la néceſſité d'abuſer tous ceux dont il a beſoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas ſon intérêt à les ſervir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever ſa fortune relative, moins par un véritable beſoin que pour ſe mettre au-deſſus des autres, inſpire à tous les hommes un noir penchant à ſe nuire mutuellement,

une jalousie secrette d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveuillance ; en un mot, concurrence & rivalité, d'une part ; de l'autre, opposition d'intérêts ; & toujours le desir caché de faire son profit aux dépens d'autrui : tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortége inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvoient gueres consister qu'en terres & en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, & les surnuméraires, que la foiblesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que, tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches ; & de-là commencerent à naître, selon les divers caracteres des uns & des autres, la domina-

tion & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches, de leur côté, connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignerent bientôt tous les autres, & se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songerent qu'à subjuguer & asservir leurs voisins ; semblables à ces loups affamés, qui ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST ainsi que les plus puissans ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété ; l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avares, ambitieux & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (*d.) La société naissante fit place au plus horrible état de guerre : le genre (*d.)

humain avili & désolé ne pouvant plus retourner sur ses pas ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites, & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches sur-tout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif, & que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux-mêmes que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient gueres fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau

dire : C'eſt moi qui ai bâti ce mur, j'ai gagné ce terrein par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre, & en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point impoſé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt ou ſouffre du beſoin de ce que vous avez de trop, & qu'il vous falloit un conſentement exprès & unanime du genre humain pour vous approprier ſur la ſubſiſtance commune, tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Deſtitué de raiſons valables pour ſe juſtifier, & de forces ſuffiſantes pour ſe défendre ; écraſant facilement un particulier, mais écraſé lui-même par des troupes de bandits ; ſeul contre tous, & ne pouvant, à cauſe des jalouſies mutuelles, s'unir avec ſes égaux contre des ennemis unis par l'eſpoir commun du pillage, le riche preſſé par la néceſſité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui ſoit jamais entré dans l'eſprit humain ; ce fut d'employer en ſa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, de faire ſes défenſeurs de ſes adverſaires, de leur inſpirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres inſtitutions qui lui fuſſent auſſi favora-

bles que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vûe, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. « Unissons-nous, leur dit-il, pour » garantir de l'oppression les foibles, con» tenir les ambitieux, & assurer à chacun » la possession de ce qui lui appartient; » instituons des reglemens de justice & » de paix auxquels tous soient obligés » de se conformer; qui ne fassent accep» tion de personne, & qui réparent en » quelque sorte les caprices de la fortune » en soumettant également le puissant & » le foible à des devoirs mutuels. En un » mot, au lieu de tourner nos forces » contre nous-mêmes, rassemblons-les » en un pouvoir suprême qui nous gou» verne selon de sages loix, qui protege » & défende tous les membres de l'asso» ciation, repousse les ennemis communs, » & nous maintienne dans une concorde » éternelle ».

Il en fallut beaucoup moins que l'équivalent de ce discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entr'eux, pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-tems se passer de maîtres. Tous coururent au-devant de leurs fers, croyant assurer leur liberté; car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter; & les sages mêmes virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut, ou dut être l'origine de la société & des loix, qui donnerent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche (* 14.), détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la propriété & de l'inégalité; d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, & pour le (*14.)

profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misere. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il fallut s'unir à son tour. Les sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement, couvririrent bientôt toute la surface de la terre ; & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers, où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit, que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la regle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrieres imaginaires qui séparent les peuples, & qui, à l'exemple

l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le genre humain dans leur bienveuillance.

Les corps politiques restant ainsi entr'eux dans l'état de nature, se ressentirent bientôt des inconvéniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir; & cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps, qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De-là sortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles qui font frémir la nature & choquent la raison, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers, sans sçavoir pourquoi; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat, & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siécles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je sçais que plusieurs ont donné d'autres origines aux sociétés politiques, comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas, le droit de conquête n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre, le conquérant & les peuples conquis restant toujours entr'eux dans l'état de guerre, à moins que la nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, & que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothese ni véritable société, ni corps politique, ni d'autre loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du droit de propriété ou de premier occupant, & celui des gouvernemens politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parce qu'en effet un

homme n'avoit point avant les loix d'autre moyen d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, ç'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit, pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal; qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile, plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le Gouvernement naissant n'eut point une forme constante & réguliere. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'État politique demeura toujours imparfait, parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant

les défauts & ſuggérant des remedes, ne put jamais réparer les vices de la conſtitution; on racommodoit ſans ceſſe, au lieu qu'il eût fallu commencer par nétoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Lycurgue à Sparte, pour élever enſuite un bon édifice. La ſociété ne conſiſta d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageoient à obſerver, & dont la communauté ſe rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille conſtitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le Public ſeul devoit être le témoin & le juge; il fallut que la loi fût éludée de mille manieres; il fallut que les inconvéniens & les déſordres ſe multipliaſſent continuellement, pour qu'on ſongeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magiſtrats le ſoin de faire obſerver les délibérations du peuple: car de dire que les chefs furent choiſis avant que la confédération fût faite, & que les miniſtres des loix exiſterent avant les loix mêmes, c'eſt une ſuppoſi-

tion qu'il n'eſt pas permis de combattre ſérieuſement.

IL ne ſeroit pas plus raiſonnable de croire que les peuples ſe ſont d'abord jettés entre les bras d'un maître abſolu, ſans conditions & ſans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la ſûreté commune qu'ayent imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de ſe précipiter dans l'eſclavage. En effet, pourquoi ſe ſont-ils donné des ſupérieurs, ſi ce n'eſt pour les défendre contre l'oppreſſion, & protéger leurs biens, leurs libertés & leurs vies, qui ſont, pour ainſi dire, les élémens conſtitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puiſſe arriver à l'un étant de ſe voir à la diſcrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon ſens de commencer par ſe dépouiller entre les mains d'un chef des ſeules choſes, pour la conſervation deſquelles ils avoient beſoin de ſon ſecours ? Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la conceſſion d'un ſi beau droit ; &, s'il eût oſé l'exiger ſous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas auſſi-tôt reçu la réponſe de l'Apologue : Que nous fera de plus l'ennemi ? Il eſt donc inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale

de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince*, disoit Pline à Trajan, *c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.*

LES politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'état de nature ; par les choses qu'ils voyent, ils jugent des choses très-différentes qu'ils n'ont pas vues ; & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude, par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur ; sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

COMME un coursier indompté hérisse ses crins, frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la seule approche du mords, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge & l'épe-

ron, l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure; & il préfere la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis, qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sçais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers, & que *miserrimam servitutem pacem appellant* : mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu; quand je vois des animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité paternelle dont

plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu & toute la société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du despotisme, que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit, qu'à l'utilité de celui qui commande; que, par la loi de nature, le pere n'est le maître de l'enfant qu'aussi long-tems que son secours lui est nécessaire; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du pere ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance : car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force : un individu ne fut reconnu pour le pere de plusieurs, que quand ils resterent assemblés autour de lui. Les biens du pere, dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession, qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à

ſes volontés. Or, loin que les ſujets aient quelque faveur ſemblable à attendre de leur deſpote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils poſſedent, ou du moins qu'il le prétend ainſi, ils ſont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laiſſe de leur propre bien; il fait juſtice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laiſſe vivre.

EN continuant d'examiner ainſi les faits par le droit, on ne trouveroit pas plus de ſolidité que de vérité dans l'établiſſement volontaire de la tyrannie; & il ſeroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce ſyſtême odieux eſt bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des ſages & bons monarques, & ſurtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits, & en particulier dans le paſſage ſuivant d'un écrit célebre, publié en 1667, au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne diſe donc point que le Souverain ne ſoit pas ſujet aux loix de ſon Etat, puiſque la propoſition contraire eſt une vérité du droit des Gens que la flatterie a quelque-*

fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une Divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets, que le Prince obéisse à la loi, & que la loi soit droite & toujours dirigée au bien public! Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa nature, se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un maître féroce ou insensé; & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonorer son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes?

PUFFENDORF dit que, tout de même

qu'on transfere son bien à autrui par des conventions & des contrats, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement : car premierement le bien que j'aliene me devient une chose tout-à-fait étrangere, & dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis, sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime : de plus, le droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possede ; mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une on dégrade son être, en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la nature & la raison, que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très-grande pour les enfans qui ne

jouiſſent des biens du pere que par tranſmiſſion de ſon droit ; au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes, leurs parens n'ont eu aucun droit de les en dépouiller ; de ſorte que, comme pour établir l'eſclavage il a fallu faire violence à la nature, il a fallu la changer pour perpétuer ce droit ; & les Juriſconſultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une eſclave naîtroit eſclave, ont décidé, en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non ſeulement les gouvernemens n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en eſt que la corruption, le terme extrême, & qui les ramene enfin à la ſeule loi du plus fort dont ils furent d'abord le remede, mais encore que, quand même ils auroient ainſi commencé, ce pouvoir étant par ſa nature illégitime, n'a pu ſervir de fondement aux droits de la ſociété, ni par conſéquent à l'inégalité d'inſtitution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui ſont encore à faire ſur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement, je me borne, en ſuivant l'opinion commune, à conſidérer ici l'établiſſement du corps politique comme un vrai

contrat entre le peuple & les chefs qu'il ſe choiſit; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'obſervation des loix qui y ſont ſtipulées & qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant, au ſujet des relations ſociales, réuni toutes ſes volontés en une ſeule, tous les articles ſur leſquels cette volonté s'explique, deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat ſans exception, & l'une deſquelles régle le choix & le pouvoir des Magiſtrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la conſtitution, ſans aller juſqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent reſpectables les loix & leurs miniſtres, & pour ceux-ci perſonnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne adminiſtration. Le Magiſtrat, de ſon côté, s'oblige à n'uſer du pouvoir qui lui eſt confié, que ſelon l'intention des commettans, à maintenir chacun dans la paiſible jouiſſance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occaſion l'utilité publique à ſon propre intérêt.

AVANT que l'expérience eût montré, ou que la connoiſſance du cœur humain

eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes les plus intéressés : car la magistrature & ses droits n'étant établis que sur les loix fondamentales, aussi-tôt qu'elles seroient détruites, les Magistrats cesseroient d'être légitimes, le peuple ne seroit plus tenu de leur obéir ; & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat, chacun rentreroit de droit dans sa liberté naturelle.

POUR peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons ; & par la nature du contrat on verroit qu'il ne sçauroit être irrévocable : car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des contractans, ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques, les parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat, si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'ab-

diquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main & qui s'approprie tous les avantages du contrat, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raison le peuple, qui paye toutes les fautes des chefs, devroit avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent, plus que toute autre chose, combien les gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public, que la volonté divine intervînt, pour donner à l'autorité souveraine un caractere sacré & inviolable, qui otât aux Sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus; puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de notre hypothese.

Les diverses formes des gouvernemens tirent leur origine des différences

plus ou moins grandes qui se trouverent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit : il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint monarchique. Si plusieurs, à-peu-près égaux entr'eux, l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration suprême & formerent une démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns resterent uniquement soumis aux loix, les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté ; les Sujets ne songerent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

DANS ces divers gouvernemens, toutes les magistratures furent d'abord électives ; & quand la richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée

au mérite qui donne un ascendant naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les Anciens des Hébreux, les Gérontes de Sparte, le Sénat de Rome, & l'étymologie même de notre mot *Seigneur*, montrent combien autrefois la vieillesse étoit respectée. Plus les élections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formerent, les partis s'aigrirent, les guerres civiles s'allumerent, enfin le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat; & l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des tems antérieurs: L'ambition des Principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles: le peuple, déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déjà hors d'état de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité; & c'est ainsi que les chefs, devenus héréditaires, s'accoutumerent à regarder leur magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de

l'Etat dont ils n'étoient d'abord que les officiers, à appeller leurs concitoyens leurs esclaves, à les compter comme du bétail au nombre des choses qui leur appartenoient, & à s'appeller eux-mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établissement de la loi & du droit de propriété fut son premier terme, l'institution de la magistrature le second; que le troisieme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire : en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la premiere époque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisieme celui de maître & d'esclave, qui est le dernier dégré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du corps politique, que la forme qu'il prend dans son exécution, & les inconvéniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent né-

ceſſaires les inſtitutions ſociales, ſont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la ſeule Sparte, où la loi veilloit principalement à l'éducation des enfans, & où Lycurgue établit des mœurs qui le diſpenſoient preſque d'y ajoûter des loix, les loix, en général moins fortes que les paſſions, contiennent les hommes ſans les changer; il ſeroit aiſé de prouver que tout gouvernement qui, ſans ſe corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement ſelon la fin de ſon inſtitution, auroit été inſtitué ſans néceſſité, & qu'un pays où perſonne n'éluderoit les loix & n'abuſeroit de la magiſtrature, n'auroit beſoin ni de Magiſtrats ni de loix.

LES diſtinctions politiques amenent néceſſairement les diſtinctions civiles. L'inégalité croiſſant entre le peuple & ſes chefs, ſe fait bientôt ſentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manieres ſelon les paſſions, les talens & les occurrences. Le Magiſtrat ne ſçauroit uſurper un pouvoir illégitime, ſans ſe faire des créatures auxquelles il eſt forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les citoyens ne ſe laiſſent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition, & regardant

plus au-deſſous qu'au-deſſus d'eux, la domination leur devient plus chere que l'indépendance, & qu'ils conſentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il eſt très-difficile de réduire à l'obéiſſance celui qui ne cherche point à commander ; & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'aſſujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres ; mais l'inégalité s'étend ſans peine parmi des ames ambitieuſes & lâches, toujours prêtes à courir les riſques de la fortune, & à dominer ou ſervir preſque indifféremment, ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'eſt ainſi qu'il dut venir un tems où les yeux du peuple furent faſcinés à tel point, que ſes conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : Sois grand, toi & toute ta race ; auſſi-tôt il paroiſſoit grand à tout le monde, ainſi qu'à ſes propres yeux ; & ſes deſcendans s'élevoient encore à meſure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cauſe étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illuſtre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerois facilement comment

l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les particuliers (* 15.), (* 15.) si-tôt que, réunis en une même société, ils sont forcés de se comparer entr'eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs especes; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société, je prouverois que l'accord, ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué : je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la derniere à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme de la corruption. Je remarquerois combien ce desir universel de réputation,

d'honneurs & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien, rendant tous les hommes concurrens, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès & de catastrophes de toute espece en faisant courir la même lice à tant de prétendans. Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos sciences & nos erreurs, nos conquérans & nos Philosophes; c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent, qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être misérable.

MAIS ces détails seroient seuls la ma-

tiere d'un ouvrage considérable dans lequel on peseroit les avantages & les inconvéniens de tout gouvernement, relativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les siécles, selon la nature de ces gouvernemens, & les révolutions que le tems y amenera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au-dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; on verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais sçavoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter; on verroit les droits des citoyens & les libertés nationales s'éteindre peu-à-peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux; on verroit la politique restreindre à une portion mercénaire du peuple, l'honneur de défendre la cause commune; on verroit de-là sortir la nécessité des impôts, le cultivateur découragé quitter son champ, même durant la paix, & laisser la charrue pour ceindre l'épée; on verroit naître les regles

funestes & bisarres du point d'honneur; on verroit les défenseurs de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur les concitoyens; & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppresseur de leur pays:

PECTORE *si fratris gladium juguloque parentis*
Condere me jubeas, gravidæque in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.

DE l'extrême inégalité des conditions & des fortunes, de la diversité des passions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicieux, des sciences frivoles sortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur & à la vertu; on verroit fomenter par les chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant; tout ce qui peut donner à la société un air de concorde apparente, & y semer un germe de division réelle; tout ce qui peut inspirer aux différens Ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs droits & de leurs intérêts, & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'EST du sein de ce désordre & de

ces révolutions que le despotisme élevant par dégrés sa tête hideuse, & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'État, parviendroit enfin à fouler aux pieds les loix & le peuple, & à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement, seroient des tems de troubles & de calamités; mais à la fin, tout seroit englouti par le monstre, & les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix, mais seulement des tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu: car par-tout où regne le despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître; si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité, & le point extrême qui ferme le cercle, & touche au point d'où nous sommes partis: c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien; & que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre regle que ses passions, les notions du bien & les principes de la justice s'évanouis-

ſent derechef. C'eſt ici que tout ſe ramene à la ſeule loi du plus fort, & par conſéquent à un nouvel état de nature, différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'état de nature dans ſa pureté, & que ce dernier eſt le fruit d'un excès de corruption. Il y a ſi peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le contrat de gouvernement eſt tellement diſſous par le deſpotiſme, que le deſpote n'eſt le maître qu'auſſi longtems qu'il eſt le plus fort, & que ſi-tôt qu'on peut l'expulſer, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou detrôner un Sultan, eſt un acte auſſi juridique, que ceux par leſquels il diſpoſoit la veille des vies & des biens de ſes ſujets. La ſeule force le maintenoit, la ſeule force le renverſe ; toutes choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre naturel ; & quel que puiſſe être l'évenement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut ſe plaindre de l'injuſtice d'autrui, mais ſeulement de ſa propre imprudence, ou de ſon malheur.

En découvrant & ſuivant ainſi les routes oubliées & perdues qui, de l'état naturel, ont dû mener l'homme à l'état

civil; en rétabliſſant, avec les poſitions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me preſſe m'a fait ſupprimer, ou que l'imagination ne m'a point ſuggérées, tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'eſpace immenſe qui ſépare ces deux états. C'eſt dans cette lente ſucceſſion des choſes, qu'il verra la ſolution d'une infinité de problêmes de morale & de politique que les Philoſophes ne peuvent réſoudre. Il ſentira que le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raiſon pourquoi Diogene ne trouvoit point d'homme, c'eſt qu'il cherchoit parmi ſes contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus. Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans ſon ſiécle; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le Monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt. En un mot, il expliquera comment l'ame & les paſſions humaines s'altérant inſenſiblement, changent, pour ainſi dire, de nature; pourquoi nos beſoins & nos plaiſirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouiſſant par degrés, la ſociété n'offre plus aux yeux du ſage qu'un aſſemblage d'hommes artificiels

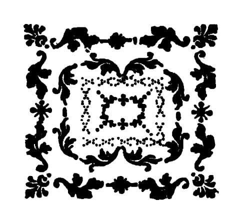
& de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement : l'homme sauvage & l'homme policé different tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté ; il ne veut que vivre & rester oisif ; & l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection ; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre

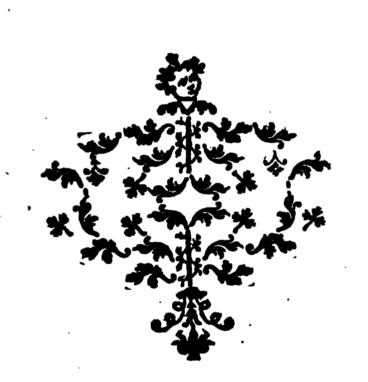
Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui ſouvent n'eſt pas même adoucie par le plaiſir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de ſoins, il faudroit que ces mots, *puiſſance* & *réputation*, euſſent un ſens dans ſon eſprit ; qu'il apprît qu'il y a une ſorte d'hommes qui comptent pour quelque choſe les regards du reſte de l'univers, qui ſçavent être heureux & contens d'eux-mêmes ſur le témoignage d'autrui plutôt que ſur le leur propre. Telle eſt, en effet, la véritable cauſe de toutes ces différences : le Sauvage vit en lui-même ; l'homme ſociable, toujours hors de lui, ne ſçait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'eſt, pour ainſi dire, de leur ſeul jugement, qu'il tire le ſentiment de ſa propre exiſtence. Il n'eſt pas de mon ſujet de montrer comment d'une telle diſpoſition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal, avec de ſi beaux diſcours de morale ; comment tout ſe réduiſant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur, amitié, vertu, & ſouvent juſqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le ſecret de ſe glorifier : comment, en un mot, demandant toujours

aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que c'est le seul esprit de la société, & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & alterent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

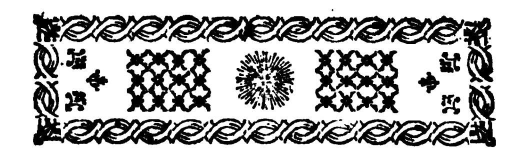
J'AI tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumieres de la raison, & indépendemment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé, que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'esprit humain, & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul

droit poſitif, eſt contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité phyſique : diſtinction qui détermine ſuffiſamment ce qu'on doit penſer, à cet égard, de la ſorte d'inégalité qui regne parmi tous les peuples policés ; puiſqu'il eſt manifeſtement contre la loi de nature, de quelque maniere qu'on la définiſſe, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduiſe un homme ſage, & qu'une poignée de gens regorge de ſuperfluités, tandis que la multitude affamée manque du néceſſaire.





NOTES.



NOTES.

DÉDICACE, pag. VI.

(* 1.) HÉRODOTE raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les ſept libérateurs de la Perſe s'étant aſſemblés pour délibérer ſur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à l'État, Otanès opina fortement pour la République; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un ſatrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les Grands craignent plus que la mort une ſorte de gouvernement qui les force à reſpecter les hommes. Otanès, comme on peut bien croire, ne fut point écouté; & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir, ni commander, céda volontairement aux autres con-

currens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité; ce qui lui fut accordé. Quand Hérodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce privilége, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanès ne reconnoissant aucune sorte de loi & n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout-puissant dans l'État & plus puissant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilége, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le royaume, ni par le sage Otanès, ni par aucun de ses descendans.

PRÉFACE, pag. XXXI.

(* 2.) Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls sçavent trouver & sentir.

» Quelque intérêt que nous ayons à » nous connoître nous-mêmes, je ne sçais

» si nous ne connoissons pas mieux tout » ce qui n'est pas nous. Pourvus, par la » nature, d'organes uniquement destinés » à notre conservation, nous ne les em- » ployons qu'à recevoir les impressions » étrangeres ; nous ne cherchons qu'à » nous répandre au-dehors, & à exister » hors de nous ; trop occupés à multi- » plier les fonctions de nos sens & à aug- » menter l'étendue extérieure de notre » être, rarement faisons-nous usage de » ce sens intérieur, qui nous réduit à nos » vraies dimensions, & qui sépare de nous » tout ce qui n'en est pas. C'est cepen- » dant de ce sens dont il faut nous servir, » si nous voulons nous connoître ; c'est » le seul par lequel nous puissions nous » juger ; mais comment donner à ce sens » son activité & toute son étendue ? com- » ment dégager notre ame, dans laquelle » il réside, de toutes les illusions de notre » esprit ? Nous avons perdu l'habitude » de l'employer ; elle est demeurée sans » exercice au milieu du tumulte de nos sen- » sations corporelles ; elle s'est desséchée » par le feu de nos passions ; le cœur, l'es- » prit, le sens, tout a travaillé contr'elle », *Hist. Nat.* T. IV. p. 151. *de la nature de l'homme.*

DISCOURS, pag. 57.

(* 3.) LES changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras & les jambes antérieures des quadrupedes, & l'induction tirée de leur maniere de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds, & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les enfans, les laissent marcher sur les mains si long-tems, qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupedes; & je pourrois, entre autres, citer celui de cet enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Hesse, où il avoit été nourri par des loups, & qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri que, s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux, que

de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il fallut lui attacher des piéces de bois, qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie, & qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit, dit M. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre, qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'assujettir à marcher sur deux pieds; & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrénées, qui couroient par les montagnes à la maniere des quadrupedes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages, outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manieres, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature, & non que la

nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

MAIS il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipede. Premierement, quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons, & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en seroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi ; car après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce systême, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont ; que la maniere dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vûe horisontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très-peu favorable à la conservation de l'individu ; que la queue qui lui manque, &

dont il n'a que faire, marchant à deux pieds, est utile aux quadrupedes, & qu'aucun d'eux n'en est privé ; que le sein de la femme, très-bien situé pour un bipede qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupede que nul ne l'a placé de cette maniere ; que le train de derriere étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre, nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un animal mal proportionné & marchant peu commodément ; que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, sçavoir, celle qui joint le canon au tibia ; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, & ses articulations avec le métatarse & le tibia trop rapprochées, pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupedes. L'exemple des enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles

ne ſont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout ; & j'aimerois autant dire que les chiens ne ſont pas deſtinés à marcher, parce qu'ils ne font que ramper quelques ſemaines après leur naiſſance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique univerſelle de tous les hommes, même des nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura ſuivi l'exemple de ſa nourrice en s'exerçant à marcher comme elle ; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la nature ; & comme des manchots parviennent à force d'exercice, à faire avec leurs pieds tout ce que nous faiſons de nos mains, il ſera parvenu enfin à employer ſes mains à l'uſage des pieds.

Pag. 59.

(* *a.*) S'IL ſe trouvoit parmi mes lecteurs quelque aſſez mauvais Phyſicien pour me faire des difficultés ſur la ſup-

position de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

» COMME les végétaux tirent pour » leur nourriture beaucoup plus de sub» stance de l'air & de l'eau, qu'ils n'en » tirent de la terre, il arrive qu'en pou» rissant, ils rendent à la terre plus qu'ils » n'en ont tiré; d'ailleurs une forêt dé» termine les eaux de la pluie en arrêtant » les vapeurs. Ainsi, dans un bois que » l'on conserveroit bien long-tems sans » y toucher, la couche de terre qui sert » à la végétation, augmenteroit considéra» blement; mais les animaux rendant » moins à la terre qu'ils n'en tirent, & les » hommes faisant des consommations énor» mes de bois & de plantes pour le feu » & pour d'autres usages, il s'ensuit que » la couche de terre végétale d'un pays » habité doit toujours diminuer & deve» nir enfin comme le terrein de l'Arabie » pétrée, & comme celui de tant d'au» tres provinces de l'Orient, qui est en » effet le climat le plus anciennement ha» bité, où l'on ne trouve que du sel & » des sables: car le sel fixe des plantes » & des animaux reste, tandis que toutes

» les autres parties se volatilisent». M. de Buffon, *Hist. Nat.*

On peut ajoûter à cela la preuve de fait, par la quantité d'arbres & de plantes de toute espece, dont étoient remplies presque toutes les isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siécles, & par ce que l'Histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abattre par toute la terre, à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes : l'une, que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matiere végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de M. de Buffon, ce sont surtout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs, que ne font les autres plantes : la seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation, doit s'accélerer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espece : ma troisieme & plus importante remarque est que les fruits des arbres four-

niſſent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux : expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terreins égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de châtaigners, & l'autre ſemé de bled.

Pag. 59.

(* 4.) PARMI les quadrupedes, les deux diſtinctions les plus univerſelles des eſpeces voraces ſe tirent, l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des inteſtins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lievre; mais les voraces les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard. Et quant aux inteſtins, les frugivores en ont quelques-uns, tels que le colon, qui ne ſe trouvent pas dans les animaux voraces. Il ſemble donc que l'homme, ayant les dents & les inteſtins comme les ont les animaux frugivores, devroit naturellement être rangé dans cette claſſe; & non-ſeulement les obſervations anatomiques confirment cette opinion, mais les monumens de l'an-

tiquité y font encore très-favorables. » Dicéarque, dit S. Jérome, rapporte dans » ses livres des antiquités grecques que, » sous le régne de Saturne, où la terre » étoit encore fertile par elle-même, nul » homme ne mangeoit de chair, mais » que tous vivoient des fruits & des légu» mes qui croissoient naturellement ». (l. 2. *Adv. Jovinian.*) On peut voir par-là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proie étant presque l'unique sujet de combat entre les animaux carnaciers, & les frugivores vivant entr'eux dans une paix continuelle, si l'espece humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'état de nature; beaucoup moins de besoin & d'occasions d'en sortir.

Pag. 61.

(* 5.) Toutes les connoissances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquierent que par l'enchaînement des idées, & ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument

qui ſert à cette communication & des beſoins qui la rendent néceſſaire. Son ſçavoir & ſon induſtrie ſe bornent à ſauter, courir, ſe battre, lancer une pierre, eſcalader un arbre. Mais s'il ne ſait que ces choſes, en revanche il les ſait beaucoup mieux que nous, qui n'en avons pas le même beſoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du corps & ne ſont ſuſceptibles d'aucune communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout auſſi habile que ſes derniers deſcendans.

LES relations des voyageurs ſont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les nations barbares & ſauvages; elles ne vantent guères moins leur adreſſe & leur légereté; & comme il ne faut que des yeux pour obſerver ces choſes, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-deſſus des témoins oculaires : j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent ſous la main.

» LES Hottentots, dit Kolben, entendent mieux la pêche que les Européens
» du Cap. Leur habileté eſt égale au filet,

» à l'hameçon & au dard, dans les anses
» comme dans les rivieres : ils ne prennent
» pas moins habilement le poisson avec la
» main. Ils sont d'une adresse incompara-
» ble à la nage. Leur maniere de nager a
» quelque chose de surprenant & qui leur
» est tout-à-fait propre. Ils nagent le corps
» droit & les mains étendues hors de l'eau,
» de sorte qu'ils paroissent marcher sur la
» terre. Dans la plus grande agitation de
» la mer, & lorsque les flots forment au-
» tant de montagnes, ils dansent en quel-
» que sorte sur le dos des vagues, mon-
» tant & descendant comme un morceau
» de liége.

» Les Hottentots, dit encore le mê-
me Auteur, sont d'une adresse surpre-
» nante à la chasse ; & la légereté de leur
» course passe l'imagination. » Il s'étonne
qu'ils ne fassent pas plus souvent un mau-
vais usage de leur agilité ; ce qui leur ar-
rive pourtant quelquefois, comme on peut
juger par l'exemple qu'il en donne. « Un
» matelot Hollandois en débarquant au
» Cap chargea, dit-il, un Hottentot de
» le suivre à la ville avec un rouleau de ta-
» bac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils fu-
» rent tous deux à quelque distance de la

» troupe, le Hottentot demanda au ma-
» telot s'il sçavoit courir? Courir! répond
» le Hollandois; oui, fort bien. Voyons,
» reprit l'Africain, & fuyant avec le ta-
» bac il disparut presque aussi-tôt. Le ma-
» telot confondu de cette merveilleuse vi-
» tesse, ne pensa point à le poursuivre &
» ne revit jamais ni son tabac ni son por-
» teur.

» ILS ont la vue si prompte & la main
» si certaine, que les Européens n'en ap-
» prochent point. A cent pas, ils touche-
» ront d'un coup de pierre une marque de
» la grandeur d'un demi-sol; &, ce qu'il y
» a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de
» fixer comme nous les yeux sur le but,
» ils font des mouvemens & des contor-
» sions continuelles. Il semble que leur
» pierre soit portée par une main invi-
» sible.

LE P. du Tertre dit à-peu-près sur les Sauvages des Antilles, les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Il vante surtout leur justesse à tirer avec leurs fléches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant.

Les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale ne ſont pas moins célebres par leur force & leur adreſſe : & voici un exemple qui pourra faire juger de celle des Indiens de l'Amérique méridionale.

EN l'année 1746, un Indien de Buenos-Aires ayant été condamné aux galeres à Cadix, propoſa au gouverneur de racheter ſa liberté en expoſant ſa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit ſeul le plus furieux taureau ſans autre arme en main qu'une corde; qu'il le terraſſeroit; qu'il le ſaiſiroit avec ſa corde par telle partie qu'on indiqueroit; qu'il le ſelleroit, le brideroit, le monteroit, & combattroit, ainſi monté, deux autres taureaux des plus furieux qu'on feroit ſortir du *Torillo*, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'inſtant qu'on le lui commanderoit & ſans le ſecours de perſonne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réuſſit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la maniere dont il s'y prit, & ſur tout le détail du combat, on peut conſulter le premier tome *in*-12. des *Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle* de M. Gautier, d'où ce fait eſt tiré. Page 262.

Pag. 64.

(* *b*.) » LA durée de la vie des che-
» vaux, dit M. de Buffon, est, comme
» dans toutes les autres especes d'animaux,
» proportionnée à la durée du tems de leur
» accroissement. L'homme, qui est qua-
» torze ans à croître, peut vivre six ou sept
» fois autant de tems, c'est-à-dire, quatre-
» vingt-dix ou cent ans : le cheval, dont
» l'accroissement se fait en quatre ans, peut
» vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire,
» vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui
» pourroient être contraires à cette regle
» sont si rares, qu'on ne doit pas même
» les regarder comme une exception dont
» on puisse tirer des conséquences ; &
» comme les gros chevaux prennent leur
» accroissement en moins de tems que les
» chevaux fins, ils vivent aussi moins de
» tems & sont vieux dès l'âge de quinze
» ans ».

Pag. 64.

(* 6.) JE crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle qui

j'ai remarquée dans la Note (*4.), puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les especes qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mammelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la premiere espece, comme la jument, la vache, la chevre, la biche, la brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chate, la louve, la tigresse, &c. La poule, l'oie, la cane, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que l'aigle, l'épervier, la chouette, pondent aussi & couvent un grand nombre d'œufs : ce qui n'arrive jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiseaux qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guères que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence, est que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture, & étant forcés d'em-

ployer beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à alaiter plusieurs petits, au-lieu que les voraces, faisant leur repas presque en un instant, peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulieres & des réflexions à faire; mais ce n'en est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le systême le plus général de la nature, systême qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les especes frugivores.

Pag. 73.

(*7.) UN auteur célebre, calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la derniere surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre, la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on

peut juger qu'il eût trouvé des résultats très-différens ; qu'il eût apperçu que l'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, & que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considere les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées ; des abîmes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtimens énormes élevés sur la terre, la mer couverte de vaisseaux & de matelots ; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont resulté de tout cela pour le bonheur de l'espece humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui regne entre ces choses, & déplorer l'aveuglement de l'homme, qui, pour nourrir son fol orgueil & je ne sçais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les miseres dont il est susceptible, & que la bienfaisante nature avoit pris soin d'écarter de lui.

LES hommes sont méchans ; une triste & continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, & les connoissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparens & à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aisé, à qui des héritiers avides, & souvent ses propres enfans, ne souhaitent la mort en secret ; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant ; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un peu-

ple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre : mais ce qu'il y a de plus dangereux encore , c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine ; j'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; & le grand & funeste incendie de Londres, qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux , fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sçais que Montagne blâme l'Athénien Démades, d'avoir fait punir un ouvrier qui , vendant fort cher des cercueils, gagnoit beaucoup à la mort des citoyens : mais la raison que Montagne allegue étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénetre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveuillance ce qui se passe au fond des cœurs, & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de

se détruire mutuellement, & où ils naissent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres, je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime, qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, & c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruses.

L'HOMME sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas : il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société,

ce ſont bien d'autres affaires ; il s'agit premierement de pourvoir au néceſſaire & puis au ſuperflu, enſuite viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des Sujets, & puis des eſclaves; il n'a pas un moment de relâche : ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſans, plus les paſſions augmentent, &, qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire ; de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & déſolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'Univers. Tel eſt en abrégé le tableau moral, ſinon de la vie humaine, au moins des prétentions ſecrettes du cœur de tout homme civiliſé.

COMPAREZ ſans préjugés l'état de l'homme civil avec celui de l'homme ſauvage, & recherchez, ſi vous le pouvez, combien, outre ſa méchanceté, ſes beſoins & ſes miſeres, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous conſidérez les peines d'eſprit qui nous conſument, les paſſions violentes qui nous épuiſent & nous déſolent, les travaux exceſſifs dont les pauvres ſont

ſurchargés, la molleſſe, encore plus dangereuſe, à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs beſoins, & les autres de leurs excès; ſi vous ſongez aux monſtrueux mélanges des alimens, à leurs pernicieux aſſaiſonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falſifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les adminiſtrent, au poiſon des vaiſſeaux dans leſquels on les prépare; ſi vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes raſſemblés, à celles qu'occaſionnent la délicateſſe de notre maniere de vivre, les paſſages alternatifs de l'intérieur de nos maiſons au grand air, l'uſage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les ſoins que notre ſenſualité exceſſive a tournés en habitudes néceſſaires, & dont la négligence ou la privation nous coûte enſuite la vie ou la ſanté; ſi vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre, qui conſumant ou renverſant des villes entieres, en font périr les habitans par milliers; en un mot, ſi vous réuniſſez les dangers que toutes ces cauſes aſſem-

blent continuellement ſur nos têtes, vous ſentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ſes leçons.

Je ne répéterai point ici ſur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les gens inſtruits vouluſſent ou oſaſſent donner une fois au public le détail des horreurs qui ſe commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des hôpitaux : on verroit que leurs manœuvres, non trop ſecrettes, par leſquelles les plus brillantes armées ſe fondent en moins de rien, font plus périr de ſoldats, que n'en moiſſonne le fer ennemi; c'eſt encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, ſoit par la faim, ſoit par le ſcorbut, ſoit par les Pirates, ſoit par le feu, ſoit par les naufrages. Il eſt clair qu'il faut mettre auſſi ſur le compte de la propriété établie, & par conſéquent de la ſociété, les aſſaſſinats, les empoiſonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions néceſſaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davan-

tage, ne laiſſent pas de doubler réellement la perte de l'eſpece humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naiſſance des hommes & de tromper la nature ! ſoit par ces goûts brutaux & dépravés qui inſultent ſon plus charmant ouvrage : goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne ſont nés dans les pays policés, que d'une imagination corrompue ; ſoit par ces avortemens ſecrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux ; ſoit par l'expoſition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la miſere de leurs parens ou de la honte barbare de leurs meres ; ſoit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'exiſtence & toute la poſtérité ſont ſacrifiées à de vaines chanſons, ou, ce qui eſt pis encore, à la brutale jalouſie de quelques hommes : mutilation qui, dans ce dernier cas, outrage doublement la nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la ſouffrent, & par l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Que ſeroit-ce, ſi j'entreprenois de montrer l'eſpece humaine attaquée dans ſa ſource même, & juſques dans le plus ſaint de tous les liens, où l'on n'oſe plus écouter la nature qu'a-

près avoir consulté la fortune, & où le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle; & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité ? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remede.

QU'ON ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abregent les jours, ou détruisent le tempérament; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, sur-tout du plomb, du cuivre, du mercure, du cobolt, de l'arsenic, du réalgar; ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns couvreurs, d'autres charpentiers, d'autres maçons, d'autres travaillant aux carrieres; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des sociétés, les raisons de la diminution de l'espece, observée par plus d'un Philosophe.

LE luxe, impossible à prévenir chez

des hommes avides de leurs propres commodités & de la considération des autres, acheve bientôt le mal que les sociétés ont commencé; & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

Le luxe est un remede beaucoup pire que le mal qu'il prétend guérir; ou plutôt, il est lui-même le pire de tous les maux, dans quelque Etat grand ou petit que ce puisse être; & qui, pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le citoyen: semblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

De la société & du luxe qu'elle engendre, naissent les arts libéraux & méchaniques, le commerce, les lettres, & toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent & perdent les Etats. La raison de ce dépérissement est très-simple. Il est aisé de voir que, par sa nature,

l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts : parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette regle, qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés; par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie & de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

TELLES sont les causes sensibles de toutes les miseres où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs, pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple, plus il faudroit gémir de voir les campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur mi-

ſere ſur la roue ou ſur un fumier. C'eſt ainſi que l'Etat s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple de l'autre, & que les plus puiſſantes monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir, & qui s'enrichiſſent & s'affoibliſſent à leur tour juſqu'à ce qu'elles ſoient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de barbares qui, durant tant de ſiécles, ont inondé l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique. Etoit-ce à l'induſtrie de leurs arts, à la ſageſſe de leurs loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuſe population ? Que nos ſçavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes féroces & brutaux, ſans lumiere, ſans frein, ſans éducation, ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque inſtant, pour ſe diſputer leur pâture ou leur chaſſe. Qu'ils nous expliquent comment ces miſérables ont eu ſeulement la hardieſſe de regarder en face de ſi habiles gens que nous étions, avec une

si belle discipline militaire, de si beaux codes, & de si sages loix : enfin pourquoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois. J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, sçavoir les arts, les sciences & les loix, ont été très-sagement inventées par les hommes, comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espece, de peur que ce Monde, qui nous est destiné, ne devînt à la fin trop petit pour ses habitans.

QUOI donc! Faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les fôrets avec les ours? Conséquence à la maniere de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, & qui ne reconnoissez pour votre espece d'autre destination que d'ache-
ver

ver en paix cette courte vie; vous qui pouvez laiſſer au milieu des villes vos funeſtes acquiſitions, vos deſirs inquiets, vos cœurs corrompus & vos eſprits effrénés, reprenez, puiſqu'il dépend de vous, votre antique & premiere innocence; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir votre eſpece, en renonçant à ſes lumieres pour renoncer à ſes vices. Quant aux hommes ſemblables à moi, dont les paſſions ont détruit pour toujours l'originelle ſimplicité, qui ne peuvent plus ſe nourrir d'herbe & de gland, ni ſe paſſer de loix & de chefs; ceux qui furent honorés dans leur premier pere de leçons ſurnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'euſſent de long-tems acquiſe, la raiſon d'un précepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre ſyſtême: ceux, en un mot, qui ſont convaincus que la voix divine appella tout le genre humain aux lumieres & au bonheur des céleſtes Intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, de mériter le prix éternel

qu'ils en doivent attendre ; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres ; ils aimeront leurs semblables & les serviront de tout leur pouvoir ; ils obéiront scrupuleusement aux loix, & aux hommes qui en sont les Auteurs & les Ministres ; ils honoreront surtout les bons & sages Princes qui sçauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler ; ils animeront le zele de ces dignes chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 73.

(* 8.) PARMI les hommes que nous connoissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges ; les uns portent de longs

cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, les autres n'ont pas même de barbe; il y a eu & il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille gigantesque, & laissant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération, on sçait que les Lappons & sur-tout les Groënlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupedes; & sans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctésias, on en peut du moins tirer cette opinion très-vraisemblable, que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces tems anciens, où les peuples divers suivoient des manieres de vivre plus différentes entr'elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puissans effets de la diversité des climats, de l'air, des alimens, de la maniere de vivre, des

habitudes en général, & sur-tout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les voyages, & les conquêtes, réunissent davantage les peuples divers, & que leurs manieres de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué; & par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les historiens Latins, quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pû ôter à l'influence du climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire & ont produites en effet dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parloient pas, ne seroient point

en effet de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois, n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

» ON trouve, dit le traducteur de l'Histoire des voyages, dans le royaume » de Congo quantité de ces grands ani» maux qu'on nomme *Orang Outang* aux » Indes Orientales; qui tiennent comme » le milieu entre l'espece humaine & les » Babouins. Battel raconte que dans les » forêts de Mayomba, au royaume de » Loango, on voit deux sortes de mons» tres dont les plus grands se nomment » *Pongos* & les autres *Enjokos*. Les pre» miers ont une ressemblance exacte avec » l'homme; mais ils sont beaucoup plus » gros, & de fort haute taille. Avec un » visage humain, ils ont les yeux enfon» cés. Leurs mains, leurs joues, leurs » oreilles sont sans poil, à l'exception des » sourcils qu'ils ont fort longs; quoiqu'ils » aient le reste du corps assez velu, le poil » n'en est pas fort épais, & sa couleur

» au prince d'Orange Frédéric Henri. Il
» étoit de la hauteur d'un enfant de trois
» ans & d'un embonpoint médiocre, mais
» quarré & bien proportionné, fort agile
» & fort vif; les jambes charnues & ro-
» bustes, tout le devant du corps nud,
» mais le derriere couvert de poils noirs.
» A la premiere vue, son visage ressem-
» bloit à celui d'un homme, mais il avoit
» le nez plat & recourbé; ses oreilles
» étoient aussi celles de l'espece humaine;
» son sein, car c'étoit une femelle, étoit
» potelé, son nombril enfoncé, ses épau-
» les fort bien jointes, ses mains divisées
» en doigts & en pouces, ses mollets &
» ses talons gras & charnus. Il marchoit
» souvent droit sur ses jambes; il étoit
» capable de lever & porter des fardeaux
» assez lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il
» prenoit d'une main le couvercle du pot,
» & tenoit le fond, de l'autre. Ensuite il
» s'essuyoit gracieusement les levres. Il se
» couchoit pour dormir, la tête sur un
» coussin, se couvrant avec tant d'adresse
» qu'on l'auroit pris pour un homme au
» lit. Les Negres font d'étranges récits de
» cet animal. Ils assurent non seulement
» qu'il force les femmes & les filles, mais
» qu'il ose attaquer des hommes armés;

» en un mot, il y a beaucoup d'appa-
» rence que c'eſt le Satyre des anciens.
» Merolla ne parle peut-être que de ces
» animaux, lorſqu'il raconte que les Negres
» prennent quelquefois dans leurs chaſſes
» des hommes & des femmes ſauvages.

Il eſt encore parlé de ces eſpeces d'animaux Anthropoformes dans le troiſieme tome de la même hiſtoire des voyages ſous le nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes, on trouve dans la deſcription de ces prétendus monſtres des conformités frappantes avec l'eſpece humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit aſſigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces paſſages les raiſons ſur leſquelles les auteurs ſe fondent pour refuſer aux animaux en queſtion le nom d'hommes ſauvages; mais il eſt aiſé de conjecturer que c'eſt à cauſe de leur ſtupidité, & auſſi parce qu'ils ne parloient pas: raiſons foibles pour ceux qui ſçavent que, quoique l'organe de la parole ſoit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui eſt pourtant pas naturelle, & qui connoiſſent juſqu'à quel point ſa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-

dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit, Battel dit que les Pongos tuent les Negres qui traversent les forêts : dans un autre, Purchass ajoûte qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent; du moins lorsque les Negres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les Negres, quand ceux-ci se retirent; & se retirent à leur tour, quand le feu est éteint; voilà le fait : voici maintenant le commentaire de l'observateur; *car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel, ou Purchass son compilateur, a pu sçavoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux, & si les Negres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes féroces; il est

donc très-simple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on sçait que la plûpart des animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos, dont on vante l'adresse & la force; les Pongos qui sçavent enterrer leurs morts & se faire des toits de branchages, ne sçachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce

qu'on est sûr que son espece n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractere spécifique de l'espece humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espece humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration ; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devroit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les jugemens précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes, sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont, sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les anciens faisoient des Divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce sont

des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raiſon de s'en rapporter là-deſſus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui, avec toute ſa naïveté, ne laiſſoit pas d'être homme d'eſprit, qu'au marchand Battel, à Dapper, à Purchaſs, & aux autres compilateurs.

QUEL jugement penſe-t-on qu'euſſent porté de pareils obſervateurs ſur l'enfant trouvé en 1694, dont j'ai déjà parlé cidevant, qui ne donnoit aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems, continue le même Philoſophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proférer quelques paroles; encore le fit-il d'une maniere barbare. Auſſi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea ſur ſon premier état; mais il ne s'en ſouvint non plus que nous nous ſouvenons de ce qui nous eſt arrivé au bereeau. Si malheureuſement pour lui, cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué ſon ſilence & ſa ſtupidité, ils n'euſſent pris le parti

de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une ménagerie ; après quoi ils en auroient sçavamment parlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuse qui ressembloit assez à l'homme.

DEPUIS trois ou quatre cents ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du Monde, & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hommes que les seuls Européens ; encore paroît-il, aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guères, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la Philosophie ne voyage point : aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guères que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats & les missionnaires ; or on ne doit guères s'attendre que les trois premieres classes fournissent de bons observateurs ; &

quant à ceux de la quatrieme, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zele, & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes, il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne & qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caracteres & de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun sçavoit déjà, n'ont sçu appercevoir à l'autre bout du Monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, & que ces traits vrais qui distinguent les nations & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque: Que les hommes sont par-tout les mêmes;

qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples : ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sçauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

NE verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les peuples ne se mêloient point de philosopher, mais où les Platons, les Thalès & les Pythagores, épris d'un ardent desir de sçavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un siécle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des Sages ?

ON admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en orient avec des sçavans

vans & des Peintres , pour y deſſiner des mâſures & déchiffrer ou copier des inſcriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un ſiécle où l'on ſe pique de belles connoiſſances, il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie ; tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien, & l'autre dix ans de ſa vie à un célebre voyage autour du Monde, pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de ſiecles employés à meſurer & conſidérer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

LES Académiciens qui ont parcouru les parties ſeptentrionales de l'Europe & méridionales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les viſiter en Géometres qu'en Philoſophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le jouaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laiſſé à dire ſur la

Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entiere & ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractere que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant & décrivant comme ils sçavent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & sur-tout le Japon; puis dans l'autre hémisphere le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tu-

cuman, le Paraguai, s'il étoit possible; le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride, & toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre: je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, & d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Pag. 74.

(* 9.) CELA me paroît de la derniere évidence, & je ne sçaurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme naturel. Excepté le seul nécessaire

physique, que la nature même demande; tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins; ou par nos desirs, & l'on ne désire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il connoît, & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 82.

(* 10.) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. « La fin de la » société entre le mâle & la femelle, dit ce Philosophe, n'étant pas simple- » ment de procréer, mais de continuer » l'espece; cette société doit durer, mê- » me après la procréation, du moins aussi » long-tems qu'il est nécessaire pour la » nourriture & la conservation des pro- » créés, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils » soient capables de pourvoir eux-mêmes » à leurs besoins. Cette regle que la sa-

» gesse infinie du Créateur a établie sur
» les œuvres de ses mains, nous voyons
» que les créatures inférieures à l'homme
» l'observent constamment & avec exac-
» titude. Dans ces animaux qui vivent
» d'herbe, la société entre le mâle & la
» femelle ne dure pas plus long-tems que
» chaque acte de copulation, parce que
» les mammelles de la mere étant suffisan-
» tes pour nourrir les petits jusqu'à ce
» qu'ils soient capables de paître l'herbe,
» le mâle se contente d'engendrer & il
» ne se mêle plus après cela de la fe-
» melle, ni des petits, à la subsistance
» desquels il ne peut rien contribuer.
» Mais au regard des bêtes de proie, la
» société dure plus long-tems, à cause
» que la mere ne pouvant pas bien pour-
» voir à sa subsistance propre & nourrir en
» même tems ses petits par sa seule proie,
» qui est une voie de se nourrir & plus
» laborieuse & plus dangereuse que n'est
» celle de se nourrir d'herbe, l'assistance
» du mâle est tout-à-fait nécessaire pour
» le maintien de leur commune famille,
» si l'on peut user de ce terme; laquelle
» jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher
» quelque proie, ne sçauroit subsister que
» par les soins du mâle & de la femelle.

» On remarque le même dans tous les oi-
» seaux, si l'on excepte quelques oiseaux
» domestiques qui se trouvent dans des
» lieux où la continuelle abondance de
» nourriture exempte le mâle du soin de
» nourrir les petits ; on voit que, pendant
» que les petits dans leur nid ont besoin
» d'alimens, le mâle & la femelle y en
» portent, jusqu'à ce que ces petits-là
» puissent voler & pourvoir à leur subsi-
» stance.

» Et en cela, à mon avis, consiste la
» principale, si ce n'est la seule raison
» pourquoi le mâle & la femelle dans le
» genre humain sont obligés à une société
» plus longue que n'entretiennent les au-
» tres créatures. Cette raison est que la
» femme est capable de concevoir, & est
» pour l'ordinaire derechef grosse & fait
» un nouvel enfant, long-tems avant que
» le précédent soit hors d'état de se pas-
» ser du secours de ses parens & puisse
» lui-même pourvoir à ses besoins. Ainsi
» un pere étant obligé de prendre soin de
» ceux qu'il a engendrés, & de prendre
» ce soin-là pendant long-tems, il est auf-
» si dans l'obligation de continuer à vi-
» vre dans la société conjugale avec la

» même femme de qui il les a eus, & de
» demeurer dans cette société beaucoup
» plus long-tems que les autres créatures,
» dont les petits pouvant subsister d'eux-
» mêmes, avant que le tems d'une nou-
» velle procréation vienne, le lien du mâle
» & de la femelle se rompt de lui-même,
» & l'un & l'autre se trouvent dans une
» pleine liberté, jusqu'à ce que cette sai-
» son qui a coutume de solliciter les ani-
» maux à se joindre ensemble, les oblige
» à se choisir de nouvelles compagnes. Et
» ici l'on ne sçauroit admirer assez la sa-
» gesse du Créateur, qui ayant donné à
» l'homme des qualités propres pour pour-
» voir à l'avenir aussi bien qu'au présent,
» a voulu & a fait en sorte que la société
» de l'homme durât beaucoup plus long-
» tems que celle du mâle & de la fe-
» melle parmi les autres créatures, afin
» que par-là l'industrie de l'homme & de
» la femme fût plus excitée, & que leurs
» intérêts fussent mieux unis, dans la vue
» de faire des provisions pour leurs enfans
» & de leur laisser du bien : rien ne pou-
» vant être plus préjudiciable à des enfans
» qu'une conjonction incertaine & vague,
» ou une dissolution facile & fréquente de
» la société conjugale.

LE même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincerement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, sinon pour la résoudre, au-moins pour l'éclaircir.

1. J'OBSERVERAI d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matiere de physique, & qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or tel est le genre de preuve que M. Locke emploie dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espece humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature : autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la société civile, les arts, le commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'IGNORE où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la société du mâle & de la femelle dure plus long-tems que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits : car on ne voit pas que le chien, le chat, l'ours, ni le loup reconnoissent leur

femelle mieux que le cheval, le bélier, le taureau, le cerf, ni tous les autres quadrupedes ne reconnoissent la leur. Il semble, au contraire, que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits, ce seroit sur-tout dans les especes qui ne vivent que d'herbe, parce qu'il faut fort long-tems à la mere pour paître, & que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée, au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, & qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de tems pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de mammelles & de petits qui distingue les especes carnacieres des frugivores & dont j'ai parlé dans la Note 6. Si cette observation est juste & générale, la femme n'ayant que deux mammelles & ne faisant guères qu'un enfant à la fois, voilà une forte raison de plus pour douter que l'espece humaine soit naturellement carnaciere, de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke, il faudroit retourner tout-à-fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux : car qui pourra se persuader que l'union du mâle & de la

femelle soit plus durable parmi les vautours & les corbeaux que parmi les tourterelles ? Nous avons deux especes d'oiseaux domestiques, la canne & le pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires au systême de cet auteur. Le pigeon, qui ne vit que de grain, reste uni à sa femelle, & ils nourrissent leurs petits en commun. Le canard, dont la voracité est connue, ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits, & n'aide en rien à leur subsistance; & parmi les poules, espece qui n'est guères moins carnaciere, on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres especes le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits, c'est que les oiseaux qui d'abord ne peuvent voler & que la mere ne peut allaiter, sont beaucoup moins en état de se passer de l'assistance du pere, que les quadrupedes à qui suffit la mammelle de la mere, au moins durant quelque tems.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke : car pour sçavoir si, comme il le prétend, dans le pur état de nature, la femme est pour l'ordinaire

derechef grosse & fait un nouvel enfant long-tems avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari & de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse, qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du tempérament produisît des effets aussi fréquens dans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfans, il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous, qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des parens, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mere, tout con-

trarie & retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles ou fixe continuellement leur attention, tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si, au lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manieres, on laissoit exercer leurs corps aux mouvemens continuels que la nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y arracher avant l'accouchement, & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne sçait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? M. Locke suppose évidemment ce qui est en

question : car il ne s'agit pas de sçavoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espece de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération, exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appétit pendant l'état de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant,

l'obstacle à sa société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'état de nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siécles de société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 83.

(* c.) JE me garderai bien de m'em-

barquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconvéniens de cette institution des langues ; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste & confusione, unam artem callerent mortales, & signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc verò ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hâc in parte videatur conditio, utpote quæ promptiùs & forsan feliciùs, sensus & cogitationes suas sine interprete significent, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.* Is. Vossius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi, p. 66.

Pag. 90.

(* 11.) PLATON montrant combien

les idées de la quantité discrette & de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamede avoit inventé les nombres au siége de Troie, comme si, dit ce Philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes. En effet, on sent l'impossibilité que la société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du tems du siége de Troie, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul : mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquérir d'autres connoissances, n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer. Les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens, & d'exciter les idées que ces noms représentent; mais pour les inventer, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence & indépendamment de toute autre perception : abstraction très-pénible, très-métaphysique, très-peu naturelle, & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une

d'une espece ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, & autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq; & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique; il ne sçavoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 96.

(* 12.) Il ne faut pas confondre l'amour propre & l'amour de soi-même, deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte

tout animal à veiller à sa propre conservation, & qui, dirigé dans l'homme par la raison, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour propre n'existe pas; car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame; par la même raison cet homme ne sçauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire, & non le mal, qui constitue l'offense,

des hommes qui ne ſçavent ni s'apprécier ni ſe comparer peuvent ſe faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, ſans jamais s'offenſer réciproquement. En un mot, chaque homme ne voyant guères ſes ſemblables que comme il verroit des animaux d'une autre eſpece, peut ravir la proie au plus foible ou céder la ſienne au plus fort, ſans enviſager ces rapines que comme des évenemens naturels, ſans le moindre mouvement d'inſolence ou de dépit, & ſans autre paſſion que la douleur ou la joie d'un bon ou mauvais ſuccès.

Pag. 129.

(* 13.) C'EST une choſe extrêmement remarquable que depuis tant d'années que les Européens ſe tourmentent pour amener les ſauvages des diverſes contrées du Monde à leur maniere de vivre, ils n'aient pas pu encore en gagner un ſeul, non pas même à la faveur du Chriſtianiſme; car nos miſſionnaires en font quelquefois des Chrétiens, mais jamais des hommes civiliſés. Rien ne peut ſurmonter l'invincible répugnance qu'ils

ont à prendre nos mœurs & vivre à notre maniere. Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entiere, sans pouvoir plus quitter une si étrange maniere de vivre, & qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour juger sainement de leur état & du nôtre, je répliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se rétorquer contre nous avec plus de force encore: car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur maniere de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après

quelques obſervations, il leur eſt aiſé de voir que tous nos travaux ſe dirigent ſur deux ſeuls objets; ſçavoir, pour ſoi les commodités de la vie, & la conſidération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la ſorte de plaiſir qu'un ſauvage prend à paſſer ſa vie ſeul au milieu des bois ou à la pêche, ou à ſouffler dans une mauvaiſe flûte, ſans jamais ſçavoir en tirer un ſeul ton & ſans ſe ſoucier de l'apprendre?

On a pluſieurs fois amené des ſauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'eſt empreſſé de leur étaler notre luxe, nos richeſſes, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration ſtupide, ſans le moindre mouvement de convoitiſe. Je me ſouviens entr'autres de l'hiſtoire d'un chef de quelques Américains ſeptentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre, il y a une trentaine d'années. On lui fit paſſer mille choſes devant les yeux pour chercher à lui faire quelque préſent qui pût lui plaire, ſans qu'on trouvât rien dont il parût ſe ſoucier. Nos armes lui ſembloient lourdes & incommodes, nos ſouliers lui bleſ-

ſoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin on s'apperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il ſembloit prendre plaiſir à s'en enveloper les épaules. Vous conviendrez, au moins, lui dit-on auſſi-tôt, de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît preſque auſſi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'eſt l'habitude qui attachant chacun à ſa maniere de vivre, empêche les ſauvages de ſentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre. Et ſur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les ſauvages dans le goût de leur miſere, que les Européens dans la jouiſſance de leur félicité. Mais pour faire à cette derniere objection une réponſe à laquelle il n'y ait pas un mot à répliquer, ſans alléguer tous les jeunes ſauvages qu'on s'eſt vainement efforcé de civiliſer; ſans parler des Groënlandois & des habitans de l'Iſlande, qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck, & que la triſteſſe & le déſeſpoir ont tous fait périr, ſoit de langueur, ſoit dans la

mer où ils avoient tenté de regagner leur pays, à la nage; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la police Européenne.

» Tous les efforts des missionnaires Hol-
» landois du Cap de Bonne-Espérance
» n'ont jamais été capables de convertir
» un seul Hottentot. Van-der-Stel, Gou-
» verneur du Cap, en ayant pris un dès
» l'enfance le fit élever dans les principes
» de la religion Chrétienne, & dans la
» pratique des usages de l'Europe. On le
» vétit richement, on lui fit apprendre
» plusieurs langues, & ses progrès ré-
» pondirent fort bien aux soins qu'on prit
» pour son éducation. Le Gouverneur es-
» pérant beaucoup de son esprit, l'envoya
» aux Indes avec un commissaire général
» qui l'employa utilement aux affaires de
» la Compagnie. Il revint au Cap après
» la mort du commissaire. Peu de jours
» après son retour, dans une visite qu'il
» rendit à quelques Hottentots de ses pa-
» rens, il prit le parti de se dépouiller
» de sa parure Européenne pour se revêtir
» d'une peau de brebis. Il retourna au
» Fort, dans ce nouvel ajustement, chargé

» d'un paquet qui contenoit ses anciens » habits, & les présentant au Gouver» neur, il lui tint ce discours *. *Ayez la » bonté, Monsieur, de faire attention » que je renonce pour toujours à cet appa» reil. Je renonce aussi pour toute ma vie » à la religion Chrétienne; ma résolution » est de vivre & mourir dans la religion, » les manieres & les usages de mes ancê» tres. L'unique grace que je vous demande » est de me laisser le collier & le coutelas » que je porte. Je les garderai pour l'a» mour de vous.* Aussi-tôt sans attendre » la réponse de Van-der-Stel, il se dé» roba par la fuite & jamais on ne le » revit au Cap». *Histoire des Voyages, Tome 5. p. 175.*

Pag. 139.

(* *d.*) ON pourroit m'objecter que, dans un pareil désordre, les hommes au lieu de s'entr'égorger opiniâtrément se seroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premierement ces bornes eussent au moins été

---

* Voyez le Frontispice.

celles du Monde; & si l'on pense à l'excessive population qui résulte de l'état de nature, on jugera que la terre dans cet état n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seroient dispersés, si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissoient sous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 143.

(* 14.) LE Maréchal de V*** contoit que dans une de ses campagnes, les excessives friponneries d'un entrepreneur des vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui répondit hardiment le fri-

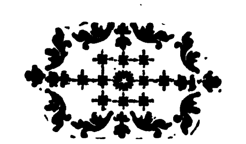
pon, & je ſuis bien aiſe de vous dire qu'on ne pend point un homme qui diſpoſe de cent mille écus. Je ne ſçais comment cela ſe fit, ajoûtoit naïvement le Maréchal; mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

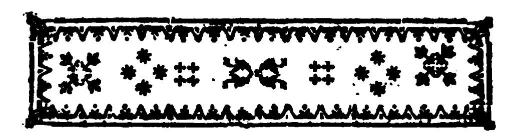
Pag. 165.

(* 15.) La juſtice diſtributive s'oppoſeroit même à cette égalité rigoureuſe de l'état de nature, quand elle ſeroit praticable dans la ſociété civile; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des ſervices proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les citoyens à leur tour doivent être diſtingués & favoriſés à proportion de leurs ſervices. C'eſt en ce ſens qu'il faut entendre un paſſage d'Iſocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien ſçu diſtinguer quelle étoit la plus avantageuſe des deux ſortes d'égalité, dont l'une conſiſte à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment, & l'autre à les diſtribuer ſelon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'Orateur, banniſſant

cette injuste égalité qui ne mèt aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attacherent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premierement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fît aucune différence des méchans & des gens de bien; & dans les matieres de mœurs où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de regle au Magistrat, c'est très-sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs; & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous: c'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs, juge integre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelquefois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent donc

être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.





LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. ROUSSEAU,

Qui lui avoit envoyé son Discours sur l'inégalité parmi les hommes.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus

m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premierement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là ; & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent, de sa vie, un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons, à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des

gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles; un autre, beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom; le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans,

ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bétiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſottiſe que de malice, & qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuſcrit, ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu, on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étais Hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres ont eſſuyé les mêmes injuſtices & de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque

tous

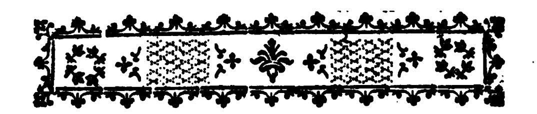
tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

AVOUEZ, en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frélons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

DE toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Ciceron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide* lisaient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce tyran sans courage, *Octave Cépias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

AVOUEZ que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S. Barthelemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce Monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la Douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

SI quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer, malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye.



RÉPONSE
DE M. ROUSSEAU
A M. DE VOLTAIRE.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes Concitoyens, & j'espere qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un Peuple digne de vos leçons ; &, vous qui sçavez si bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit

apprendre de vous le chemin de la gloire.

VOUS voyez que je n'aſpire pas à nous rétablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monſieur, ce retour ſeroit un miracle, ſi grand à la fois & ſi nuiſible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; perſonne au monde n'y réuſſiroit moins que vous. Vous nous redreſſez trop bien ſur nos deux pieds pour ceſſer de vous tenir ſur les vôtres.

JE conviens de toutes les diſgraces qui pourſuivent les hommes célebres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'Humanité, & qui ſemblent indépendans de nos vaines connoiſſances. Les hommes ont ouvert ſur eux-mêmes tant de ſources de miſere, que quand le hazard en détourne quelqu'une, ils n'en ſont guères moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choſes, des liaiſons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du ſage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'eſt ni Térence, ni Ciceron, ni Virgile, ni Séneque, ni

Tacite ; ce ne ſont ni les Sçavans, ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains : mais ſans le poiſon lent & ſecret qui corrompoit peu-à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'Hiſtoire ait fait mention, Ciceron, ni Lucrece, ni Salluſte n'euſſent point exiſté, ou n'euſſent point écrit. Le ſiècle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le ſiècle brillant d'Auguſte & d'Horace, & enfin les ſiècles horribles de Séneque & de Neron, de Domitien & de Martial. Le goût des lettres& des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente ; & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpece, ceux de l'eſprit, & des connoiſſances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélerent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal eſt tel que les cauſes mêmes qui l'ont fait naître ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'eſt le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, ſi j'avois ſuivi ma premiere vocation & que je n'euſſe ni lu, ni écrit, j'en aurois ſans doute été plus heureux. Cependant, ſi les lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois

privé du ſeul plaiſir qui me reſte. C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux : c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié & que j'apprends à jouir de la vie ſans craindre la mort. Je leur dois le peu que je ſuis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous : mais conſultons l'intérêt dans nos affaires, & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Sçavans, pour éclairer le Monde, & conduire ſes aveugles habitans ; ſi le ſage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de ſi fou qu'un peuple de ſages.

Convenez-en, Monſieur ; s'il eſt bon que de grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inſtructions : ſi chacun ſe mêle d'en donner, qui les voudra reçevoir ? Les boiteux, dit Montaigne, ſont mal propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'eſprit, les ames boiteuſes. Mais en ce ſiècle ſçavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des ſages pour les juger & non pour s'inſtruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le

Théâtre en fourmille, les caffés retentissent de leurs sentences; ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'*Orphelin* * parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

RECHERCHONS la premiere source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, & que ce que nous ne sçavons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons sçavoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de sçavoir tout? Si l'on n'eût prétendu sçavoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix

* Tragédie de M. de Voltaire qu'on jouoit dans ce tems-là.

de la vôtre, ou du moins, vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne ſoyez donc pas ſurpris de ſentir quelques épines inſéparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis ſont les acclamations ſatyriques qui ſuivent le cortége des triomphateurs. C'eſt l'empreſſement qu'a le Public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez: mais les falſifications n'y ſont pas faciles; car le fer, ni le plomb ne s'allient point avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre inſtruction. Mépriſez de vaines clameurs, par leſquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre eſt une terrible réponſe à des injures imprimées; & qui vous oſeroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

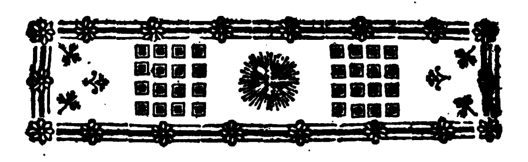
Je ſuis ſenſible à votre invitation; & ſi cet hiver me laiſſe en état d'aller au

printems habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos qui n'est pas la pâture des bêtes, & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis, de tout mon cœur & avec respect, &c.

A Paris, le 10 Septembre 1755.

La Lettre de M. de Voltaire avec la Réponse de M. Rousseau furent insérées dans le Mercure. Feu M. de Boissi, qui étoit alors à la tête de ce Journal, y laissa plusieurs fautes d'impression dont M. Rousseau se plaint dans la lettre suivante adressée à M. de Boissi lui-même.



LETTRE A M. DE BOISSI,

Au sujet de la précédente.

QUAND je vis, Monsieur, paroître dans le Mercure sous le nom de M. de Voltaire, la Lettre que j'avois reçue de lui, je supposai que vous aviez obtenu pour cela son consentement; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer, je n'avois qu'à me louer de son procédé, sans avoir à me plaindre du vôtre. Mais, que puis-je penser du galimathias que vous avez inséré dans le Mercure suivant, sous le titre de ma Réponse? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte, je demanderai qui vous forçoit d'employer une Lettre visiblement incorrecte, qui n'est remarquable que par son absurdité? Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules, est un égard que vous

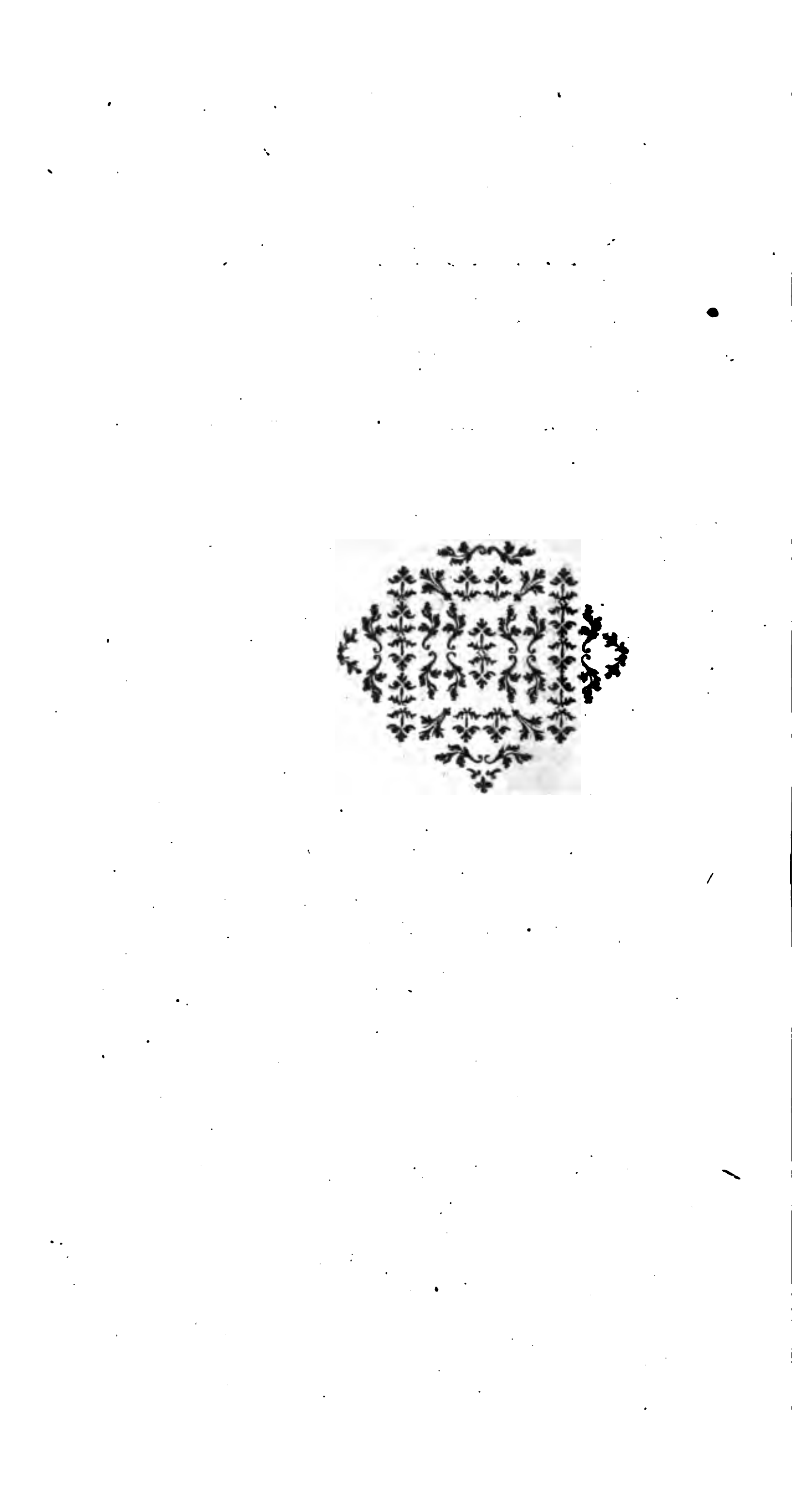
devez, sinon aux Auteurs, du moins au Public.

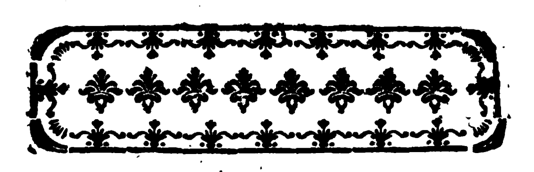
Si vous avez cru, Monsieur, que je consentirois à la publication de cette Lettre, pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir ? Si vous ne l'avez pas cru, pourquoi l'imprimer sous mon nom ? S'il est peu convenable d'imprimer les Lettres d'autrui, sans l'aveu des Auteurs, il l'est beaucoup moins de les leur attribuer sans être sûr qu'ils les avouent, ou même qu'elles soient d'eux, & bien moins encore, lorsqu'il est à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a. Le Libraire de Monsieur de Voltaire qui avoit, à cet égard, plus de droit que personne, a mieux aimé s'abstenir d'imprimer la mienne, que de l'imprimer sans mon consentement qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me semble qu'un homme aussi justement estimé que vous, ne devroit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus, Monsieur, à me plaindre du vôtre en cette occasion, que, dans le même volume où vous avez mis, sous mon nom, un Écrit aussi mutilé, vous craignez, avec raison, d'imputer à Mon-

ſieur de Voltaire des vers qui ne ſoient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la conſidération, je me garderois d'y prétendre ; mais il eſt un acte de juſtice, & vous la devez à tout le monde.

COMME il eſt bien plus naturel de m'attribuer une ſotte lettre, qu'à vous un procédé peu régulier, & que par conſéquent je reſterois chargé du tort de cette affaire, ſi je négligeois de m'en juſtifier ; je vous ſupplie de vouloir bien inſérer ce déſaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monſieur, mon reſpect & mes ſalutations.

A PARIS, le 4 Novembre 1755.





EXTRAIT

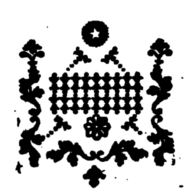
De la premiere réfutation du Diſcours de M. ROUSSEAU, ſur l'inégalité parmi les hommes.

ENTRE les différentes brochures qu'a fait naître le *Diſcours* de M. Rouſſeau *ſur l'inégalité parmi les hommes*, nous n'en connoiſſons que deux qui méritent quelque attention, & aucune que M. Rouſſeau ait jugé digne d'une réponſe.

L'une de ces deux brochures eſt intitulée, DISCOURS SUR L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES; *pour ſervir de réponſe au Diſcours que M.* ROUSSEAU, *Citoyen de Genève, a publié ſur le même ſujet. Par M.* JEAN DE CASTILLON, *Profeſſeur en Philoſophie & Mathématiques à Utrecht, & Membre des Académies Royales de Londres, Berlin & Gottingue, &c. &c. A Amſ-*

terdam, chez J. F. Jolly, Libraire, 1756, *in*-8°.

CET ouvrage dont le titre est le même que celui de M. Rousseau, est imprimé dans le même format. L'Auteur y a joint des notes qui combattent celles de son adversaire; & cette ample réfutation, divisée en deux parties, forme un volume plus considérable que l'ouvrage même qui y est critiqué.



PREMIERE PARTIE.

MOnsieur ROUSSEAU a flétri l'Humanité, dit M. de Castillon; J'ose la venger. Il a fait la satyre de la société : j'en tracerai l'histoire. Il y a trois sortes d'inégalités parmi les hommes : inégalité d'esprit & de tempérament : inégalité d'âge & de sexe : inégalité de rang & de condition. Quelle est l'origine de ces inégalités ? Sont-elles conformes à la nature ?

L'INÉGALITÉ d'âge & de sexe n'entre pour rien dans cette question; parce qu'elle est sans contredit l'ouvrage de la nature. L'inégalité d'esprit & de tempérament est dûe, partie à la nature, partie à l'art. La nature proportionne la vivacité de l'esprit, la solidité du raisonnement, l'étendue du génie, la force de la mémoire, à l'âge, au climat, au tempérament. Mais c'est l'art qui augmente ces inégalités par la différence d'exercices, d'éducation & de maniere de vivre. L'inégalité des conditions est un établis-

ſement purement humain. Le riche naît auſſi nud que le pauvre : le noble & le Souverain ne portent du ſein de leur mere aucune marque qui les diſtingue du roturier & du Sujet. Quelle eſt l'origine de ces inégalités politiques ? Eſt-ce la violence, eſt-ce la ruſe, eſt-ce le caprice, eſt-ce la raiſon ? Sont-elles avouées par la nature, ou rejettées par elle ?

Nous venons de débarraſſer de ſes équivoques le mot d'*inégalité* ; déterminons le ſens de celui de *nature*. La nature d'un être eſt tout ce qui entre dans ſa conſtitution. La nature de l'homme eſt l'aſſemblage de tout ce qui le rend homme : ce qui le diſtingue de tous les autres êtres ce qui le rapproche d'eux, tout doit être conſidéré. Ce n'eſt pas en privant l'homme de tout ce qu'on peut lui ôter, qu'on pourra le connoître ; c'eſt en ſéparant ce qu'il a pu acquérir, de ce qu'il n'a pas pu ſe donner. C'eſt l'homme actuel qui nous découvrira l'homme naturel. J'apperçois dans l'homme un corps organiſé, uni à un être penſant. Il eſt inutile d'examiner ſi un corps différent du nôtre formeroit un animal d'une autre eſpece. Nous parlons des hommes tels qu'ils ſont ; &

ils ont tous la même conformation, hormis quelques variétés très-légeres : les propriétés du corps different des attributs de l'ame ; &, en ce moment, cela nous suffit.

L'HOMME, dans l'état de nature, est, selon M. Rousseau, un animal qui n'a besoin que de nourriture, de femelle & de repos ; il trouve sa boisson dans un ruisseau, son aliment dans un végétal, son lit sur le gazon, une femelle par-tout. Il peut donc subsister dans cet état ; il peut perpétuer & même augmenter son espece.

SI je voulois, dit M. de Castillon, étaler toutes les difficultés qui se présentent, j'examinerois si le genre humain peut subsister & se multiplier dans les déserts : je parcourrois l'ancien & le nouveau continent : je ferois voir que tous les pays peu peuplés, sont naturellement couverts de marais ; que les eaux ne se retirent que lorsqu'elles y sont contraintes par le nombre & par l'industrie des habitans : je montrerois que la terre, fertile en elle-même, stérile pour nous, ne produit que des arbres & des plantes inu-

tiles au genre humain ; prises en petite quantité, les herbes le rassasieroient, sans réparer ses forces : en grande quantité, elles accableroient un estomac trop petit pour les digérer. De mauvais alimens qui le remplissent, de l'eau croupissante qui le désaltere, naîtroient en foule les maladies qui augmenteroient sa langueur. Grimpant sur les arbres, il s'avanceroit sur les branches minces, qui seules portent le fruit, & seroit brisé par ses chutes. Aux prises avec les animaux, il en seroit déchiré. Que de douleurs à souffrir ! que de jours à passer sans nourriture ! Avant que la nature eût gueri ces malheureux, combien succomberoient à leurs maux !

La brute est guidée par l'instinct, a dit M. Rousseau ; elle devient d'abord tout ce qu'elle peut être ; & la suite des tems ne produit aucun changement, ni dans l'individu, ni dans l'espece. L'homme est abandonné à sa liberté & peut se perfectionner. La perfectibilité regarde l'individu & l'espece. Voilà la barriere qui sépare l'homme de la bête, & qu'il ne faut pas chercher dans l'entendement.

La bête differe de l'homme, répond M. de Castillon, d'abord par l'enten-

dément, ensuite par la liberté qui en dépend. Elle en differe aussi par le principe qui rend l'un & l'autre capables de perfection, & non par la faculté de se perfectionner, qui est commune à l'homme & à la bête. Celle-ci n'est pas, au bout de quelques mois, ce qu'elle sera toute sa vie. Elle sera toujours au-dessous de l'homme, parce qu'elle a moins de facultés; mais elle peut être perfectionnée, parce qu'on peut augmenter & varier les perceptions qui accompagnent une sensation : A l'impression que fait le pain sur les organes, le chien ne joint naturellement que l'idée d'appaiser sa faim; mais si l'homme qui lui présente le pain, l'accompagne souvent d'un certain signe, le chien y joindra cette idée, qui à son tour se liera avec celle de douleur, si on le bat toutes les fois qu'il obéit à sa faim, malgré ce signe. C'est ainsi qu'on a enseigné aux chiens à chanter avec leur maître. Un de ces animaux apprit même à frapper à une porte pour se faire ouvrir, parce qu'il avoit vu plusieurs fois introduire un enfant à ce signe. Cet animal se perfectionna de lui-même, mais toujours par la combinaison des sensations.

La perfectibilité de l'homme dédaigne des bornes si étroites ; elle influe sur toutes ses facultés. L'homme peut se perfectionner, parce qu'il peut observer & augmenter le nombre de ses idées, réfléchir & les rendre plus distinctes, les comparer & juger de leur rapport : ce qui augmente la justesse & l'étendue de l'entendement. L'imbécillité vient de la foiblesse des organes, comme la folie de leur dérangement : aussi tous les animaux sont-ils imbécilles dans l'âge le plus tendre : le cerveau, alors trop mou, reçoit à peine les impressions ; il se fortifie avec le reste du corps & devient peu-à-peu ce qu'il doit être. La force & la durée des impressions augmentent & parviennent enfin à être proportionnées à la nature de l'animal, qui, sans aucun art, ou avec le secours de l'art, acquiert tout ce qui est commun à son espece. Le tems, les circonstances, les occasions peuvent reculer les limites de cet appanage : & qui peut en fixer le dernier point, soit pour l'homme, soit pour l'animal ? L'un & l'autre tombent dans l'imbécillité !, & retombent dans l'enfance, lorsque le cerveau perd sa consistance.

M. ROUSSEAU prétend que la nature n'ayant pris presque aucun soin de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, elle n'a presque rien mis du sien dans l'établissement des sociétés.

M. CASTILLON répond : c'est partir d'une supposition ; partons d'un fait. L'homme raisonne, parle & vit en société. L'homme isolé par la nature, n'auroit jamais pu, ni raisonner, ni parler, ni former la société. Donc les hommes n'ont jamais été sans raisonnement, sans langage, sans société. Sans une société passagere entre le pere & la mere, l'homme ne sçauroit être engendré. Sans une société plus durable entre la mere & l'enfant, l'homme ne peut être élevé. Sans une société permanente entre les divers individus, l'homme ne peut pas être perfectionné. Quels sont les besoins plus grands que la nature devoit imaginer pour rapprocher les hommes ? Quels sont les hommes auxquels la nature n'ait pas facilité l'usage de la parole ? Tels qu'ils sont, ils parlent tous aisément ; & souvent un seul parle plusieurs langues : les muets sont si peu nombreux, qu'ils ne font pas une exception. Tels qu'on les fait, on

suppose qu'ils ont dû inventer le langage dont ils étoient destitués. Mais, quel est le fondement de cette supposition ? Nul autre que celui-ci : On peut concevoir l'homme sans parole ; donc l'homme naturel ne parloit pas. J'aimerois autant dire : On peut concevoir l'homme sans bras ; donc l'homme naturel en étoit privé.

Qu'est-ce que cette sociabilité que la nature a si peu préparée ? Est-ce un instinct, un principe antérieur à la raison ? est-ce une conséquence de notre nature, un effet de nos facultés ? Si c'est un instinct, l'homme en est peut-être doué. Nous voyons par-tout des quadrupedes, des amphibies, des oiseaux, des insectes qui se cherchent, s'assemblent, s'avertissent, s'entr'aident, se soumettent à des loix. C'est la nature qui accorde à tant d'animaux ce penchant à vivre en société. Pourquoi le refuser à l'homme ? Quelque sauvage, quelque cruel qu'il soit, il se cherche un ami : Timon même en avoit un. Ce goût pour la société est-il une suite de l'habitude ? Non, ce goût est général ; ce goût est donc un instinct. M. Rousseau accorde à notre nature la commisération ; c'est lui accorder la sociabilité. Il

convient même que la commisération est la source de toutes les vertus sociales, de la bienveillance même & de l'amitié, qui n'est qu'une pitié constante, fixée sur un objet particulier. La commisération bienfaisante produit nécessairement dans l'homme l'amour de tous ses semblables, l'inclination à vivre avec eux, & l'horreur de la solitude. L'amour de tous ses semblables : peut-on ressentir les maux d'autrui, sans lui souhaiter du bien? peut-on se réjouir de son bonheur sans y contribuer? L'inclination à vivre avec eux : comment contribuer au bonheur des êtres avec lesquels on n'a nulle relation? comment avoir pitié d'un homme sans être disposé à avoir pitié de tous? comment avoir pitié de tous, sans chercher à les embrasser tous par la bienveillance sociale? L'horreur de la solitude : l'homme naîtroit-il avec un sentiment, & fuiroit-il les occasions de le développer? Il a de la compassion pour ses pareils; & il ne chercheroit pas en eux la même compassion, dont il a un besoin égal! L'homme compatissant & timide pourroit-il être rebelle à la voix qui l'appelle vers l'homme timide & compatissant? Se cachera-t-il dans les bois où toute la nature sera muette pour lui, où il sera conster-

né du silence de l'univers, & privé du commerce de sentimens & de services pour lequel il est fait ? L'homme de M. Rousseau rencontrera, sous un arbre où il cherche sa nourriture, un foible enfant, un vieillard débile. Il se souviendra qu'il a été comme le premier, & qu'il sera comme le second. Il sera compatissant, & les aidera à cueillir des fruits. Ce service gravera mutuellement leurs images dans leur mémoire. Ils se reconnoîtront s'ils se retrouvent : ils se chercheront peut-être ; ils se reverront, du moins d'un œil d'amitié. Dans la mere, la commisération & l'habitude sont fortifiées l'une par l'autre, & l'engagent à ne point perdre de vue ses enfans, quoique déjà capables de marcher ; à pourvoir à leur subsistance ; à leur enseigner les meilleurs fruits, dès qu'ils sortent de dessous ses ailes ; à s'informer peut-être de ce qu'ils sont devenus. L'homme sent de la joie à l'aspect de l'homme duquel il a reçu des secours ou qui en a reçu de lui. Plus le bienfait est grand, plus la reconnoissance & l'amitié le deviennent. L'homme préfere une femme à une autre ; il la retient par ses caresses ; il l'enchaîne à son sort par l'attrait du plaisir ; il la suit, du moins, pour

sçavoir quel lieu elle fréquente. Si l'homme peut commencer à se perfectionner sans communication, cette faculté sera dévelopée par ses besoins & par ses sentimens. Il a un goût de préference en amour & en amitié; goût confus & grossier, mais qui suffit pour exercer sa raison déjà ébauchée par les besoins qui font d'abord éclore la prévoyance. Un terrein fertile fixera sa demeure, comme il fixe celle des animaux. Trouve-t-on des abeilles où il n'y a point de fleurs? Les différentes productions de la terre sont plus ou moins propres à le nourrir & même à flatter son palais, quelque imparfait qu'on le suppose. La difficulté de trouver ce qu'il désire, l'engagera du moins à réfléchir sur les lieux qui le produisent, & à faire attention aux marques qui peuvent l'y ramener. Dès que l'homme combine toutes ces idées, il forme la société; ainsi le sentiment de son état, la commisération & la perfectibilité sont autant de moyens que la nature s'est ménagés pour resserrer les nœuds de notre union. Que serviroit l'entendement à l'homme s'il ne raisonnoit pas? Quel avantage tireroit-il de sa liberté, s'il n'avoit rien à choisir? Quelle utilité, des organes de la

parole, s'il n'avoit point de langage ? Quel fruit, de la perfectibilité, s'il étoit hors d'état de se perfectionner ? Quel usage feroit-il de la commisération, s'il vivoit dispersé dans les bois ? ou des vertus sociales, s'il n'avoit aucune société ?

Le véritable état de nature a existé, il existe, & il existera tant qu'il y aura des hommes : nous le trouvons en nous-mêmes. L'homme naturel est l'homme considéré indépendamment de tous les établissemens humains. Chacun n'a qu'à réfléchir sur soi-même ; sur ses facultés, sur ses penchans. Il peut s'assurer qu'il les tient de la nature : l'habitude & l'art ne font que changer leur objet, & tout au plus y ajoûter quelque idée accessoire facile à distinguer des essentielles. Il faut d'abord s'envisager comme si l'on étoit seul au monde ; parce qu'il faut connoître ce qu'on se doit à soi-même, avant que de chercher ce qu'on doit aux autres : mais il faut considérer un homme & non une brute. L'homme de M. Rousseau est sociable comme celui de Grotius, puisqu'il a dans la commisération toutes les vertus sociales & le penchant à s'unir avec ses semblables dans le besoin qu'il en a dans

quelques occasions; & ces occasions commencent à se présenter, dès qu'il commence à penser. Il est méchant comme celui de Hobbes. Les vices accompagnent tout ce qui peut s'associer avec la vertu; & pendant que la raison ne se forme que lentement, & à la faveur des circonstances, la malignité se montre d'elle-même & fait des progrès rapides. L'homme parvient-il à appercevoir sa supériorité sur les autres animaux : au lieu de sentir la noblesse de sa nature & la grandeur de sa destinée, il en tire un orgueil que sa raison fortifie à mesure qu'elle se perfectionne. Commence-t-il à connoître sa famille : au lieu de devenir plus actif & plus sensible, il se partage entre la mollesse & les combats. L'amour fait naître la jalousie & la haine, au lieu de produire l'envie de plaire, la concorde, l'émulation honnête. A peine distingue-t-il la moralité des actions, qu'il devient non plus réservé dans sa conduite, plus doux dans ses mœurs, mais cruel & vindicatif. La société doit son origine à la ruse & à l'usurpation. Sa naissance qui devoit produire l'amitié & la franchise, produit le faste, l'artifice, l'ambition, le pen-

chant à ſe nuire ; en un mot, les facultés dévelopées font éclore beaucoup de vices & peu de vertus. La perfectibilité eſt un terrein diſgracié qui produit mille herbes empoiſonnées pour une plante ſalutaire. Cependant, ſi l'on en croit M. Rouſſeau, l'homme n'eſt ni vicieux, ni ſociable.



SECONDE PARTIE.

JE proposerai mes conjectures sur l'établissement des sociétés, dit M. Castillon, pour montrer qu'on pouvoit le tirer d'une source moins impure que celle que lui assigne M. Rousseau. Le premier homme & la premiere femme ont été créés l'un près de l'autre; autrement se seroient-ils rencontrés? S'étant une fois trouvés, ils ne se sont plus quittés. La femme naturellement plus délicate que l'homme, est sujette à autant de maladies qu'elle a de grossesses, à autant d'occupations différentes & pénibles, qu'elle a d'enfants tendres. Des enfans qui marchent d'un pas chancelant & peuvent à peine saisir la nourriture qu'on leur présente, quelques-uns qui, mal constitués par la nature, dans un âge plus avancé, sont incapables de pourvoir à leur subsistance, réveillent la commisération du pere qui va chercher des alimens pour sa famille. L'habitude, les besoins, la reconnoissance font naître en celui-ci un amour de complaisance & de protection; en ceux-là, des sentimens d'attachement & de dépendance.

La femme reconnoît ſon infériorité à plusieurs égards : les enfans ſont pénétrés d'un reſpect habituel que l'âge ne détruit pas, & que les évenemens fortifient. Encore jeunes & ſans expérience, ils tombent dans des dangers qui les puniſſent de leur témérité, & leur font ſentir la néceſſité des conſeils & des ſecours paternels. Hommes faits, ils ne perdent pas ces ſentimens avec les beſoins. Devenus peres de famille à leur tour, ils continuent de conſulter & de reſpecter les leurs. S'il faut s'unir pour éviter quelque mal, ou pour acquérir quelque bien, à qui ſe ſoumettre, qu'à un pere qui a pour lui l'expérience & l'habitude de commander? Les enfans en croiſſant voyent vieillir leur pêre. Ils le voyent enfin accablé d'ans & d'infirmités ; ils ſont, par la compaſſion, par la gratitude, par la prévoyance, portés à le ſervir. Ils s'étoient établis près de ſa demeure pour leur propre avantage; ils y reſtent par devoir. Pluſieurs familles, ſorties d'une même tige, s'uniſſent & forment une petite ſociété. Il en faut donc chercher le fondateur dans le premier homme, époux & pere, & non dans le premier qui ayant enclos un terrein, dit : *Ceci eſt à moi.*

La

LA Société naturelle, telle que vient de la décrire M. de *Castillon*, amene peu-à-peu la Société civile. Ce n'est plus l'homme qu'il faut considerer; c'est l'époux, c'est le pere, c'est le fils, la mere, l'épouse. Le chef devoit assurer la subsistance de toute sa famille. La chasse & la pêche pouvoient suffire au genre humain qui étoit peu nombreux; mais les succès du pêcheur & du chasseur sont incertains. Plusieurs especes d'animaux, naturellement privés, offrent leur lait. L'homme en forme des troupeaux & devient berger; il s'apperçoit que, parmi toutes les productions de la terre, le grain est son élément le plus convenable. Le grain se conserve plus aisément que le poisson ou la viande; mais il ne vient pas en toute saison. L'homme essaye d'en faire des amas; il sent qu'il faut un lieu pour le mettre à l'abri des injures de l'air & de la rapacité des animaux. Il se rappelle, il a éprouvé que l'ombre d'un arbre tempere l'ardeur du jour; que l'enclos d'une caverne adoucit la fraîcheur de la nuit, & défend des vents & des orages. Il fait des retraites pour sa famille, des magazins pour ses provisions : voilà comment se manifeste la propriété dont l'origine se trouve dans

cette voix de la Nature qui auroit empêché l'homme ſauvage, s'il avoit exiſté, de priver ſon ſemblable de la nourriture qu'il avoit ſaiſie.

Les enfans, devenus grands, imitent leur pere, cherchent des demeures, amaſſent des vivres, ſans avoir la moindre idée de le chaſſer de ſa hutte, ni de le dépouiller de ſes richeſſes. Rien ne les excite à cette barbarie ; la place ne manque point ; les matériaux abondent, & les productions de la terre ne ſont pas rares. Lorſqu'elles le devinrent par la différence des années, les hommes ſentirent le beſoin de l'agriculture ; ils avoient remarqué que les grains, tombant à terre, pourriſſoient, ou devenoient la proie des oiſeaux, s'ils s'arrêtoient à la ſurface ; & que, lorſqu'ils étoient couverts, ils germoient, croiſſoient en herbe, formoient des épis & ſe multiplioient. Sur cette obſervation ſi naturelle, ils inventerent une culture ſimple dans ſes inſtrumens & dans ſes opérations. La propriété juſqu'alors étoit bornée aux fruits : l'agriculture l'étendit aux fonds. Priver le laboureur du fruit de ſes travaux ; quelle injuſtice ! Chacun peut travailler. Ce

laboureur continue à fertiliser le même champ par ses soins : pourquoi s'y opposer ? Chacun peut choisir sa portion. La premiere des loix naturelles assure à l'homme sa conservation ; elle veut donc qu'il ait sa subsistance ; elle permet donc à chacun de la prendre où il la trouve, pourvû qu'il ne prive pas les autres d'un nécessaire auquel ils ont tous un droit égal : droit qui conduit au choix des fonds & au partage des terres. C'est ainsi que la justice a donné naissance à la propriété. Dire que la propriété a été la mere de la justice, c'est renverser l'ordre des choses.

CEPENDANT la nécessité, le hazard, la réflexion perfectionnent les instrumens déjà connus & en montrent de nouveaux. De-là des goûts nouveaux, & plusieurs commodités dont nous jouissons d'autant mieux, que nous en jouissons continuellement, & dont nous sentirions mieux le prix, si nous en étions privés. Une des plus belles & des plus utiles inventions, le fondement de presque toutes les autres, ce fut la découverte des métaux. On trouve quelquefois sur la surface de la terre des morceaux de métal,

entraînés par le courant des rivieres, par la chûte des pierres, par l'impétuosité des vents. On aura été frappé par les dehors brillans de cette matiere : on l'aura ramassée & exposée au feu par hazard ou à dessein : elle se sera fondue, & aura reçu l'empreinte des lieux par lesquels elle avoit coulé. On l'aura frappée avec un caillou pour la briser; & l'on aura reconnu qu'elle s'étendoit sous les coups, &c.

L'INVENTION des arts & la multiplication du genre humain réunirent plusieurs petites sociétés. Il falloit un dessein unique, un plan suivi. Les peres le formerent en se consultant entr'eux, & donnerent lieu à la premiere distinction entre le corps qui dirigeoit, & la multitude qui etoit dirigée. Une famille se multiplia plus qu'une autre. Le terrein que le chef s'étoit approprié, du consentement des autres, devint trop petit. Allons, dirent les uns, chercher de nouvelles terres à défricher. Ils donnerent le premier exemple des émigrations, & le premier modele des colonies : ils verserent le genre humain sur toute la surface de la terre. Les autres diviserent en plusieurs parties le bien originaire; & lorsque ces parties furent insuf-

ſiſantes pour les nourrir & pour les occuper, ils écouterent les familles peu nombreuſes qui les inviterent à partager leurs travaux & leur moiſſon, ſans renoncer au deſſein d'être ſeules à cultiver leurs terres dans le beſoin. C'eſt ainſi que s'introduiſit la différence de maître & de domeſtique. Dans cet état, fondé ſur le conſentement & ſur l'avantage des deux parties, il n'eſt pas juſte que l'enfant commande au vieillard, ni l'imbécille au ſage, parce que le domeſtique eſt deſtiné à aider & non à diriger, à ſeconder & non à conduire.

JUSQU'ICI l'inégalité eſt une ſuite des beſoins & de la nature des hommes; donc elle eſt juſte. Elle fut augmentée par les évenemens. Une Contrée fut ſtérile, pendant que l'autre fut fertile : les affamés donnerent leurs terres pour avoir du bled. Rien n'étoit plus juſte, lorſqu'il étoit facile de remplacer les héritages perdus en occupant des terres privées de poſſeſſeurs. Mais après le partage de toute la terre connue, il ſemble qu'une juſtice ſi rigide approche de l'injuſtice. Quoi qu'il en ſoit, la propriété, une fois introduite, fortifie le pouvoir paternel, en retenant

les enfans dans le devoir, par l'espérance des biens, & conduit à l'inégalité des richesses. En vain les plus sages Législateurs tâchent de maintenir l'égalité. La différence dans la propagation des familles, dans l'industrie, dans l'économie, dans la culture des héritages divisés & subdivisés, dans les accidens, renverse le plan le plus sage.

LES changemens survenus dans l'état du genre humain altérerent la forme des sociétés, sans en attaquer le fond. Elles perdirent leur simplicité primitive parce qu'elles s'aggrandirent, parce que le genre humain se multiplia, parce que cette multiplication augmenta les inégalités. Les riches & les pauvres, les artisans & les laboureurs, ceux qui gouvernoient & ceux qui étoient gouvernés, tous devoient travailler pour leur bien particulier, parce qu'ils n'avoient pas cessé d'être hommes; & tous devoient concourir au bien de la société, parce qu'ils en étoient devenus membres. Agissant chacun par des vues différentes, ils devoient tous tendre au même but. Presque chaque action de chaque particulier avoit besoin d'être dirigée par ceux à qui on avoit confié le

ſoin du bien général. Ce travail immenſe & continuel accabloit les directeurs diſtraits par l'attention qu'ils devoient donner aux démarches des ſociétés voiſines & aux intérêts de leurs propres familles. Il fallut des regles que chacun pût connoître & que chacun dût ſuivre. On en fit. Là, commença l'empire des loix : la liberté naturelle reçut des modifications, & ſe changea en liberté civile.

D'ABORD les loix furent fixes & déterminées. De nouvelles circonſtances exigerent de nouvelles loix. Le peuple ſe conſerva le droit de les faire, &, ce qui revient au même, de changer les anciennes. Enſuite il confia à d'autres l'autorité légiſlative, à condition que tous les changemens tendroient au bien de la ſociété On appella Souverain celui qui fut chargé du ſoin de travailler au bien général. On donna le nom de République à la ſociété qui reconnoiſſoit pour Souverain une aſſemblée, & celui de Monarchie à celle qui avoit conferé la Souveraineté à un ſeul. Dans les premieres Républiques, tous les peres furent Magiſtrats. Ils en faiſoient les fonctions ſans en avoir le nom. On borna enſuite le

nombre de ceux qui furent revétus de l'autorité publique ; parce que tous les chefs de famille ne purent à la fois gérer leurs affaires & gouverner la République. Alors la Magiſtrature étoit une charge, & non une dignité. Quand on commença à conſidérer plutôt les avantages que les devoirs qui y étoient attachés, il fallut en limiter la durée, pour contenter tous les ambitieux, & pour les mettre dans l'impoſſibilité d'en abuſer.

LES premieres Monarchies furent électives ; & chaque membre de la ſociété pouvoit être revétu de la ſouveraine puiſſance. Un préjugé fondé ſur le mérite conſtant de certaines familles, engagea les peuples à renfermer dans ces familles l'élection des Rois. Enfin, on choiſit une fois pour toutes, en réglant l'ordre de la ſucceſſion pour prévenir les brigues & les diſſenſions.

DANS une République il eût été abſurde d'élever à la Magiſtrature un enfant, un imbécille. Auſſi le choix tomba-t-il d'ordinaire ſur des hommes qui, dans les emplois ſubalternes, avoient donné des preuves de capacité. Dans la Monar-

chie, où tout se trouvoit fait, où il ne falloit rien changer, on jugea qu'il étoit naturel que le Monarque, enfant ou imbécille, régnât sur les vieillards & sur les sages; parce que c'étoit la loi qui commandoit. Le Prince la représentoit : le Conseil la faisoit observer. Lorsqu'elle fut entièrement oubliée, lorsque les sujets dépendirent de la seule volonté du Souverain, dirigé par ses caprices, ses intérêts ou ses passions, la Souveraineté dégénéra en despotisme.

Le respect qu'on avoit pour les loix & qui rejaillit sur ceux qui les maintenoient; la haute opinion qu'on avoit de ceux qui avoient été trouvés plus propres que les autres à travailler au bien général; la part que chacun prenoit au bonheur de tous, montrent assez les raisons qu'on eut d'environner le trône d'un éclat qui en imposât au peuple. Cet éclat se répandit sur les Ministres que le Souverain fut forcé de choisir, parce qu'un seul homme ne sçauroit tout voir & tout entendre dans une société nombreuse. Les honneurs attachés aux charges dédommagerent ceux qui en furent revêtus, de ce qu'ils perdirent

en ſacrifiant au Public un tems qu'ils auroient pu conſacrer à leurs affaires ou à leurs plaiſirs. Enfin il fallut les rendre reſpectables au peuple, toujours frappé par l'apparence. On attacha donc des prérogatives au miniſtere. Elles réveillerent l'ambition des particuliers : ils ſentirent qu'on ne pouvoit être élu, ou ſe ſoutenir après l'élection, ſans l'eſtime générale, qui ne ſe refuſe jamais au mérite évident, & qui ne s'accorde jamais à la ſeule force du corps. De-là l'amour de la réputation qui, reſſerré dans de juſtes bornes, eſt légitime auſſi-bien que le deſir des honneurs & des préférences.

POUR trouver l'origine du gouvernement, il n'eſt pas néceſſaire de recourir aux uſurpations des riches & aux brigandages des pauvres. Ce n'eſt pas un projet réfléchi, enfanté par l'ambition effrénée des uns, & adopté par la ſtupidité imbécille des autres. Quand même il devroit ſa naiſſance aux vices, il ne ſeroit jamais que l'effet d'une convention, d'un conſentement réciproque. Les riches avoient à craindre les entrepriſes des pauvres; l'avidité des riches étoit à redouter pour les

pauvres ; les uns pouvoient être dépouillés de leurs biens : les autres pouvoient perdre leur repos & leur liberté. Les avantages que le riche & le pauvre trouvent dans le gouvernement ſont donc égaux, & prouvent que tous ont également contribué à l'établir, que tous ont un intérêt à le conſerver.

LES inégalités politiques ſont fondées dans un ſens ſur la ſociété, & dans un autre, ſur les inégalités naturelles & mixtes. L'une les a rendu néceſſaires ; les autres ont réglé le choix. La ſociété avoit beſoin de conducteurs : qui choiſir, ſi ce n'eſt les plus prudens ? Il lui falloit un défenſeur : où le chercher que dans le meilleur guerrier ? En un mot, à qui confier les divers emplois, qu'aux plus capables de les remplir ? Ce choix augmenta les inégalités déjà introduites, & en introduiſit de nouvelles. L'inégalité d'eſtime vient de celle du mérite. D'abord on reconnut un mérite ſupérieur dans les Magiſtrats, parce qu'ils étoient plus propres à procurer l'avantage de la ſociété. Enſuite on eut du reſpect pour eux, parce qu'on les crut tels qu'ils devoient être. Celui qu'on devoit aux loix, ſe répandit

ſur le Légiſlateur & ſur ſes Miniſtres. Le Magiſtrat s'entretenant du gouvernement avec ſes enfans, le guerrier leur parlant de guerre, les rendirent capables de leur ſuccéder. Les emplois continués dans la même famille, accoutumerent le peuple à en regarder les rejettons comme nés pour gouverner, & à préſumer qu'ils égaleroient un jour le mérite de leurs ayeux. Ces égards donnerent lieu à la Nobleſſe, qui fut d'abord la marque & la récompenſe d'une vertu diſtinguée, & qui, dans la ſuite, fut accordée aux richeſſes, parce qu'elles ſont ſouvent le fruit d'une induſtrie utile aux Nations.

Il réſulte de cet expoſé, que la raiſon, le cœur & l'origine de l'homme ont formé la ſociété de famille; que ſur ce fondement l'amour des peres, les beſoins, l'attachement & la reconnoiſſance des fils ont élevé l'union de pluſieurs familles; & qu'enfin la liaiſon intime qui eſt entre l'union & les conventions, entre la ſociété & les loix, a couronné l'édifice en établiſſant le gouvernement. Le choix entre les différentes formes du gouvernement eſt arbitraire; mais le gouvernement eſt indiſpenſable. Il n'eſt donc

pas possible de comparer l'état de dispersion, qui est contraire à la nature de l'homme, avec l'état de société, qui lui est nécessaire. Cependant, ajoûte M. de *Castillon*, M. *Rousseau* les a comparés; il a mis en dispute : Si l'homme a plus gagné ou perdu à l'établissement du dernier? Il a même décidé contre l'établissement des sociétés actuelles. Elles entraînent, selon lui, les hommes dans un abîme de malheur, de corruption & de scélératesse.

Il est vrai, répond à cela M. de *Castillon*, que la société entraîneroit directement les hommes dans le crime, ou les conduiroit indirectement dans le vice, si elle les forçoit, ou si elle les engageoit à violer le droit naturel par des loix expresses, ou par une conséquence de ces loix. Mais si dans toutes les sociétés existantes, il se trouvoit une seule loi positive, contraire à la loi naturelle, auroit-elle échappé aux yeux de M. *Rousseau*? Il n'en cite aucune; d'où l'on conclut hardiment qu'il n'y en a point. Celle qui permettoit l'exposition des enfans; celle qui condamnoit à l'esclavage toute la postérité d'un esclave,

ne doivent pas être imputées à la *société* ; mais aux hommes. Ç'a été le préjugé général des particuliers, qui a forcé la société à adopter un mal qu'elle ne pouvoit pas empêcher. Elle n'est responsable que des loix qui naissent du fond de sa constitution, & non de celles qu'on peut changer, sans qu'elle soit altérée. M. *Rousseau* insinue que plusieurs désordres sont nés avec les loix ; mais il faut prouver qu'ils sont nés des loix. J'avoue que la société fomente, excite même des passions qui ne se seroient pas fait sentir sans elle. Telles sont l'ambition & l'avarice ; ajoûtons-y l'amour de préférence & le moral de l'amour. Mais bien éloignée de fortifier ces mauvais effets, la société s'y oppose vigoureusement. L'amour & l'ambition ne sont pas inséparables de la rivalité & de la concurrence. Chacun peut tâcher de s'assurer l'objet de ses vœux & de ses desirs, ou en se rendant plus aimable que ses rivaux, ou en se montrant plus digne que ses compétiteurs, ou en les éloignant, en les déprimant. Est-ce la société qui les force à prendre le dernier parti, à se détester, à se battre, à se calomnier ? Elle laisse les deux moyens

à leur choix ; elle les invite à préférer le premier ; elle offre au malheureux mille objets qui peuvent le consoler, mille postes qui peuvent le dédommager.

Quelquefois les héritiers, les enfans mêmes d'un homme aisé souhaitent sa mort : je l'avoue ; mais c'est par sa dureté, ou par leur mauvais cœur. C'est par la même cause que le négociant soupire après un naufrage, qu'un débiteur voudroit voir brûler les livres qui constatent sa dette. Est-ce la raison de chaque particulier qui lui dicte des maximes si contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société ? La raison dicte à l'héritier qu'il est heureux d'avoir une perspective agréable, dont tant d'autres sont privés ; au négociant, que le naufrage qu'il attend n'est pas sa seule ressource ; au débiteur, qu'il seroit obligé de payer sa dette, malgré l'incendie des papiers ; aux peuples, qu'ils doivent fonder leur bonheur sur leurs mœurs & sur leur industrie, & non sur les désastres de leurs voisins ; à tous, que, si de semblables souhaits étoient faits à leur désavantage, ils les blâmeroient. Par consé-

quent ceux qu'ils forment pour le mal d'autrui, font aussi injustes qu'inutiles ; ils sont même nuisibles à leur auteur, qu'ils rongent par l'inquiétude dans le doute de l'attente, & qu'ils dévorent par le chagrin dans l'opposition de l'évenement & des souhaits. Ceux qui veulent les maladies, la mortalité, la guerre, la famine, sont des monstres que la raison abhorre, & que la société déteste.

La société ne porte donc pas les hommes au vice : bien plus, elle tourne au bien des uns les défauts des autres. L'amour du superflu entretient l'émulation & l'activité : le desir de la réputation, des honneurs & des préférences exerce les talens & les forces. Les arts & les sciences se perfectionnent ; & je ne vois pas quels sont les malheurs qui en résultent. Peut-on nier que les sciences approfondies n'ayent perfectionné l'entendement ? Que les arts inventés n'ayent augmenté l'adresse ? Que les abîmes comblés, les montagnes rasées, les rochers brisés, les marais desséchés, les fleuves rendus navigables, les bâtimens élevés sur terre, la mer couverte de vaisseaux & de matelots, n'ayent répandu les lumieres

lumieres & l'humanité, détruit l'oisiveté, mere de tous les vices, & fortifié la vertu, fille des connoissances ? Je ne soutiens pas que les sciences ayent été de fait utiles aux mœurs; mais on ne me soutiendra pas non plus qu'elles ne soient très-propres par leur nature à l'avancement de la vertu.

Les bons caressent leurs semblables de bon cœur, parce que la nature les y invite, & que la socité les y contraint. Les méchans ferment l'oreille à la voix qui retentit dans leur propre cœur; mais ils sont au moins forcés par la société à cacher leur méchanceté. Mais ni la nature, ni la société n'obligent les hommes à se détruire mutuellement. Ils seroient ennemis par devoir, & fourbes par intérêt, s'ils ne pouvoient faire leur bien sans le mal des autres; & c'est ce qui n'est point. La société exclut tout profit illégitime. On gagne plus à servir qu'à nuire : on l'a prouvé mille fois, & il étoit inutile de le prouver une seule. C'est une vérité que chacun apprend de son propre cœur; on n'a qu'à l'écouter. Après avoir méprisé ses préceptes, c'est en vain que le puissant employe sa force, & le foible sa ruse, pour s'assurer

l'impunité. Presque tous les coupables sont découverts & punis ; & tous portent dans leur sein le vengeur de la Nature outragée.

PEU d'hommes se bornent au nécessaire, il est vrai : la plûpart cherchent le superflu & les délices. Mais ceux qui ambitionnent les richesses immenses sont rares ; plus rares encore sont ceux qui aspirent à avoir des Sujets. Le seul Alexandre a trouvé le Monde trop petit pour son ambition ; le seul Caligula a souhaité de pouvoir égorger tous les Romains ; il ne l'a même souhaité qu'une fois, & en colere. Et le tableau moral que trace M. Rousseau *, bien loin d'être celui des prétentions secrettes de tout homme civilisé, est celui d'un être qui n'exista jamais.

LA société primitive fut instituée pour le bonheur des hommes : la société actuelle ne subsiste que par la dépendance mutuelle de tous ses membres. Le pere a besoin de personnes qui concourent avec lui à la conservation, à l'éducation, à la fortune de son fils. Le fils a besoin de son pere, qui lui conserve ses jours ; de précepteurs,

* Notes, pag. 200.

qui le mettent en état de se procurer une vie agréable; d'amis qui le poussent dans le monde. Il faut qu'il gagne le cœur d'une Belle, pour en faire une compagne; qu'il s'insinue dans les bonnes graces des parens, afin qu'ils y consentent; qu'il se fasse aimer de ses patrons, afin qu'ils le protégent; & estimer de tous, afin qu'ils le secondent. L'artisan a besoin de personnes qui l'employent; le marchand, d'ouvriers & de chalands; l'Avocat, de cliens; le Médecin, de personnes qui lui confient leur santé & leur vie; les Sujets, de Magistrats qui les gouvernent; le Magistrat, de Sujets qui le soutiennent. Que de liens qui unissent les hommes! En combien de manieres ces liens ne sont-ils pas mêlés, doublés & resserrés par les différentes relations que soutient chaque individu! N'est-il pas évident que la société unit les hommes d'intérêts, & les force directement à une bienveillance au moins extérieure, sans leur donner occasion de la démentir par les sentimens?

Il n'est pas moins certain que la société porte les hommes indirectement à une bienveillance réelle. Le meilleur

moyen de se faire aimer est d'aimer. L'amour de ses semblables est naturel au cœur de l'homme ; il faut des efforts pour l'étouffer, & pour résister à la reconnoissance, qui le fortifie à chaque instant. Un homme trouve presque autant de bienfaiteurs que de membres dans sa société. Que ceux qui pensent diversement, s'examinent ; ils verront qu'ils ont diminué, oublié des bienfaits très-considérables, pour se ressouvenir d'une légere offense, & pour la grossir. Si la bienveillance ne regne pas dans le cœur des hommes, il ne faut pas demander : que faut-il penser d'un état qui porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr ? Il faut demander: que faut-il penser des hommes qui s'entre-haïssent, malgré leur cœur qui les porte à s'entr'aimer, & malgré un état qui les engage de mille manieres à se livrer à ce doux sentiment ?

J'AVOUE que la société ne dicte pas les motifs les plus purs : mais on doit convenir aussi qu'elle inspire les actions les plus raisonnables, & même les plus généreuses : tant elle est éloignée d'entraîner l'homme dans le crime. Mais le

précipite-t-elle dans le malheur ? Non : je vais le prouver.

Le bonheur de l'homme dépend de la santé du corps, & du contentement de l'esprit. Les peines, les passions, les travaux des pauvres, la mollesse des riches, le mélange des alimens, le poison des vaisseaux dans lesquels on les prépare, les erreurs des uns, la friponnerie des autres, les maladies épidémiques, les guerres, les tremblemens de terre, les incendies, les assassinats, les empoisonnemens, sont des malheurs qui arrivent dans la société ; mais ils ne sont pas causés par la société ; ils n'en sont pas une suite nécessaire. La vie des sauvages est-elle en général plus longue que la nôtre ? Les tremblemens de terre n'engloutissent-ils pas les hommes errans dans les campagnes ? Les flammes ne consument-elles pas ceux qui sont dispersés dans les forêts ? La terre ne produit-elle pas des plantes empoisonnées pour l'homme naturel ? N'est-il pas sujet à se battre contre les hommes & contre les bêtes ?

La société facilite les mariages, & la

naiſſance & l'éducation des enfans. Les arts & les ſciences produiſent des biens réels. Les voyages ſont devenus plus aiſés, la terre plus fertile, l'air plus pur & plus ſain, les ſaiſons plus tempérées, les eſpeces plus communes ; & les arts & les ſciences nourriſſent une infinité d'hommes, qui, ſans cela, mourroient de faim. Quel autre bonheur du genre humain peut-on imaginer ? Veut-on le placer dans le contentement des individus ? Toutes ces choſes occupent les hommes, & tout homme occupé eſt content. Il l'eſt dans l'eſpérance, qui flatte le commencement d'une entrepriſe ; dans l'activité, qui en accompagne la pourſuite ; dans la ſatisfaction, qui en couronne l'accompliſſement : & s'il ne l'eſt pas parfaitement, c'eſt que ſon cœur eſt fait pour des biens plus réels & plus durables. C'eſt ce que prouve cette inſatiabilité que M. Rouſſeau reproche à l'homme ſociable, & qui eſt naturelle à tout homme. Le ſauvage ne vit jamais en lui-même, parce qu'il ne penſe point, parce qu'il ne ſe ſert que des organes uniquement deſtinés à ſa conſervation, qui ne ſont faits que pour recevoir les impreſſions des objets extérieurs

& qui ne peuvent ſervir à aucun autre uſage. Si le ſauvage rentroit en lui-même, il ſeroit auſſi difficile à contenter que nous. Il ne deſireroit ni les richeſſes, ni les honneurs, ni l'empire, qu'il ne connoît pas; mais il ſentiroit que ſon cœur n'eſt pas ſatisfait : il ſouhaiteroit d'être mieux.

Le contentement d'eſprit eſt à-peu-près égal dans toutes les conditions. L'objet de la crainte, de l'eſpérance, de l'averſion, du deſir, eſt différent; mais la force de ces paſſions eſt la même. La ſoif des richeſſes & des honneurs eſt proportionnée à l'état de la perſonne. Un payſan n'étend pas ſes deſirs aux richeſſes d'un financier, au diadême d'un Roi; il les borne aux honneurs de ſon village, & à un néceſſaire ſi étroit, qu'il feroit le malheur d'un bourgeois. Celui qui ne peut pas être à la tête des affaires, ſe contente d'avoir du crédit auprès des chefs; & celui qui n'eſt pas né pour approcher les grands, eſt ſatisfait de l'accès qu'il a auprès de leurs favoris. Les richeſſes doivent s'eſtimer par le ſuperflu, & le ſuperflu par ce qui reſte après les dépenſes propres à chaque état. Suivant cette meſure,

il est peu de riches ; & où sont les pauvres ?

CEPENDANT il y a des maux dans la société : il y a des défauts dans sa constitution : mais le mal de l'un est un bien pour les autres ; & l'état de dispersion est privé de cet avantage. Où sont ces brigands, qui infestoient toute la terre, & qui exerçoient le courage des Hercules & des Théfées ? Où sont ces pirates, qui rendoient la mer plus dangereuse par leurs armes qu'elle ne l'est par ses tempêtes ? Les malheureux qui éprouvent la violence des vents & des ondes, trouvent des mains secourables sur ses bords, où ils ne rencontroient que des mains avides de rapine & de carnage. On parcourt tout le globe plus sûrement qu'autrefois une Province. Les meres, justement glorieuses de leur fécondité, ne craignent plus que les ordres d'un époux dénaturé les privent de leur fruit. Au lieu d'enfans exposés aux bêtes féroces, & de vieillards livrés à leur misere, à leur caducité, on voit par-tout des asyles où l'enfance abandonnée & la vieillesse indigente trouvent des peres tendres & éclairés, & des fils

riches & bienfaisans; des maisons toujours prêtes à recevoir les citoyens languissans, pour les rendre à la patrie sains & robustes. Aux marais & aux glaçons ont succédé des villes magnifiques & peuplées : l'abondance a pris la place de la stérilité, qui régnoit sur presque toute la terre. Les hommes menent une vie douce & heureuse par les soins d'un petit nombre de conducteurs. Il ne s'éleve plus de tyrans dans les Républiques. On ne voit plus sur le trône les Nérons & les Caligulas : & bientôt l'homme & la société seront ce qu'ils peuvent & ce qu'ils doivent être. La bonne foi réglera le commerce : l'utilité publique dirigera les arts & les sciences : le guerrier préferera le salut de sa patrie à sa gloire : le Magistrat, la République à ses intérêts; le Peuple, l'utilité commune à ses avantages. Je vois le mérite seul faire & maintenir la Noblesse. Quiconque dégénere, déroge; & ne déroge que parce qu'il dégénere. La grandeur la plus élevée, la science la plus sublime, les talens les plus rares, estiment la vertu, même en guenille, parce que tous sont vertueux : & ils le sont parce qu'ils respectent tous la Religion; non pas ce fantôme pointilleux, qui s'allarme pour un dogme de pure spé-

culation, qui perfécute pour un mot mal interprété : mais cette fille des Cieux qui ne respire que le bonheur des hommes & l'avantage de la société, & qui ne reconnoît pour ses Ministres que ceux qui éclairent les hommes par leur doctrine, qui les corrigent par leur exemple, qui mettent leur honneur dans la vertu, leur richesse dans la modération, leur ambition dans l'humilité. Chaque citoyen travaille tranquillement à sa vocation. Il y travaille jusqu'à la mort, parce qu'il sçait que l'occupation est indispensable pendant toute la vie. S'il s'expose à la mort, c'est parce que la société le demande. Il ne fait sa cour à personne. Il respecte le mérite, & non la grandeur. Les riches sont à ses yeux les dépositaires du bien public, la ressource des pauvres. Son mépris est pour l'avarice & pour la prodigalité; son estime pour la générosité & pour l'œconomie; son indifférence pour les richesses. Il ne fait rien pour servir, & ne sert personne. Sçachant ce qu'il doit à la patrie, il lui offre ses services; mais se défiant de ses lumieres, il ne brigue pas les emplois, dans lesquels il envisage la charge, & non les honneurs. Se confiant aux lumieres de ses concitoyens, il s'ap-

plaudit de ce qu'on le juge capable de servir le Public : s'il est rejetté, il se réjouit de ce qu'il y en a d'autres plus capables que lui. Les perfections des autres excitent son émulation, sans réveiller sa jalousie. Il s'approprie les biens & les maux de ses semblables : il vit en homme. Dans les Monarchies, le Roi se croit le pere des Sujets, & le gardien des loix : il sçait qu'il n'y a point de grandeur sans bonté : & il laisse les intérêts particuliers au cœur borné des particuliers, en plaçant sa gloire dans le bien général. Il évite la guerre ; & lorsqu'elle devient indispensable, il déplore les désordres & les malheurs qui l'accompagnent. Bien loin de tirer vanité de ses victoires, il sent qu'il n'y brille que d'un éclat emprunté : que tout l'honneur en est dû à l'argent des peuples, au courage des soldats, à l'habileté des Généraux : que le bonheur d'être à la tête d'une Nation riche & d'une armée courageuse est un effet du hazard, & que le malheur d'abuser de ces avantages est l'effet de son choix. Les grands ne se regardent que comme les ministres du Roi & les amis des Peuples. Le Peuple respecte les grands, & vénere le Roi. Il

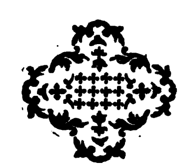
aime le gouvernement, parce qu'il est juste & sage : & le gouvernement devient encore plus juste & plus sage, parce qu'il est aimé des Peuples. Tous les Ordres se secondent & se soutiennent. J'apperçois par-tout une modération sans bassesse, une ambition sans orgueil, un respect sans flatterie, une frugalité sans paresse, un travail sans avidité, & des passions qui animent la vertu, bien loin de la détruire. Tous les hommes aspirent au bonheur : il est inséparable de la vertu : & j'ose espérer que le bonheur & la vertu regneront enfin sur toute la terre.

NOUS avons considéré l'homme tel qu'on l'a fait, l'homme tel qu'il a été, l'homme tel qu'il est, & l'homme tel qu'il peut être. Nous avons trouvé que l'homme de Monsieur Rousseau differe entierement de l'homme naturel ; qu'il ne seroit jamais devenu l'homme actuel ; & que, si ce changement étoit possible, la considération de l'homme de Monsieur Rousseau étoit inutile à la question proposée. Nous avons démontré que l'homme naturel a été créé en société : que ses besoins, ses facultés, la volonté

de son Créateur l'appelloient à continuer cet état primitif : que la société, toute imparfaite qu'elle est, est la source du bonheur & de l'ordre : que l'homme actuel est un assemblage de vices & de vertus : & que celles-ci seules regneront dans l'homme possible.

D'OU il résulte, que l'homme sans société est un être de raison, qu'on peut examiner uniquement pour découvrir ce que l'homme seul se doit à lui-même : qu'un de ses premiers devoirs est de fonder la société : qu'elle exige l'inégalité de Souverain & de Sujets, de grands & de petits, distingués par l'autorité & par la puissance : qu'elle admet l'inégalité de nobles & d'ignobles : qu'elle donne nécessairement naissance à l'inégalité de riches & de pauvres : que le mérite doit régler le choix des personnes qu'on éleve à la puissance, qu'on distingue par la noblesse, qu'on associe au gouvernement : que toutes ces inégalités autorisées par le droit naturel, sans qu'il y en ait une seule autorisée par le seul droit positif, sont justes en elles-mêmes, & injustes dans leur abus : que le genre

humain eſt auſſi heureux que le permet ſon état préſent, quoique ſon bonheur puiſſe croître à l'infini : & que ſe plaindre de la ſociété préſente, c'eſt abuſer de la raiſon, inſulter au genre humain, & offenſer la Providence.





EXTRAIT

De la seconde réfutation du Discours *de M.* ROUSSEAU, sur l'Inégalité parmi les hommes.

CETTE seconde réfutation, dont nous ne donnerons, ainsi que de la premiere, qu'un simple extrait, est du célebre Pere CASTEL, Jesuite, & forme une brochure *in*-12, d'environ 250 pages, intitulée : L'HOMME MORAL *opposé à l'homme physique de Monsieur* ROUSSEAU : *Lettres philosophiques où l'on réfute le Déïsme du jour. A Toulouse*, 1756.

CET Ouvrage contient 42 Lettres que le Pere Castel adresse à M. Rousseau lui-même, & dont nous ne présenterons ici que le résultat, sans nous arrêter sur chaque Lettre en particulier, sans nous assujettir à aucune division. Nous retrancherons toutes les personnalités auxquelles s'est livré trop souvent le Pere Castel dans cette critique, ainsi que plu-

sieurs digressions absolument étrangeres au *Discours sur l'Inégalité.*

M. ROUSSEAU, dit le Pere Castel, dédie son Livre à la République de Genève. Cela est bien ; mais il n'est pas bien de fonder tous ses remerciemens à sa patrie, sur la seule liberté prétendue, dont elle laisse jouir ses Sujets, ou plutôt ses Citoyens ; car le nom de Sujet n'est pas du goût de M. Rousseau, qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choisir le lieu de sa naissance, il auroit voulu vivre & mourir libre, & que personne, dans l'Etat, n'eût pu se dire au-dessus de la loi. Cela s'entend trop bien ; mais l'auteur n'est pas chiche des plus fortes objections pour se faire mieux entendre. Car, dit-il, s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné. Par le chef national, M. Rousseau ne peut entendre que le Roi, & par le chef étranger, le Pape & les Evêques. Or, je prie M. Rousseau d'observer qu'il n'y a point ici de partage d'autorité ; personne ne partageant avec le

le Roi l'autorité toute entiere qu'il a sur son Royaume; l'autorité du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, & n'allant qu'à augmenter celle du Roi, sans partage ni diminution quelconque. Donc il est faux que dans le concert de ces deux autorités, il soit impossible que l'un ou l'autre soit bien obéi, & que l'Etat soit bien gouverné: puisqu'au contraire, dans le bon gouvernement de l'Etat, le Roi maintient l'Eglise & la protége efficacement, & que l'Eglise ne prêche que la fidélité & l'obéissance au Roi.

VOTRE but décidé, dit encore le Pere Castel en s'adressant toujours à M. Rousseau, & en passant de l'Epître dédicatoire au Discours même, votre but est de démêler l'homme artificiel de l'homme originaire & naturel. Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philosophe & en Physicien; & c'est là-dessus que vous proposez un problême à résoudre: «Quel» les expériences seroient nécessaires pour » parvenir à connoître l'homme naturel, » & quels sont les moyens de faire ces » expériences au sein de la société?» Regardez-vous donc l'homme comme un

être tout physique ? cela paroît, puisque vous n'invoquez que les expériences physiques pour le connoitre, pour le deviner. L'homme est pourtant, selon l'Ecriture, l'Evangile & le Catéchisme, un être tout moral & tout surnaturel, dont le corps, comme l'esprit & la raison, sont subordonnés à la foi, & à toutes les vertus morales. On a beau faire des abstractions; Moyse, le seul qui ait droit d'en parler, nous dit positivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà la Physique & la pure Physique. Mais Moyse ajoûte tout de suite & dans la même phrase, que Dieu inspira sur la face de cet homme physique un souffle de vie, qui fit de l'homme une ame vivante. Voilà ce que toute la Philosophie, & beaucoup moins toute la Physique du monde ne sçauroit deviner, si elle n'est chrétienne.

Il est si vrai que le projet de M. Rousseau est de juger de l'homme par le Physique en excluant le Moral, qu'il prétend que nous tenons aux purs animaux autant, au moins, qu'aux hommes ; de sorte que la loi de ne faire aucun mal à son prochain, & de lui faire du bien,

regarde, felon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête est autant que l'homme notre prochain. Permettez-moi, Monfieur, de vous adreffer la parole, comme Dieu l'adreffoit à Job en une circonftance qui a un air de celle-ci. Où étiez-vous, lorfque Dieu créoit & conftituoit l'homme tel qu'il devoit être, plutôt que tel qu'il eft, à fon image très-reffemblante, compofé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout fpirituel, orné, en petit, de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des fens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier, tout difcerner ? Dieu fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'efprit dans un beau Paradis, deftiné à un Paradis encore plus beau, qui eft Dieu même dans toute fa gloire, fa fplendeur & fes délices. Encore Dieu ne trouve-t-il pas l'homme affez bien dans le Paradis terreftre, uniquement parce qu'il y eft feul, fans compagnie, fans aide, fans fociété. Ah ! Monfieur, frémiffez de la folitude fauvage où vous voulez nous ramener. Voici l'oracle contre lequel je vous prie, je vous fupplie, je vous conjure de ne

pas vous révolter. *Non eſt bonum, non eſt bonum hominem eſſe ſolum, ſolum, ſolum ;* & puis : *Faciamus illi adjutorium ſimile ſibi.* Or l'homme n'étoit pourtant pas abſolument ſeul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit, du reſte, une multitude innombrable de poiſſons, d'oiſeaux, de reptiles, & ſur-tout d'animaux, lions, éléphans, ſinges, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître. Mais il n'y avoit pas là de ſociété pour lui. Dieu lui envoya donc un aſſoupiſſement, un ſommeil, pendant lequel il lui ôta une côte, dont il forma Eve, ſa ſeule & propre compagne déſormais. Or, comme Adam, en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de ſa ſociété, & dignes uniquement d'être ſes eſclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut ſa compagne, en un mot, ſa chere moitié ; moitié inſéparable, & pour laquelle il étoit prêt à ſe détacher de tout ce qui marque une ſociété bien intime, plus morale, cependant, & théologique que phyſique. C'eſt une réflexion à faire, que dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la ſociété humaine, il n'y a pas

un mot de Physique, je dis de Physique naturelle, de naturalisme; puisque la génération d'Eve est un pur miracle tout surnaturel. Enfin personne ne peut sçavoir mieux qu'Adam, son histoire, sa nature, ses premieres actions, ses plus naturels & intimes sentimens. Il n'y a que lui & ses successeurs, enfans & petits enfans, qui aient pu en transmettre la tradition jusqu'à Moyse, & par Moyse jusqu'à nous.

M. ROUSSEAU convient que la religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux, parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; & que tout ce qu'il y a à dire là-dessus, ne sont que des conjectures tirées de la seule nature de l'homme, & des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même: il n'est pas exact, répond le Pere Castel, de dire que Dieu a tiré les hommes de cet état de nature. Ils n'y ont jamais été. Par où donc, ajoûte-t-il, peut-on sçavoir, & sur quoi peut-on conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-

même ? Je conviens, continue-t-il, que les Théologiens orthodoxes ne laissent pas d'en proposer l'hypothèse ; mais ils la modifient & la corrigent des excès philosophiques. Ils font toujours de l'homme, dans l'état de pure nature, un être moral, sociable & soumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ses pareils & envers toute la nature environnante, soit physique, soit animale ; au lieu que M. Rousseau réduit l'homme au pur Physique & à la pure animalité. En un mot, l'homme primitif, selon lui, n'est qu'un animal seulement capable de devenir raisonnable avec le tems, & pour son malheur, mêlé avec les autres animaux ; il observe, imite leur industrie, & s'éleve ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes. Elles sont donc, dit le Pere Castel, comme les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs & instituteurs à qui Dieu à confié la grande éducation de l'homme, jusqu'à les charger de lui donner de l'instinct, un instinct animal inclusivement. Mais cet animal né sauvage, solitaire, sans armes, sans talent ni esprit, ni instinct même, si ce n'est celui de boire, de manger & de dormir, parvient pourtant à la longue à surpasser

ſes maîtres, les animaux, & à avoir de l'eſprit, des armes & des arts, toutes choſes contre nature, & l'effet d'une nature dépravée, ſelon M. Rouſſeau. Quant aux habits & au logement, il prétend que le premier qui ſe les donna, ſe donna en cela des choſes peu néceſſaires. Le Pere Caſtel lui objecte, que c'eſt Dieu qui a ordonné à nos premiers Peres de ſe couvrir, & leur a appris même à ſe faire des habits de peaux. Mais ajoûte-t-il, M. Rouſſeau qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par beſoin.

M. ROUSSEAU prend poſitivement l'état de ſon Sauvage ſolitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un Paradis terreſtre; & au contraire la vie civile, réguliere & économique pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature. Juſques-là, ce n'eſt que la premiere partie de ſon Diſcours. La ſeconde commence par ces mots : » Celui qui ayant enclos un terrein, s'a» viſa de dire, Ceci eſt à moi, & trouva

» des gens assez simples pour le croire, » fut le vrai fondateur de la société ci- » vile. » A cela, le Pere Castel oppose, à son ordinaire, l'Ecriture sainte. Positivement, dit-il, Dieu dit à Adam & à Eve en société : *Croissez & multipliez, & remplissez la terre & soumettez - la à votre commandement : dominez sur les poissons de la mer, & sur les oiseaux du Ciel, & sur tous les animaux qui sont sur la terre.* Et après le déluge, Dieu répete tout cela, à-peu-près dans les mêmes termes à Noé & à ses enfans, Comment, après cela, demande le Pere Castel, peut-on dire que la terre n'est à personne ? Est-il de donation plus expresse que celle de Dieu à Adam, à Noé & à leurs enfans ? Il est vrai que M. Rousseau représente toujours la terre & ses fruits comme étant là de hazard, ou par le simple acte physique d'une nature mécanique & matérielle; & qu'il suppose les hommes comme les fruits naturels & les productions physiques d'une même nature, sans autre droit d'y être, que parce qu'ils y sont; n'examinant ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils passent par-là. Et pourquoi faire ces

hypothèses, tandis que nous avons l'histoire de tout cela dans nos mains, & à tous momens sous nos yeux ? Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans, sa femme & les leurs, au nombre de huit personnes bien unies de cœur, d'esprit, de mœurs & de religion. On sort de l'arche, les enfans se multiplient. L'ordre de se disperser & de remplir la terre, arrive : Noé le leur intime. A Sem il donne l'Orient & l'Asie, à Japhet l'Europe ou l'Occident, laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan, & indirectement sur son pere, ses freres, &c. Jusques-là, la société persévere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, & peut-être d'un ou de deux millions, sans que ces hommes, déjà un peu pervers, pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-ils, au moins les plus pieux, les plus obéissans à leur pere Noé, & à Dieu qui les multiplioit à force pour les y forcer. Pour gagner du tems, Nemrod peut-être, & les plus déterminés des

Chamites, mal partagés & réfractaires à la dispersion, proposent de faire, & font une ville immense, Babylone & une tour, sous le beau prétexte, de se rendre célebres à la postérité : mais que fait-on ? comme un filet dans lequel ils veulent envahir tout le genre humain. Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux ; il confond les langues, & force toutes ces Nations à se séparer ; & la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois, & peut-être en cent & en mille sociétés nationales, que Dieu veut mener à son but. Mais Nemrod, non plus, & ses pareils, fils de Chus, & petits-fils de Cham, n'en veulent point démordre ; & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique, Nemrod, grand chasseur & guerrier, s'empare de Babylone & en frustre Sem, ou son descendant Assur, qui va de son côté batir & fonder Ninive. C'est Nemrod, c'est Assur qui, en disant, *Ceci est à moi*, fondent les deux premiers Empires, selon les Auteurs profanes mêmes ; mais non la premiere ou les premieres sociétés ; de sorte que c'est la société, l'association unanime des hommes, qui

a fait Babylone & toutes les villes primitives ; & non Babylone ni aucune autre, qui ont fait la société.

Ce qui choque le plus le Pere Castel dans le Discours de M. Rousseau, c'est le peu de différence que ce dernier met entre l'homme & la bête. De tous ceux, dit le Jésuite, qui se mêlent de Philosophie, de Géométrie, de Physique même dans ce siécle où les grands Philosophes & Physiciens Géometres ne manquent pas, je me suis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit, je ne le dissimule pas. Si j'étois capable d'hérésie, je serois bien plutôt Mallebranche que Spinosa. Je conçois assez, je crois du moins très-bien concevoir la création telle qu'elle est, & que Moyse nous la donne ; mais je dois vous dire que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des esprits que celle des corps. Le Créateur n'est-il pas tout esprit ? Or il n'est corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déjà toute créée dans le limon de la terre ; mais l'esprit, il ne l'a pris que dans lui-même,

dans ſon ſouffle ; & pour le moins, le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'eſprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une inſpiration, *& inſpiravit.* C'eſt ma façon ; je ne perds pas un mot de l'Ecriture ſainte, pas une ſillabe, pas une circonſtance : elle n'en dit point trop, mais elle en dit aſſez. Enfin nous ſommes corps, dont je rougis ; & eſprit, dont me voilà tout fier. Or l'eſprit, vous me l'avouerez tout au moins, eſt la plus noble partie de moi-même, & de nous-mêmes ; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en faſſiez pas ſemblant.

M. ROUSSEAU trouve la ſource de l'inégalité parmi les hommes dans celui qui eſt le plus fort, le plus adroit, le plus éloquent, en un mot, le plus conſideré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité & vers le vice par conſéquent. Mais qui doute, répond le Pere Caſtel, que cette inégalité ne ſoit fondée ſur la qualité de pere, de mere ou d'enfant ; enſuite, ſur celle d'aîné ou de cadet, & puis encore, ſur la diverſité des talens ? Dieu même, & Samuel ſon Prophete, font obſerver aux Juifs, que celui qu'ils leur

donnent pour Roi, surpasse les plus grands du Peuple de toute la tête, & que c'est, d'ailleurs, un bon caractère d'homme; effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand Roi: il le fut même deux ans, tandis qu'il fut soumis aux ordres de Dieu & à la direction du Prophete. Pourquoi donc, si l'inégalité est fondée sur les talens mêmes inégaux & divers, que Dieu seul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & div ers de condition, pourquoi prétendre que l'inégalité est vicieuse? Il ne peut jamais y avoir que le mauvais usage ou l'abus de ces talens naturels qui soient vicieux; de même la société qui est bonne par elle-même, & d'institution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon; mais si on le laisse trop sur l'arbre, ou si on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que sa production & sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte& vers sa pourriture, & sa corruption par conséquent.

La vie des Sauvages est regardée par M. Rousseau comme la vraie jeunesse

du Monde, & la vie sociale comme sa décrépitude. C'est une proposition contre laquelle le Pere Castel s'éleve avec force. Si les Grecs, dit-il, si les Romains ou les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une sorte de vie sauvage, barbare & indisciplinée avant Cecrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante à laquelle leur transmigration d'Asie en Europe, d'après la dispersion de Babel, les avoit réduits. Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguses, Cafres, Sibérites, Katmtschotkois, Samoïedes, Américains, Africains, Asiatiques ou Européens avoient commencé par être des Peuples, des hommes sociables en Eve & Adam, & Noé, Sem, Cham & Japhet, avant & après le déluge, hommes trop sociables même, n'étant que trop, selon les propres termes des archives du genre humain, *unus Populus & unum labium omnibus;* n'ayant que trop une unanimité d'Ouvrages, d'Arts, de Sciences, de volonté, de dessein, de cœur & d'esprit, de Loix même & de Religion. Il en coûte à M. Rousseau, pour former une petite société de Nation, de Province ou de Ville : or dans le vrai, la société a com-

mencé par être celle de toutes les Nations & du Genre Humain tout entier, soit à Hénochia avant le déluge, soit à Babylone après le déluge ; & il en a, en quelque sorte, coûté à Dieu un miracle, au moins, pour rompre cette société, trop vaste & trop unanime, en autant de sociétés, qu'il y avoit de Chefs de grandes Nations.

La société est le fondement de tout. Elle est naturelle & de la premiere nature, parce qu'essentiellement tout homme a pere & mere, grand-pere & grand-mere, freres, sœurs, oncles & cousins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. Les besoins, les sentimens naturels, respectifs, feront à perpétuité & ont toujours fait une & plusieurs sociétés de tous ces gens-là. On défie, la Nature même défie de citer jamais enfant ou homme fait, qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu, jusqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même à retrouver non loin de ces forêts. Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies sociétés, sous des noms

nationaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivant ensemble & en commun, en communauté de langue, de pensées, de sentimens, d'affections, de connoissances, de besoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chasse, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien sûrement des loix & un gouvernement politique, moral, économique & civil, qui n'est ni despotisme, ni Monarchie, ni République, mais naturalisme ou plutôt moralisme pur, pure loi naturelle, purs sentimens naturels; & n'est pas même pure liberté, si ce n'est honnête, humaine & assujettie aux loix de la conscience & de la raison. Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magistrats en titre: mais équivalemment ils ont pourtant des Chefs & des Gouverneurs, ne fût-ce que les Chefs de famille & les Anciens, vrais peres conscripts de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une Nation. En guerre ils se donnent des Capitaines qui n'ont presque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de ministere ni de Conseils

d'Etat.

d'État. Mais les plus ſages, les plus expérimentés, les plus illuſtres par leurs hauts faits, & ſur-tout les plus anciens s'aſſemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix ; & du bien ou du mal de tous. Point d'autres loix que la raiſon, l'honneur, la conſcience & une certaine tradition de mœurs & d'uſages, dont ils ne ſe départent pas facilement. Je veux bien y ajoûter la liberté, comme une loi ſacrée, dont ils ne ſe départent guères non plus, dont il leur eſt même permis d'abuſer : je dis d'abuſer au préjudice des autres loix de raiſon, d'honneur & de conſcience ; car ils en connoiſſent fort bien l'abus, reconnoiſſent le vice, & ſçavent bien qu'elle doit être ſubordonnée aux autres loix du devoir naturel & divin. S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété ; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, ſoit pour punir les réfractaires, ſoit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenſes d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle ſorte de peine afflictive, même pour les enfans. Par exemple, ils inſtruiſent les enfans ; mais ils ne les châtient jamais, & les

Missionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchismes, des exhortations, des sermons, & jamais des classes en regle, jamais des maisons de pensionnaires, jamais des colléges. Des Missionnaires tant qu'on en veut, jamais des maîtres : chérissant du reste ces Missionnaires comme des Peres, comme des Sauveurs, jamais comme des Chefs ou des Législateurs. Ils reconnoissent la Croix, l'adorent, l'embrassent, la portent & la suivent, lui obéissent. Nul Sceptre ne les tente de commander ni d'obéir. Par exemple encore, une jeune fille introduira, la nuit, dans la cabane de son pere, quelqu'un qu'elle aime : cela est rare ; & là, on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur : mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront : *ma fille, ma sœur, tu as tort, tu nous déshonores, tu ne trouveras point de mari*. On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire ; & si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela. Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué ; & toute autre sorte d'homicide coupable

s'excuse, en disant : Ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour* : & l'homicide est impuni. Autre exemple bien remarquable. Un Village, une Nation vient de faire la paix en regle, & par un vrai traité avec une autre Nation. Ce traité le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de 25, 30 ou 35 ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité n'est pas de valeur, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. Tu as tort, mon frere, lui dit-on ; tu nous feras une mauvaise affaire. On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du Conseil, en riant, en se moquant des Anciens assemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des présens, ou des soumissions faites à la Nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau. Voilà, dit le Pere Castel, ce que j'ai pris la liberté de remontrer, il y a cinq ou six ans, à M. de Montesquieu. Comme c'étoit

la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aye connue, sur-tout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître assez ; il convint dans le moment, que son énumération politique, œconomique, légispérite ou civile, étoit imparfaite, & que cette sorte de gouvernement, purement naturel (physico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un Monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme classe dans son *Esprit des Loix* ; je croirois même que ce seroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives, simplement ajoûtées dans tous les gouvernemens à la loi naturelle qui est la base & l'esprit de tout. Quoi qu'il en soit de vie sauvage, je soutiens, dit le Pere Castel, que c'est un dernier état de l'Humanité dépouillée de tous ses avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite société, où Dieu même nous avoit fait naître dans le Paradis terrestre, & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au sortir de l'arche de Noé. Les Sauvages sont en effet sauvages, & de vrais sauvageons, tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il est permis

de l'être à des hommes qui sont toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu, & ayant, quoi qu'ils puissent faire, un rayon de lumiere divine qui éclaire tout homme venant au monde. *Lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

QUOIQUE partisan de la société, le Pere Castel pense pourtant que les Villes, & sur-tout les grandes Villes, ne sont point de la premiere intention de Dieu. C'est d'Hénochia, dit-il, que sortit le premier déluge; c'est ordinairement dans les Villes, que se fabriquent la plûpart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes sont plus communément le séjour de l'innocence; & la vie pastorale a eu de tout tems le suffrage des poëtes en idée, & de Dieu même en réalité. Les Villes, pour parler clair, ne sont, en quelque sorte, que de la seconde intention du Créateur. Elles sont tolérées, & de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem & les autres Villes de la Palestine; Dieu tire sa gloire de tout; & le bien, du mal même. Dieu veut la société; cela n'est pas douteux;

le genre humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam; mais encore une fois, les grandes sociétés, les sociétés trop intimes, ne sont en aucune façon du goût de Dieu; témoin la dispersion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. Le premier inventeur & la premiere invention en grand à qui Dieu & Moyse paroissent donner la préférence & comme la primauté, furent Jabel & la vie champêtre & errante sous des tentes, vie pastorale, ou simplement campante ou campagnarde. *Genuitque Ada Jabel, qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum.* La vie même des guerriers en pleine campagne & sous des tentes, est plus du goût de Dieu, que la vie civile de nos grandes Villes. Ce n'est que comme en passant, hors de rang, sans éloge, ni titre d'invention, que l'Ecriture Sainte nous dit historiquement que Caïn bâtit Hénochia; au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches les inventeurs des arts, dont elle parle de dessein formé, mettant Jabel à la tête de tous; tant la vie champêtre, campante, pastorale, militaire même, est la propre vie de l'homme; donc la vie est une milice & un passage, & non un établissement sur terre.

Après s'être, pour ainsi dire, un peu rapproché du sentiment de M. Rousseau, au sujet des grandes sociétés, le Pere Castel s'en écarte de nouveau, lorsqu'il est question des maux dont M. Rousseau rend la société responsable. Quelle est donc la misere, demande-t-il, quelle est la servitude & le travail à quoi la société nous réduit ? Ne nous délivre-t-elle pas, au contraire, de nos miseres communes ? Elle nous donne des laboureurs, des moissonneurs, des meûniers, des boulangers, & nous avons du pain en étendant la main ; car elle nous donne aussi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chaussent, des marchands de toutes sortes, des médecins, des hôpitaux, des prêtres qui nous baptisent, nous prêchent, nous absolvent, nous enterrent & nous menent en Paradis comme par la main. Toute la société travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métiers, pour nous faciliter le moindre de nos besoins. Une épingle passe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux sols. Et les

Sauvages en ont-ils moins de travail, de servitude & de miseres, pour avoir moins de société ? Ils en ont bien davantage, puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous, est pour eux un bijou qui leur coûte bien des peaux de castor, au profit de notre société. Est-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de gland, & de racines de méchantes herbes ; que de se repaître de chair humaine ; que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groenland & du Canada ; que de n'avoir que de l'eau salée à boire, comme les Esquimaux ; que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni instructions, ni connoissances, ni sciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colléges, ni précepteurs, ni défenseurs, ni princes, ni magistrats ?

Mais on est libre, dit M. Rousseau : & encore ne l'est-on pas, répond le Pere Castel. La liberté n'est que le choix entre le bien & le mal. Le Sauvage, quand il pleut, n'est libre que de se mouiller, n'étant pas libre de se mettre à couvert ; il n'est pas libre, il est forcé de

souffrir toutes sortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille espèces de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant assez doucement d'être honnêtes gens, bons citoyens, bons Chrétiens. Et comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes qui, sans cela, pourroient, à chaque instant, nous molester beaucoup dans notre propre personne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. ROUSSEAU attribue à la société les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles qui font frémir la nature, &c. Est-ce que les Sauvages, répond le Pere Castel, n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des représailles, faisant d'autant plus frémir la nature, que les nôtres sont contre la vie civile, la religion, les devoirs surnaturels; & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature seule. Les guerres & les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'Humanité en général : les leurs sont contre les hommes en détail, & d'homme à

homme. Quand la France est en guerre contre l'Europe entiere que sa jalousie réunit contre nous, il part de ce Royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont, dans une campagne, il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la Nation n'en est comme point offensé; & la moitié de ce qui y périt, auroit pû périr sans cela. Qu'une Nation sauvage soit en guerre, c'est la guerre de toute la Nation; les femmes y menent leurs enfans à la suite des hommes. Leurs batailles ne sont que de deux ou trois cents hommes; mais c'est toute la Nation qui y périt. Depuis douze cents ans, que la France, comme Royaume, fait la guerre en France, en Flandres, en Allemagne, en Italie, à Constantinople, à Jerusalem, à Damiete, à Tripoli, en Espagne, &c., la France est, à-peu près, aujourd'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis; au lieu que toutes les Nations sauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. se sont comme toutes détruites, y en ayant plusieurs dont il ne reste plus de vestige. Nos guerres se font en regle & ne vont jamais à la destruction d'une Nation entiere, ni à moitié. Un ennemi désarmé n'est plus

notre ennemi. Or c'est-là que commence la guerre du Sauvage : un ennemi sans armes, excite toute leur fureur ; ils le saisissent, le garrotent jusqu'à lui ôter la respiration ; ils lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crâne tout au tour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui est un grand trophée pour eux. Ce n'est encore rien : on le promene dans tous les Villages, hameaux & cabanes, où, jusqu'aux femmes & enfans, chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'assommer de coups. Ainsi mutilé, on le brûle, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece & en détail. Le comble des horreurs ! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau est même, en cet état, de se moquer de ses bourreaux, de les exciter, de leur dire que, si on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit, fume son doigt, fût-ce même son œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh ! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M.

Rousseau envie la noble liberté ! Je croirois offenser Dieu, si j'ajoûtois que je la lui souhaite.

Le Pere Castel combat ici un principe de M. Rousseau, sçavoir, que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les peuples conquis sont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que les peuples conquis, ou la Nation remise en pleine liberté, ne choisisse volontairement son vainqueur. D'abord, répond le Pere Castel, il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes. En second lieu, la plûpart des conquêtes ne se font pas sur les Nations, mais sur leurs Souverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs Nations. Il y a un sophisme, ajoûte le Pere Castel, que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, sur-tout les Monarchies & même les Républiques ? On suppose qu'une Nation, comme Nation, une multitude de gens de même nom, ont sur eux-mêmes un droit de gouvernement. Tout leur droit n'est que passif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée, & non de se gouverner. Chacun, au plus, n'auroit

droit que de ſe gouverner lui-même; droit nul & dangereux dans une ſociété. Il eſt moralement impoſſible qu'une multitude ſe gouverne elle-même. Alors il eſt vrai que, s'il n'y a pas de Chef naturel, la Nation, ſans autre droit que d'être gouvernée, eſt forcée de ſe former en République ou en Monarchie, en déférant le gouvernement à pluſieurs ou à un ſeul: & encore faut-il toujours un ſeul Chef de Magiſtrature, de Sénat ou de République, un Dictateur, un Doge, un Stadhouder; tant la multitude a peu de droit de ſe gouverner, ſi ce n'eſt en ſervant fidelement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner. A remonter aux idées philoſophiques, morales, théologiques même des choſes, on ne trouvera jamais dans une multitude en ſociété, qu'un beſoin d'être gouvernée. Ce beſoin qui lui eſt propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le ſien, ſi ce n'eſt paſſivement, comme j'ai dit: eſſentiellement une multitude qui ſe gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non-gouvernement. Où eſt donc ſon droit? Il eſt dans celui qui eſt ſuſcité, ou que Dieu ſuſcite pour en uſer, fût-ce un conquérant, pourvû

qu'il soit légitime. Mais s'il n'est pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer; & il est bon qu'il y ait un tems de prescription, où la possession fasse le droit devant Dieu & devant les hommes. Une Nation, sur-tout si elle est grande, n'a jamais droit de déposséder un possesseur, si ce n'est à la suite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime possesseur. Je dis qu'une Nation, plus elle est grande, plus elle a droit, c'est-à-dire, besoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raison, & je ne sçais pas si cette raison n'exclut pas la République du vrai droit d'être un bon gouvernement : qui dit *République*, dit chose publique; & je doute que ce qui s'appelle public soit un bon gouverneur. L'idée du bon gouvernement me paroît être celle d'une vraie Monarchie. Aussi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Providence, modèle de tout bon gouvernement.

Ce n'est, le plus souvent, que dans les Républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'u-

surper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une qui tire tout à elle, & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux, qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de son ambition, s'il est ambitieux. Non, il n'est pas tenté de l'être; il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté, qu'une autorité légitime laisse toujours aux Sujets fideles & soumis. L'homme & les hommes sur-tout sont faits pour être gouvernés. Une Nation, un État ne représente jamais qu'une famille, dont le pere commun est le Chef naturel, toujours représenté par le Prince, Roi, Doge, Stadhouder quelconque, soit héréditaire, soit électif, selon l'usage dont le tems les a mis en possession. C'est un des malheurs auxquels la nature humaine est exposée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il soit mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela est fâcheux, comme il est fâcheux d'être malade, de mourir, de souffrir. A

cela, je ne vois que la patience. Il est remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris sa consistance d'État Royal & Monarchique, il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant ; la plûpart ayant été même spécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Eglise ; au lieu qu'il s'y est trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois, Calvinistes, ligueurs, assassins des meilleurs de nos Rois.

M. ROUSSEAU prétend que le Sujet rentre dans tous les droits de la liberté, lorsque le Roi, le Prince, le Magistrat manque, par des injustices ou des oppressions, au contrat de la société avec son Chef. Mais ce contrat est une chimere, reprend le Pere Castel ; s'il y a ici un contrat, c'est avec Dieu. Les Sujets n'entrent dans ce contrat que comme Sujets. Le contrat, s'il y en a, est de Dieu au Prince, & du Prince à Dieu. Le Prince promet de bien gouverner au jugement de Dieu ; le Sujet n'a que la soumission & la priere en partage. Il y auroit trop d'inconvéniens pour les Sujets mêmes, & pour la société, qu'ils eussent le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude est *bellua multorum capitum*

pitum. Encore telle bête n'a point de tête que son Chef, son Prince, ses Magistrats soumis au Prince. Le Peuple, les Sujets, la Société n'ont que des bras ; & il seroit horrible que les bras eussent droit de révolte contre la tête dont ils sont les exécuteurs, mais non les Juges.

QUAND les Juifs voulurent un Roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le Peuple reçoive, ou se donne un Roi, un Chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, & sur-tout qui donne à ce Chef, à ce Roi toute son autorité, puisque *omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné. C'est le peuple qui se donne un Roi, un Chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas & qui ne peut venir que de Dieu ; le peuple n'a droit que de présenter. Dans la cause de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'est que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être Juge ; il seroit Juge dans sa propre cause. Etablissons l'état de la question. Je suppose, d'un

côté, un Roi tyran, cruel, usurpateur même, & conquérant, si l'on veut; & d'un autre côté, un peuple armé pour le déposseder & s'en délivrer. Jusques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident au Tribunal, de qui? je le demande. Or je n'y vois d'autre Juge que Dieu. Le sort des armes, la voie de fait n'est point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il est; & il permet souvent à l'injustice de prévaloir; je n'y vois, en un mot, que la patience, la fidélité, la soumission & la priere. Mais le Roi est cruel, me dit-on. Mais *le* peuple est mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera? Encore ne vois-je que le Roi, tranquille possesseur, qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plûpart des événemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque & passagere. La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il est bien évident que

le Prince, coupable ou non coupable, succomberoit toujours, n'ayant qu'un bras & ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes. Le plus souvent, cependant, dans ces sortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de l'autre, le Roi lui-même, fût-il tyran, ayant ses partisans & son armée, il est bien évident que c'est alors la Nation contre la Nation: ce qui rend le prétendu droit national équivoque, & le jugement quelconque qui en résulte encore plus litigieux. Le Roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le destituer, ces dix mille hommes sont naturellement censés la plus noble & la plus saine partie, & devroient l'emporter au Tribunal de Dieu & des hommes, d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un Chef de révolte, qui peut tout aussi-bien être que le Roi, un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Après avoir ainsi combattu le Discours de M. Rousseau, le pere Castel

entreprend aussi d'attaquer les notes que M. Rousseau a mises à la suite de son Discours. L'homme est méchant, dit M. Rousseau ; cependant l'homme est naturellement bon. Qui est-ce qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus dans sa constitution ? Le Pere Castel répond que la cause unique de la dépravation des hommes, & de la corruption de notre nature d'abord innocente, est le péché d'Adam. M. Rousseau remonte au Physique pour notre constitution, & son adversaire le rappelle toujours au Moral & au Théologique. L'un veut que la société des hommes soit la seule cause de toute leur dégradation. L'autre au contraire soutient que le peché d'Adam n'est venu, que de ce qu'Eve formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de Philosophie & de Théologie avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le serpent. Le serpent étoit le Démon, sans doute, ajoûte le Pere Castel, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là ; tant les bêtes peuvent déniaiser les hommes.

DANS un autre endroit de ſes Notes, M. Rouſſeau en parlant des voyageurs, les réduit à quatre claſſes, ſçavoir, les Marins, les Marchands, les Soldats & les Miſſionnaires ; & il croit que les trois premieres claſſes ne fourniſſent guères de bons obſervateurs. Le Pere Caſtel prend la défenſe des Marins & des Marchands auxquels il prétend que nous devons la plûpart des obſervations d'Hiſtoire Naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué & trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choſes aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois. Les Portugais & les Eſpagnols ſont ceux à qui nous devons le plus, à cauſe même des Miſſionnaires qu'ils ont toujours aſſociés aux ſimples Marins. Quant aux Miſſionnaires, Jéſuites pour la plûpart, on s'attend bien que leur confrere, le Pere Caſtel, ne les laiſſera pas dans l'oubli. M. Rouſſeau les croit ſujets aux préjugés d'état, comme tous les autres ; d'ailleurs, il ne les juge guères propres à des recherches de pure curioſité, qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils ſe deſtinent. Il eſtime enfin que pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zèle, & Dieu donne le reſte ;

mais, ajoûte-t-il, pour étudier les hommes, il faut des talens. Quoi ! répond le Pere Castel, l'apostolat n'est point un talent, une vocation donnée de Dieu même ! Quoi ! le Pere le Comte n'avoit point de talens, même naturels ! Le Pere d'Entrecolles, qui nous a si bien donné l'art de la porcelaine, n'avoit point de talens ! Ignore-t-on que ce sont deux bons Missionnaires qui ont découvert les sources du Nil, qu'Alexandre, César, Auguste, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faisant les plus grandes recherches, les plus grands frais ? Ignore-t-on que ce sont deux ou trois bons Missionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, & presque de toute l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique ; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu ; & qu'ils les ont données en Arpenteurs, en Astronomes, en Géometres, en Physiciens, en Naturalistes en toutes sortes de genres de Philosophie & de talens, même naturels ? Ignore-t-on que de bons Missionnaires ont, non-seulement dressé, levé, mais fait la carte autant terrestre que typographique du Paraguai, de, &c.

& cela en politiques religieux, & en conquérant des Royaumes & des Empires aux Rois d'Espagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à Jesus-Christ ? ce qui est une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes, en conquérant à Dieu. Pour le moins de tels peuples ne restent point armés contre de tels conquérans. Enfin les Missionnaires s'y sont pris en Naturalistes, en Physiciens, en Anatomistes, en Historiens, en Moralistes, en Philosophes, avant que de s'y prendre en Théologiens, en Apôtres.

Dans la note 13, M. Rousseau parle de quelques Sauvages qu'on n'a pu apprivoiser à nos façons Européennes, ni à notre bien-être, ni à notre société, à nos arts, nos sciences, nos goûts, nos délices même, quoiqu'on les ait apprivoisés à notre Religion. Il est vrai, répond le Pere Castel, que non-seulement on n'a point apprivoisé les Sauvages à nos mœurs, nos usages, nos façons, nos goûts & nos dégoûts, nos délices & nos amertumes ; que non-seulement ceux qu'on y a apprivoisés pour un tems, s'en sont désabusés ; mais beaucoup de Fran-

çois, & sur-tout d'Anglois se sont librement jettés dans la vie sauvage, & se sont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Ilinois. L'Acadie est encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la sauvage, mais en société libre, souvent libertine, & souvent aussi en Chrétiens. Nos usages, nos goûts, nos délices sont choses assez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, d'autres délices & usages de tempérament ou d'habitude, en vue même d'une assez honnête liberté. Est-ce que tous les Peuples de l'Europe s'astreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs? Tout cela est arbitraire, & dépend beaucoup de l'éducation. Mais la société de pere, mere, enfans, parens, amis, voisins n'a rien d'arbitraire, & est de la premiere, comme de la seconde & derniere institution de la nature. Les besoins, les sentimens rendent au bout de l'univers cette société indissoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes, & jusques dans la même maison, entre freres, parens & amis, les goûts, les délices de l'un ne sont pas ceux & celles des autres; & l'on ne doit pas conclure

d'un goût factice, à un goût de besoin, & de nécessité naturelle. Le goût de la Religion, si c'est un goût, est dans le même cas, que celui de la société ; il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même & à la parenté, pour suivre la Religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les Solitaires de la Thébaïde, &c ; & preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les méprise ; & en même tems, preuve de la solidité de notre Religion, c'est que le Sauvage s'y rend & y persévere aux dépens de ses propres goûts, & même de la société sauvage la plus naturelle. En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des sociétés de Sauvages rassemblés autour d'une Eglise, d'une Chapelle, d'un Missionnaire qui en fait, à la vie & à la mort, de fervens Chrétiens. C'est la gloire de la Religion, de triompher des esprits & des cœurs, & des goûts & des sentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle qui ait des motifs victorieux de la chair & du sang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux. Les

Miſſionnaires n'ont pu abſolument détacher les Sauvages de la vie ſauvage, c'eſt-à-dire, peu riche, peu commode, peu aiſée, & du reſte, ni ſçavante, ni artiſte. Ils en ont pourtant fait quelquefois des peuplades, des villages, des Villes; au Paraguay même, des Provinces & des Empires. Les Miſſionnaires ne ſe ſont pas même ſouvent piqués de trop civiliſer les Sauvages, de les trop policer, de les mettre à leur aiſe, de leur apprendre nos Sciences, de leur montrer nos Arts dont ils pourroient abuſer, comme on en abuſe ſouvent ici, & dont, abſolument, on peut ſe paſſer pour vivre, & ſur-tout pour gagner le Ciel, qui eſt l'eſſentiel, & comme la ſomme, & plus que la ſomme de tous nos biens temporels.

On voit par-là que le P. Caſtel eſt, en certains points, de l'avis de M. Rouſſeau; & il convient que les ſciences cauſent bien des vices d'orgueil, & que les Arts nourriſſent le luxe & favoriſent bien des paſſions de détail; & quand je dis même l'orgueil, ajoûte le P. Caſtel, c'eſt plutôt la vanité que produit l'abus des Sciences; ſur quoi j'avancerois cette thèſe: Que les Lettres, Arts & Sciences corrigent les hommes en grand,

& les corrompent peut-être en petit, en détail. Nos vices ſont des vices de ſcience, mais non de la Science. Sçavans ou ignorans, les hommes ſont vicieux. Croit-on les vices barbares, moins barbares que nos vices ſçavans ne ſont ſçavans ? Encore tout vice eſt vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans ;* & nos vices ne ſont ſçavans que juſqu'au vice exclusivement. En un mot, les vices des Sçavans ſont les vices des Sçavans, mais non de la Science qui les réprouve impitoyablement & ſans quartier. Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'eſt que les vices des Sciences ſont de plus grands vices, plus contre la Science, & plus impardonnables. La thèſe de M. Rouſſeau ſera conſtament fauſſe, juſqu'à ce qu'il nous montre une Science, un livre, un Sçavant même qui canoniſe & qui n'anathématiſe pas les vices les plus grands, comme les plus petits. Une grande preuve contre lui, eſt que nous prenons nos Arts & nos Sciences, les belles Lettres ſurtout, dans les livres des Payens, Grecs & Romains, & que, malgré cela, nous ne ſommes jamais tentés de Paganiſme & d'Idolâtrie, ni d'aucune ſorte d'héréſie même ; étant du reſte très-édifiés des

plus grands & des plus petits traits de Morale dont ils ſont pleins. Loin d'anathematiſer nos Sciences, l'Ecriture ſainte les canoniſe en général; & l'Egliſe eſt l'organe le plus ordinaire, & comme unique, dont Dieu s'eſt ſervi de tout tems pour rendre les hommes ſçavans; d'où je conclus ſans réplique, que les Lettres, les Arts, les Sciences ſont un bien en ſoi. L'Ecriture ſainte eſt formelle ſur le droit ou l'obligation qu'ont les Prêtres d'être ſçavans, & de rendre tels les Peuples dont ils ſont les Paſteurs, étant comme le levain & le ſel de la terre. La Science repoſe ſur les levres du Prêtre, eſt-il dit formellement & équivalemment en cent endroits de l'ancien & du nouveau Teſtament, où le mot de *ſuper labia* marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer & d'inſtruire. En conſéquence il eſt de fait que la premiere qualité du Prêtre, de l'Eccléſiaſtique, eſt d'être vertueux & ſçavant, & ſçavant pour être vertueux; que par-tout ce ſont les Eccléſiaſtiques qui tiennent les Colléges, les Univerſités, les Écoles; & qu'enfin, à l'origine des choſes, c'eſt même l'Egliſe, les Evêques, les Papes qui ont fondé les Univerſités, & au nom de

qui ſe conferent les degrés de Licence, & les bonnets de Docteur. Chez les Hérétiques mêmes, & anciennement chez les Idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Perſans, Indiens, chez nos Gaulois mêmes, ce ſont & c'étoient les Prêtres, Miniſtres, Druides, Gymnoſophiſtes, Bracmanes, Bonzes qui étoient & ſont ſpécialement par office, chargés de l'inſtruction publique & de la tradition orale & écrite des Sciences, des Arts & des Lettres, & cela, ſans exception; car les Univerſités, par exemple, ſont, comme leur nom le porte, une Univerſalité d'inſtruction & de doctrine, ſans en excepter ni les Arts, ni la Médecine, ni la Juriſprudence, non plus que la Théologie. Le Monde ſéculariſe tant qu'il peut toutes choſes; & les Hérétiques vont juſqu'à ſéculariſer la Théologie. Mais leur premiere inſtitution, les Facultés de Médecine nommément, étoient toutes Eccléſiaſtiques. Les Facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien ſûrement dans leur origine; & tout cela, quoique nous voyions porter robe noire, longue, ample, & rabat grand & petit, étoit à coup ſûr Eccléſiaſtique dans ſa fondation, quelque ſéculariſation qui ſoit arrivée depuis

ce tems-là. Le ſeul air de l'Egliſe autoriſe, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins éccléſiaſtiques ; il n'y a de profane que ce que nous profanons. Et voilà comme j'aime à faire de toutes les queſtions de Morale & de Littérature, queſtions de ſoi vagues, confuſes, interminables, des queſtions de fait & d'Hiſtoire : n'y ayant que cela pour les trancher ; comme les queſtions de Foi, la tradition ; la raiſon métaphyſique, claire & perſonnellement évidente, ayant ſeule droit ſur les ſeules queſtions géométriques.

Il en eſt de la tradition des Sciences, comme des nœuds ſacrés de la Société qui ſont les deux plus grands principes du bien que M. Rouſſeau méconnoît. L'Egliſe eſt le nœud de ces deux liens d'Humanité ; car le Mariage propage les corps & les ames : & les Arts, les Sciences & les Lettres propagent, en quelque ſorte, les eſprits, la Foi même & les mœurs : & c'eſt l'Egliſe qui autoriſe tout, propage tout, conſerve, répare & perfectionne tout d'après & par Jeſus-Chriſt. D'où il m'eſt permis de tirer ce grand argument, que tout cela, nommément la Société, & les Sciences

ſont un bien dont il eſt fâcheux qu'il réſulte bien des maux, il eſt vrai, par la faute des Aſſociés & des Sçavans, & jamais par celle de la Science ou de la Société; car le défaut abſolu de la Société ſeroit une Inhumanité parfaite, une abſolue deſtruction de l'Humanité, pire que la vie ſauvage, libre, animale dont parle M. Rouſſeau. Et de même le défaut abſolu des Sciences ſeroit une barbarie, ſeroit cette vie ſauvage & animale.

Il faut donc de la Société, & il faut de la Science, mais juſqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total, ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima ;* il y a donc, (cela va de ſuite,) trop de Science dans le monde ; & par-là même, il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions. C'eſt des Sciences, des Arts & des Lettres que je parle ſur-tout ici. Non, abſolument, il n'y a point trop de Science *intenſivè*, comme on a dit. Les Sçavans ne le ſont point trop. Ils ne ſçau-

roient trop l'être. Nulle Science n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voie le bout, le foible ni le faux. En Dieu, il y a une Science infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure ; car Dieu n'a point de ſurface en lui-même, n'ayant point de borne en Science ni en rien. C'eſt *extenſivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de Science, c'eſt-à-dire, trop de Sçavans, demi-Sçavans par conſéquent ; & voilà le mot : les demi-Sçavans font tout le mal des Sciences, parce que réputés Sçavans & ſe donnant eux-mêmes pour très-Sçavans, pour plus Sçavans même que les vrais Sçavans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monſtres d'eſprit, d'Art & de Science, & tôt ou tard le Pyrrhoniſme, le Déiſme, l'Athéiſme qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple chimere des eſprits orgueilleux, Enthouſiaſtes, Fanatiques & frénétiques preſque, qui veulent tout anéantir, Arts, Sciences, &c.

Il en eſt de la demi-Science, en fait d'eſprit, comme de l'hypocriſie, en fait de

de moeurs. Le demi-Sçavant n'a que le masque de la Science, comme l'hypocrite a le masque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la Science; & comme l'hypocrite va au vice par le chemin de la vertu, le faux Sçavant, le demi-Sçavant, car c'est le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la Science. Il n'est pas nouveau de dire que *la demi-science est pire que l'ignorance. Scientia inflat.* Il faut le croire dès que l'Écriture le dit; absolument, toutes nos Sciences ne sont que des *demi-sciences*; & c'est à ce titre de *demi-sciences*, qu'elles peuvent nous enfler; car, du reste, rien n'est plus enflé qu'un *demi-Sçavant*, si ce n'est un *quart de Sçavant*, qui ne le céde qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, *& sic in infinitum*, disent les Philosophes géometres. Humilier les vrais Sçavans, les vrais Artistes, est un crime qu'on pardonne, qu'on travestit en vertu chez les *demi-Sçavans*, souvent chez les Sçavans même, & toujours dans un Public qui aime à se dédommager des récompenses & des éloges qu'il est forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-Artiste*,

au *demi-Sçavant*, toujours bien plus empressé à en remercier, à les demander même. Les vrais Sçavans sont communément assez bonnes gens, gens même assez modestes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil est pour les *demi-Sçavans*, l'arrogance pour les *quarts de Sçavans*, l'insolence, la rusticité, la brutalité, &c. pour la descendance de la série des *demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais Sçavans sont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demi & quarts de Sçavans ont du tems de reste pour courir de cercle en cercle, de caffé en caffé, & y répandre leur Déisme, leur Licence, leur Mécréance, qui leur servent d'introducteur & de passe-port. Le Déisme, nommément, est constamment l'effet d'une demi-Science, tout comme, & plus encore que l'Héréfie. Le Déisme & l'Héréfie sont des *demi-Religions*, analogues aux *demi-Sciences qui les enfantent*. Comme Dieu est par-tout, que tout est son ouvrage, & qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos Sciences; l'Écriture même nous disant que la terre est

pleine de la Science de Dieu : un vrai Sçavant voit en effet Dieu par-tout, & est par-tout invité à le reconnoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en respect. Le *demi-Sçavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, assez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conséquence. De toutes ces questions, il étudie l'objection jusqu'à la réponse exclusivement. Comme Dieu est absolument sous le voile, dans le nuage, là où commence la Science de Dieu, là finit la Science du demi-Sçavant.

Je suis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en pense, tout ce que j'en sçais, tout ce que l'usage & l'expérience m'en ont appris. La Science est aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché; elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée est une bonne chose, mais trop de gens la portent peut-être. C'est une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les Sciences depuis qu'on

les rend si populaires. Je suis payé pour vanter les Journaux, les Dictionnaires, les manieres de faciliter les Sciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans Journaliste, j'ai mis les Mathématiques en une espece de Dictionnaire; & ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, Arts, Sciences & Littérature. J'ai cru, par-là, faire la guerre à la demi-Science & rendre tout le monde pleinement Sçavant. Pour un Sçavant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois-cents demi Sçavans, quarts & demi-quarts de Sçavans; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au Public. C'est Bayle, qui, par ses Journaux & son Dictionnaire, a prêché & favorisé la demi-Science Sceptique & Déiste. De gros Livres, comme un Dictionnaire, ou de petits Livres souvent répétés, comme les Journaux imposent trop au Public, & 1°. à l'Auteur qui s'en croit & en est cru plus habile; 2°. au Lecteur, au simple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & plusieurs Sciences articulées, numerotées & en simple A. B. C. Il y avoit eu de tout tems,

avant Bayle, des Pyrrhoniens & des Déistes. Bayle en a fondé la secte en regle, en grand & à perpétuité : or c'est en fondant la demi-Science. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai Sçavant. J'ai ma distinction que j'ai déjà indiquée, Sçavant en *extension*, en surface, je l'accorde; Bayle l'étoit en *intension*, en profondeur, je le nie. Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai Sçavant. Ces sortes d'ouvrages de gros volume supposent & donnent de la Science en raison inverse, renversée ou réciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-tems faire un Livre plus sçavant que soi-même. Les tables des Livres sont la grande mine & la pépiniere des Dictionnaires & des Journaux.

Nous ne croyons pas devoir mettre au rang des Brochures que le Discours de M. Rousseau a fait naître, un petit Ecrit de 20 *pages* in-8°, *intitulé*, Lettre de M. D. B. *** à Madame ***, au sujet du Discours sur l'origine & les fon-

demens de l'inégalité parmi les hommes. *Ce n'est qu'une analyse très-succincte de l'Ouvrage de M. Rousseau, sans aucune réflexion qui mérite d'être présentée au Public.*

Le Discours qui a concouru avec celui de M. Rousseau, & que l'Académie de Dijon a couronné, est celui de M. l'Abbé Talbert. Il est imprimé dans le septieme Tome du *Choix littéraire*, Ouvrage périodique qui s'imprimoit à Genève. Le Lecteur jugera s'il méritoit la préference. Un homme d'esprit a dit que celui de M. Rousseau étoit au-dessus des prix de toutes les Académies.

En lisant le Discours de M. l'Abbé Talbert, on ne conçoit pas ce qui peut avoir engagé l'Académie de Dijon à le préférer à celui de M. Rousseau. Nous croyons qu'on ne sera pas fâché de trouver ici un court Extrait de l'Ouvrage couronné. Ce sera pour le Discours de M. Rousseau un nouveau triomphe, & pour le Public une preuve nouvelle, que le suffrage des Académies ne marque pas toujours la supériorité des Ouvrages qu'elles couronnent.



EXTRAIT

Du Discours de M. l'Abbé TALBERT, couronné par l'Académie de Dijon ;

Sur l'inégalité parmi les hommes.

L'ESSENCE des hommes & leur origine étant la même, on est d'abord étonné, dit M. l'Abbé Talbert, de l'inégalité qui regne parmi eux. On la croiroit contraire à la Loi naturelle, si la Religion & la raison réunies ne découvroient la solution de ce problême, en distinguant deux états dans la Nature humaine, l'état d'innocence & l'état de péché. Dans l'état d'innocence, c'est-à-dire, avant le péché de nos premiers Peres, la Loi naturelle n'autorisoit pas l'inégalité des conditions. Dans l'état de désordre & de châtiment, cette inégalité devint nécessaire. Ce sont-là les deux parties qui divisent le Discours couronné.

L'AUTEUR débute par un grand Tableau de la Nature humaine dans l'état d'innocence. Il la représente « comme

» une fleur qu'une rosée pure & un rayon » bienfaisant font éclore, & dont la fraî» cheur, le coloris & le parfum charment » également. Telle fut, dit-il, la premiere » beauté de notre ame; aucun mélange » n'altéroit ce souffle divin. Fait pour » connoître, l'homme connoissoit sans » erreur, & avec la même facilité que » l'œil discerne les objets. Il n'avoit à » craindre, ni ténèbres, ni fausses lu» mieres. Il voyoit ce qui étoit bon, ce » qui étoit juste; sa fin, ses devoirs lui » étoient présens; & ne perdant point de » vue son but, il pouvoit marcher sans » s'égarer. Le cœur n'étoit pas en con» tradiction avec l'esprit; celui-ci mon» troit la route, & l'autre la suivoit. Le » penchant vers le bien étoit le seul qu'il » connût. Des goûts sans passions, des » desirs sans emportemens le guidoient » dans la jouissance des présens de la » création, & le resserroient sans effort » dans la mesure prescrite. Une volupté » pure, acquise sans travail, inaccessible » au trouble, à l'amertume, qui n'en» fantoit ni le regret, ni la satiété, & » qui eût cessé d'être volupté, si la rai» son & l'innocence eussent cessé de l'as» saisonner. » Tel étoit, selon M. Talbert,

le partage de l'homme naiſſant. Or dans cet état, aucune eſpèce d'inégalité ne pouvoit avoir lieu. De quelle utilité auroit pû être la domination, lorſque les loix euſſent toujours été prévenues par nos démarches? Quel ſeroit le but d'un ordre politique, dans une ſociété réglée par une harmonie naturelle & parfaite? L'amour du devoir eût été le reſſort univerſel. Ce que nous appellons gloire n'eût pas été connu; & l'eſpoir du gain n'eût pas tenté davantage des hommes dont les beſoins ſimples & bornés étoient aſſurés d'être remplis. Ici M. l'Abbé Talbert nous remet ſous les yeux la peinture de l'âge d'or avec toutes les exagérations des Poétes, tel qu'un air pur, inaltérable, un ſoleil ſans orages, un printems éternel, &c. &c. On conçoit aiſément les conſéquences que tire l'Auteur, c'eſt-à-dire, qu'il n'y auroit eu ni pauvreté, ni richeſſes, ni élévation, ni ſubordination, enfin nulle ſorte d'inégalité, ſi l'homme étoit toujours demeuré dans l'état de ſa premiere innocence. L'inégalité eſt donc l'effet de la corruption du cœur humain. La Loi naturelle ne l'autoriſe, dit l'Auteur, que parce qu'elle eſt devenue un remede à des maux plus

grands. Elle est néceſſaire dans l'état de la nature corrompue; & c'eſt, comme nous l'avons vu, ce qui fait le ſujet de la ſeconde partie.

L'HOMME devenu criminel, fut aſſujetti à la maladie, à la douleur, à la mort. Son ame perdit ſa force & ſa lumiere. La Nature s'arma pour le mal-traiter; ſes beſoins ſe multiplierent; un ſoin inquiet lui fit haïr l'ordre & la paix; le trouble fut ſon élément; la cupidité, la violence, l'injuſtice s'emparerent de ſon cœur. Il fallut oppoſer à ce déſordre un remede violent. Ce fut alors que les loix furent inventées. On comprit que chacun devoit ſe dépouiller de ſon indépendance, pour réunir l'autorité dans un ſeul, ou dans un nombre choiſi, dont les mains ſeroient armées, pour faire plier ſous la regle tout ce qui voudroit s'en écarter. Voilà donc des inférieurs & des chefs, & conſéquemment l'inégalité établie par la corruption du cœur humain.

L'AUTEUR entre dans d'autres détails dont le but eſt de prouver toujours que cette même corruption a établi des juges pour adminiſtrer la juſtice dans toutes les

parties du Gouvernement ; de-là cette ſubordination & cette inégalité de pouvoir qui produiſit bientôt l'inégalité des richeſſes, des dignités, des conditions, &c.

M. L'ABBÉ Talbert prétend que l'équité naturelle exige que les biens, les honneurs, la nobleſſe ſoient héréditaires dans les familles. « C'eſt, dit-il, un » hommage rendu à jamais à la vertu, » à la bravoure, au travail, que d'éterniſer les diſtinctions & les faveurs qui » en ont été les fruits. C'eſt un prix pro» portionné aux grandes choſes. Le court » eſpace de la vie ne doit point être la » meſure de la durée des trophées ; ils » ne ſont pas dignes des hommes célebres, » s'ils ne leur ſurvivent ; & quel moyen » plus propre à rendre le mérite reſpec» table, à enflammer l'émulation qui le » développe, à mettre en action toute » eſpèce d'induſtrie, de talens & même » de vertu, &c ? «

L'AUTEUR ne croit pas avancer un paradoxe, en diſant qu'il eſt utile de dépriſer la pauvreté, & cela, dit-il, pour prévenir les révoltes de l'orgueil qui éloi-

gneroit les hommes de tout emploi, de tout office humiliant, si l'on n'attachoit pas une sorte d'avilissement aux personnes qui les exercent, afin qu'accoutumés à se regarder comme d'un ordre inférieur, elles rendent, sans honte & sans dégoût, des services acceptés sans répugnance.

ICI l'Auteur se fait à lui-même une objection. L'heureuse & sage Lacédémone ne connoissoit point l'inégalité. Elle bannissoit le faste des rangs & des richesses, & fit voir que l'égalité pouvoit subsister dans l'État le mieux policé & le plus affermi. L'inégalité n'est donc pas une suite nécessaire de la corruption du cœur humain.

M. L'ABBÉ Talbert réfute ainsi cette objection. L'égalité ne fut point générale parmi les Spartiates. Ils eurent des Souverains & des Magistrats. Quoiqu'ils fissent peu de cas des richesses, elles ne purent être si négligées, que les uns n'en possédassent plus que les autres. D'ailleurs, il en coûta cher à l'État pour maintenir cette ombre d'égalité. Il fallut bannir les Arts, l'industrie, le travail. Une oisiveté funeste prit leur place, & laissa les es-

prits ſans culture, & les mœurs ſans principes, ſans bienſéance, ſans humanité, &c.

ENFIN, continue l'Auteur, ſi les États avoient pu ſouffrir une telle conſtitution, le divin Légiſlateur du Peuple Juif eût-il manqué de la former ſur ce deſſein? Ses loix ne tendirent point à l'égalité. Il y eut des Chefs, des Juges & des Rois, &c.

TEL eſt en ſubſtance le Diſcours que l'Académie de Dijon a préféré à celui de M. Rouſſeau.

Fin du Tome troiſieme.





TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce troisieme Tome.

Fin de la Table.



